LA VIE
DU
VICOMTE
DE
TURENNE,

Maréchal Général des Camps & Armées du Roi, Colonel Général de la Cavalerie Légére de France, & Gouverneur du haut & bas Limosin.

PAR Mr. DU BUISSON,

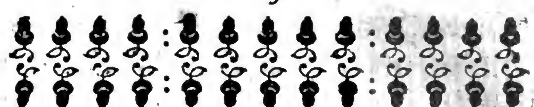
Premier Capitaine & Major du Regiment de Verdelin.

SECONDE PARTIE.



A COLOGNE,

Chez JEAN DE CLOU, 1687.



LA VIE DU VICOMTE DE TURENNE,

Maréchal général des Camps & armées du Roy, Colonel Général de la Cavalerie légére de France, & Gouverneur du haut & bas Limosin.

SECONDE PARTIE.

CHAP. I.

Finesse du Prince de Condé, Negotiation de Mariage entre le Prince de Conti & Mademoiselle de Chevreuse, Raillerie du Prince de Condé au Prince de Conti, Dessein du Coadjuteur, Le Prince de

Condé Trompé, Ruse de la Duchesse d[e] Longueville, Le Prince de Condé veu[t] engager le Vicomte de Turenne dans so[n] parti. Mariage du Vicomte avec la fill[e] du Duc de la Force, Le Duc de Boüillo[n] capitule; Le Vicomte s'attache à la Rein[e] qui lui donne le commandement des ar-mées, Dessein d'arrêter les Princes Assemblée des Grans de Paris, Gen[s] armés contre le Prince de Condé, Désor-dre dans le Parlement.

LA Gloire du Prince d[e] Condé étoit si éclatante & il s'étoit aquis une [si] grande éstime par ces a-ctions précedentes, dont il étoit for[t] persuadé, qu'à ses démarches il paroi[s-]soit, qu'il ne songeoit plus qu'à ses in-terêts, qu'il couvroit pourtant de ceu[x] de ses amis: car ayant écouté quel-ques propositions de la part de l[a] Reine, faisant semblant de ne vou-loir entrer en aucune negotiatio[n] au préjudice de ses amis : ce qu'i[l] en faisoit pourtant n'étoit que pou[r] en tirer plus d'avantage. Auss[i]

quan[d]

quand on lui eut promis avec le Gouvernement de Guyenne quantité de choses considérables pour ses parens & pour ses créatures, il ne fit plus tant le dificile; mais comme il y eût eû de la foiblesse à lui d'étre l'auteur du retour du Cardinal, qui lui avoit fait soufrir une si rude captivité, il demanda pour se disculper en quelque façon dans le monde, que la Reine ne l'obligeât pas d'y contribuer, & qu'elle se contentât qu'il n'y aportât point d'obstacle. C'étoit tout ce que désiroit la Reine; ainsi ce ne fut pas une dificulté. Mais il y en avoit une autre qui faisoit plus de peine au Prince de Condé, c'étoit de se dégager honnétement du mariage de Mademoiselle de Chevreuse, dont le Prince de Conti étant dévenu amoureux, il n'étoit pas aisé de le dissuader. Comme le Prince de Condé avoit tenu fort secret tout ce qu'il avoit negotié avec la Reine, il avoit été dificile aux Frondeurs de le penetrer; mais reconnoissant à son procedé qu'il faloit qu'il y eût quelque chose de particulier, ils firent dessein de

s'aſſurer tellement du Prince de Conti, qu'il ne fût plus en état d'écouter les conſeils qu'on lui donneroit. Pour cét éfet ils réſolurent de paſſer outre au mariage, & envoierēt à Rome ſecretement pour avoir diſpenſe, à cauſe de la parenté qui étoit entre ces parties ; le Coadjuteur étant tout puiſſant dans Paris pour ces ſortes de choſes, il prétendoient par ſon moyen, que la diſpenſe étant venuë, on les marieroit ſans que perſonne en ſût rien. Le Prince de Conti pour contenter ſa paſſion y donnoit les mains, Madame de Chevreuſe pour voir ſa fille Princeſſe du Sang le déſiroit, la fille pour être mariée ne demandoit pas mieux. Enfin tout Paris avoit une extrême paſſion de voir cette afaire concluë, quand le Prince de Condé averti de ce qui ſe paſſoit, dit au Prince de Conti,* qu'étant d'auſſi belle taille & auſſi bien fait qu'il étoit, il avoit raiſon de vouloir encore chercher quelque agrément ; que ſon mariage aloit orner ſa tête plus qu'il ne penſoit, qu'il auroit des cornes chargées de

** Il étoit boſſu & fort petit.*

de mitres, d'armes & de bonets à cornes ; & enfin, qu'en prenant Mademoiselle de Chevreuse pour sa femme, il aloit s'assurer de l'Eglise, de la Noblesse & du tiers Etat. Là-dessus il lui désigna le Coadjuteur, le Marquis de Noirmoustier & Commartin pour étre bons amis de sa maitresse ; & comme il n'y a pas beaucoup de chemin à faire d'une grande passion à une grande jalousie, le Prince de Conti s'en trouva si fort épris, qu'il fit des reproches à son frere de ne l'en avoir pas averti plûtôt. On n'auroit rien sû de toute cette conversation, sans le Prince de Conti, qui étoit trop amoureux pour s'en taire; il en parla à sa maitresse, mais en des termes si fâcheux qu'elle en fut fâchée. Madame de Chevreuse prit part au ressentiment de sa fille comme elle devoit, aussi bien que toute la cabale ; mais le Coadjuteur, qui étoit naturellement violent, se laissa aler à un si grand excés de colere, que s'il avoit été de la qualité & de la profession du Prince de Condé, il n'auroit pas atendu plus long-tems à en tirer

condition
prétextes p
& le moin
pect en l'ét
Frondeurs
ces inconce
ſans fonden



naçoit tous les jours de la mener
s ſon Gouvernement de Norman-
& même de la faire enfermer, fai-
cependant tout ſon poſſible par le
en de ſes amans, pour le porter à
er une guerre civile, s'imaginant
dans un tems de confuſion & de
dre, on auroit bien autre choſe à
qu'à prendre garde à ſa conduite.
ince de Condé étant donc excité
n reſſentiment, par l'interêt de ſa
dont il vouloit épargner la repu-
aux yeux du public, & par la
aſion de ſes amis, ne ſongea plus
faire de nouvelles creatures, & à
rer de ceux ſur qui il avoit eû
fois du pouvoir. Comme il
it pas avec le Vicomte de Turen-
de la maniére qu'il y avoit été
t ſon retour, il ſe réchauffa pour lui,
rant que cette nouvelle ardeur
duiroit ſon éfet : mais le Vicom-
de Turenne ſans s'ouvrir ni d'u-
façon ni d'une autre, reçût comme
leuoit les marques de ſon amitié; ce
i ne ſatisfaiſant pas le Prince de
ondé, il l'engagea dans une partie

vengeance. Au défaut de cette ſatisfaction, il fit réſoudre ſon parti à chercher les moyens de perdre ce Prince, & n'y en ayant point de plus aſſûré que de ſe racommoder avec la Reine, il fit toutes les avances, & rompit par là le traité que le Prince de Condé avoit ébauché avec elle. La Reine, pour garder néanmoins quelques meſures, feignit que le Tellier & de Lionne l'avoient engagée au de-là des ordres qu'on leur avoit donnés, & ſe retranchant ſur des ofres moins avãtageuſes, elle lui propoſoit encore quelque acõmodement, ſe doutant bien qu'il ne ſeroit pas d'humeur à rien rabatre de ce qui lui avoit été promis. En éfet ce Prince qui voyoit qu'on l'avoit joüé, ſongeoit bien plûtôt à faire de nouvelles afaires à la Reine, qu'à accepter les propoſitions qui lui étoient faites; & comme le Duc d'Orleans étoit néceſſaire à ſon deſſein, il flêchit ſon eſprit à toutes ſortes de complaiſances pour le gagner. La Ducheſſe de Longueville ſa ſœur, qui pour quelques amourettes étoit mal avec ſõ mari, qui la menaçoit

menaçoit tous les jours de la mener dans son Gouvernement de Normandie, & même de la faire enfermer, faisoit cependant tout son possible par le moyen de ses amans, pour le porter à exciter une guerre civile, s'imaginant que dans un tems de confusion & de désordre, on auroit bien autre chose à faire qu'à prendre garde à sa conduite. Le Prince de Condé étant donc excité par son ressentiment, par l'interêt de sa sœur, dont il vouloit épargner la reputation aux yeux du public, & par la persuasion de ses amis, ne songea plus qu'à faire de nouvelles creatures, & à s'assurer de ceux sur qui il avoit eû autrefois du pouvoir. Comme il n'étoit pas avec le Vicomte de Turenne, de la maniére qu'il y avoit été avant son retour, il se réchaufa pour lui, esperant que cette nouvelle ardeur produiroit son éfet: mais le Vicomte de Turenne sans s'ouvrir ni d'une façon ni d'une autre, reçût comme il deuoit les marques de son amitié; ce qui ne satisfaisant pas le Prince de Condé, il l'engagea dans une partie

de plaisir où il devoit se trouver au Marais, espérant que dans le vin & la débauche où l'on découvre ordinairement les sentimens des plus sages, il lui seroit aisé de conjecturer ce qu'il avoit à esperer de lui. Le Vicomte de Turenne ne lui voulut pas refuser d'y aler; mais il se montra si retenu, que le Prince de Condé ne pouvant asseoir aucun jugement qui lui fut favorable, fut obligé de le faire expliquer plus clairement. Des gens lui ayant donc parlé de sa part, il leur répondit qu'il étoit serviteur de Mr. le Prince, mais que Mr. le Prince en avoit usé si mal avec lui, qu'il n'étoit pas resolu d'épouser ses interêts au préjudice des siens; qu'il n'avoit pas songé à ses amis depuis son retour, quoi qu'il leur eût pu rendre service; qu'il avoit au contraire afecté de leur dérober la connoissance de tout ce qu'il avoit traité en secret, comme s'il avoit eû peur qu'ils ne participassent à sa bonne fortune, comme ils avoient eû part de la mauvaise; que pour avoir lieu de ne rien faire pour lui, il s'étoit servi de quelques plaintes

mal

mal fondées de Madame de Longueville, quoi qu'il lui eût fait connoître que c'étoit elle qui avoit tenu des discours à son désavantage ; qu'il s'étoit endêté par dessus les yeux à sa consideration, & qu'étant marié comme il étoit depuis peu de tés, il faloit qu'il prit garde de plus prés à ses afaires. En éfet il venoit d'épouser la fille du Duc de la Force, Dame extrémement vertueuse, & plus considerable par là que par mille autres qualités, qui la rendoient néanmoins fort recommandable : car outre qu'elle étoit d'une des meilleures Maisons de France, elle avoit beaucoup de bien, & étoit assez bien faite d'ailleurs pour s'atirer l'afection d'un mari. La réponse du Vicomte de Turenne ayant fait présumer au Prince de Condé qu'il lui seroit dificile de l'atirer à son parti, il voulut néanmoins tout mettre en usage avant que d'en perdre l'espérance, & comme le Duc de Boüillon ne paroissoit pas si mécontent, quoi qu'il ne lui voulut point donner de parole positive, il lui proposa quantité de choses avantageuses

pour l'un & pour l'autre; il pria le Duc de Boüillon d'en parler à ſon frére, car le Vicomte de Turenne avoit un Régiment de cavalerie de ſeize cens chevaux avec ſon Regiment d'infanterie, qui le rendoient encore plus conſiderable au Prince de Condé, qui dans l'état où il ſe trouvoit, avoit beſoin de troupes & d'amis. Ces ofres montoient à cent mille écus chacun, & le Prince de Condé s'engageoit outre cela de leur procurer de groſſes penſions des Eſpagnols, avec qui il avoit déja traité. Le Duc de Boüillon ſe laiſſoit aler inſenſiblement à ces belles promeſſes, & conſiderant que ſa Maiſon avoit été de tout tems atachée à celle de Condé, il tâchoit de gagner ſon frére qui prenoit d'autres meſures; car il avoit commerce avec la Reine, qui pour les détacher tous deux du Prince de Condé, leur faiſoit de ſon côté un parti aſſez avantageux. Cependant, comme ils avoient l'un & l'autre beaucoup de dêtes, & que pour payer leurs créanciers il étoit beſoin de ſe procurer la meilleure fortune qu'ils pourroient, ils

ne

ne rompoient point entiérement avec le Prince de Condé, afin d'exciter la Reine à faire encore davantage. Le Prince de Condé qui ſavoit leurs negociations, prevoyant bien que dans l'état où étoient les choſes, la Reine ne les laiſſeroit pas échaper, preſſa le Duc de Boüillon de lui dire ce qu'ils demandoient l'un & l'autre; afin de terminer cette afaire au plutôt. Le Duc d'Orleans, qui par le moyen de ſa fille étoit dans les interêts du Prince de Condé, dit la même choſe au Duc de Boüillon, & enfin étant obligé de ſe déclarer il demanda deux cens mille écus pour lui & pour ſon frére; que le Parlement de Bordeaux donnât de pareils arrêts contre le Cardinal qu'avoit donné celui de Paris afin que par là ils fuſſent aſſurés que la Guienne où l'on pretendoit porter la guerre prendroit le parti du Prince de Condé, qu'ils euſſent dans les places qui lui apartenoient le même pouvoir qu'il y avoit lui même, & qu'enfin les Eſpagnols leur donnaſſent ſureté

de cent cinquante mille livres de pension pour eux deux. Le Duc d'Orleans & le Prince de Condé trouvérent ces pretentions extrémement grandes sur tout à l'égard des places, car ils ne pretendoient pas moins que de pouvoir établir ou déposer les Oficiers ; mais enfin la conjoncture des choses les obligeant à passer par dessus toute sorte de consideration, ils tombérent d'acord de tout, & il fut pris heure pour signer le traité au Palais d'Orleans où s'étoit rendu le Prince de Condé. Mais le Vicomte de Turenne qui s'étoit engagé avec la Reine, & qui pretendoit que son devoir l'obligeoit à prendre son parti plutôt que celui du Prince de Condé qui vouloit broüiller l'Etat, dit à son frére qu'il ne lui avoit point donné parole de signer aucun traité, qu'il lui conseilloit même de se tourner comme lui du côté de la Reine, & ayant cherché tous deux les expédiens pour se tirer honnêtement de cette afaire, ils traitérent avec la Reine, qui fit déclarer le Duc de Boüillon Ministre d'Etat, & destina le commande-

ment

ment des armées au Vicomte de Turenne. Cependant les choſes s'aigriſſoient à un point entre la Reine & le Prince de Condé, que les Frondeurs lui propoſérent de s'en défaire par une voye violente. La Reine qui étoit une bonne Princeſſe & éloignée de ces ſortes de ſentimens, rejetta cette propoſition, mais s'arrêta en-ſuite ſur celle qu'on lui fit de s'aſſurer de ſa perſonne. Les Frondeurs ſe chargérent de faire agréer la choſe au Duc d'Orleans, qui étoit à proprement parler une giroüette à tous vens; & l'ayant fait comme ils l'avoient promis, il ne fut plus queſtion que d'en trouver l'ocaſion; laquelle ſe rencontra quelques jours aprés lors que la Reine y penſoit le moins. En paſſant dans le cours avec le Roi, elle y trouva le Prince de Condé tout ſeul dans ſon caroſſe, mais n'ayant pas eû l'eſprit aſſez preſent pour s'en ſervir, elle manqua un coup qui auroit arrêté bien de déſordres. Le Prince de Condé qui avoit été averti du deſſein qu'on avoit ſur ſa perſonne, trembla quand il vit qu'il s'étoit livré

ſi imprudemment entre les mains de ſes énemis, & s'étant retiré à l'heure même, il reſolut d'avoir plus de précaution à l'avenir. Cependant il tõba d'une extrémité à l'autre, car ayant sû qu'il y avoit deux compagnies des gardes commandées, qui prenoient le chemin du Fauxbourg St. Germain, il crut que c'étoit pour l'inveſtir dans ſa maiſon, & ne voulant pas atendre cette extrémité, il monta à cheval, & s'avança vers les Chartreux, qui eſt l'endroit le plus proche de l'Hôtel de Condé, pour gagner la campagne, il eut là une forte alarme, ayant entendu de loin des chevaux qui venoient à lui, mais il ſe trouva que ce n'étoit rien, ce bruit n'étant cauſé que par des gens qui aportoient des vivres à Paris. Le jour étant venu, il ſe mit ſur une hauteur, pour découvrir s'il ne verroit rien, & il aprit là que ces deux compagnies qui lui avoient fait tant de peur, s'en aloient à la Tournelle, pour donner main forte aux partiſans que l'on inſultoit, car dans le malheureux état des afaires, chacun ſe don-

noit

noit des licences, qui auroient été rigoureusement punies dans un autre tems. Il se trouva fort embarrassé s'il devoit retourner à l'Hôtel de Condé, ou suivre son premier dessein, qui étoit de se retirer. Mais enfin comme aprés avoir éprouvé une dure captivité il étoit plus susceptible de crainte qu'un autre, il prit le parti de s'en aler à St. Maur, l'une de ses maisons qui n'est qu'à trois petites lieües de Paris. Chacun sachant qu'il étoit là, lui fut rendre visite, & il y eut un si grand nombre de gens de qualité qui lui furent ofrir leurs services, qu'il crut être plus en état de se faire craindre que d'apréhender. La Reine lui envoya le Maréchal de Grammont sous prétexte de lui demander le sujet de sa retraite, mais en éfet pour tâcher de le faire revenir à Paris, où elle croyoit qu'il lui seroit plus facile de le surprendre: mais le Prince de Condé qui vouloit du mal au Maréchal de Grammont pour ne lui avoir pas revelé le dessein qu'on avoit de l'arrêter, dont il avoit connoissance, ne voulut pas entrer en

discours avec lui, & lui dit seulement que l'esprit du Cardinal regnoit encore trop à la Cour, pour pouvoir prendre aucune confiance en la parole de la Reine. Cependant pour mettre sa famille en sureté il envoya sa femme & son fils unique à Montrond, place forte qu'il avoit dans le Berry, & Madame de Longueville voulant se délivrer de l'aprehension où elle étoit avec justice que son mari ne la voulut punir des infidélités qu'elle lui avoit faites, s'en ala avec sa belle sœur. Le Prince de Condé n'ayant plus alors l'embarras d'une femme & d'un fils, dont la foiblesse du sexe de l'une & le bas âge de l'autre lui faisoient aprehender de facheuses suites en cas qu'il fut obligé de partir promptement, s'en retourna à Paris pour rêchaufer ses amis, sur tout ceux du Parlement qu'on tâchoit de lui débaucher. Il trouva la chose plus dificile qu'il ne pensoit; car outre le crédit que le Coadjuteur avoit dans cette compagnie, le premier Président à qui il avoit fait piéce le rendoit suspect autant qu'il pouvoit; néanmoins comme

comme dans la conjoncture où étoient les choses il lui étoit important de paroitre uni avec ce corps, de qui le peuple sembloit, s'il faut ainsi dire, emprunter ses mouvemens, il assistoit à toutes ses assemblées, caressoit les uns & les autres, & paroissoit bien éloigné de cette violence qui lui avoit autrefois fait menacer un de ses membres. Le Coadjuteur, qui eût cru que c'eût été abandonner la partie que de ne s'y pas trouver, y assistoit pareillement comme Conseiller d'honneur, qualité qui étoit atribuée aux Archevêques de Paris: mais comme il savoit que le Prince de Condé étoit persuadé que c'étoit lui qui avoit voulu insinuer à la Reine de le faire tuer, il n'y aloit point qu'il ne fut bien accompagné. Le Prince de Condé ne sachant à quelle intention il le faisoit invita de son côté ses amis à y aler avec lui, & les uns & les autres portoient des armes ni plus ni moins que s'ils fussent alés à la guerre. La Reine prenant parti en cette ocasion, voulut que le Coadjuteur fut escorté par une brigade de gendarmes &

de chevaux legers du Roi, & le Prince de Condé ſachant que ce qu'elle en faiſoit étoit plutôt par la haine qu'elle avoit pour lui que pour l'amour qu'elle avoit pour l'autre, s'opoſa plus que jamais à ſes volontés. L'unique deſſein de cette Princeſſe étoit de faire revenir le Cardinal, mais elle avoit des dificultés à vaincre de tous côtés avant que d'en venir à bout; car les Frondeurs, quoi qu'ils paruſſent dans une grande union avec elle, avoient un but bien opoſé; ils étoient dans les interêts du garde des ſeaux de Châteauneuf, qui aprés avoir ocupé la premiére place dans le Conſeil, avoit éprouvé un revers de fortune qui l'en avoit fait éloigner; néanmoins la plûpart ne deſeſperoient pas encore qu'il ne ſe rétablît, & il n'y avoit que le Coadjuteur qui ne le ſouhaitoit pas, parce qu'il n'étoit pas d'humeur à laiſſer à un autre ce qui lui faiſoit faire tant de choſes indignes de ſon caractére. Cependant étant un jour au Palais il ſe trouva fort embarraſſé, car étant ſorti de la grand'chambre pour empêcher qu'il

qu'il n'arrivât du désordre entre ses amis & ceux du Prince de Condé qui restoient dans la grand'sale, il se vit tout d'un coup environné d'épées, & si chacun ne se fut retiré à sa troupe, il auroit cru qu'ils n'auroient eû, tous tant qu'ils étoient que sa personne pour but de leur vengeance. Enfin ayant distingué ses amis d'avec ses ennemis il se rengea parmi ceux-là, pendant que le Duc de la Rochefoucaut se mettoit à la tête des autres. Ainsi l'on eût dit qu'ils en aloient venir à un combat; mais la crainte qu'ils eurent tous deux de décréditer leur parti dans le Parlement, fut cause qu'ils se contentérent de se menacer. Aprés cela ils voulurent retourner l'un & l'autre dans la grand' chambre; mais comme le Duc de la Rochefoucaut avoit gagné le devant, il atendit l'autre derriére la porte du parquet, & comme il vint à passer, il la ferma rudement, & lui prit la tête entre l'autre moitié de la porte qui étoit restée fermée. Le Coadjuteur fit un grand cri comme s'il l'eût voulu assassiner, & le Par-

lement étant interrompu par toutes ces choses, songea plutôt à apaiser ce désordre, qu'à déliberer sur les afaires pour lesquelles il s'étoit assemblé. Le Duc de la Rochefoucaut pour ne pas choquer le Parlement répondit aux plaintes que le Coadjuteur fit en même tems contre lui, que son dessein n'avoit pas été de lui faire insulte, & que s'il avoit fermé la porte, ce n'étoit que pour empêcher que ceux de son parti qui le poursuivoient ne manquassent de respect envers un corps si auguste: mais celui qu'on lui portoit étoit si petit, que le Duc de Brissac qui étoit proche parent du Coadjuteur s'emporta à des paroles facheuses, que le Duc de la Rochefoucaut n'auroit jamais soufertes sans en tirer raison, si le Duc d'Orleans ne se fut entremis de les accommoder. Cette afaire fut plus facheuse au Coadjuteur qu'on ne sauroit croire; chacun le blâma de se vouloir mesurer avec le premier Prince du Sang, & sa profession ne lui permettant pas de rien faire de violent comme toutes ses actions en avoient l'apparence,

rence, on crut plus facilement ce que le Prince de Condé publioit de lui, ſavoir qu'il l'avoit voulu faire aſſaſſiner.

Chap. II.

Déſordre de la Cour ; Arrêts du Parlement de Paris, Entrepriſes du Cardinal, Murmure du peuple, Sacre du Roi devenu Majeur opoſition du Roi & du Parlement. Guerre civile, Le Roi va trouver le Vicomte, Careſſes du Roi & de la Reine au Vicomte, ſedition à Angen, Different du Duc de Beaufort & du Duc de Nemours, Le Duc de Rohan reduit à ſon devoir, Le Marquis d'Hocquincourt fait Maréchal de France, Action du Prince de Condé.

COmme la Reine ne pouvoit douter de la haine qu'ils ſe portoient l'un à l'autre, ce fut un grand ſujet de merite envers elle à l'égard du Coadjuteur; & pour l'engager à continuer comme il commençoit,

elle lui promit le premier chapeau de Cardinal que la Cour de Rome acorderoit à la France. Ainsi dans ce tems de désordre & de confusion, le vice étoit recompensé comme la vertu, mais il sufisoit qu'on fut en état de se faire craindre par ses intrigues & ses cabales,& pourveu qu'on ne s'oposât pas directement aux volontés de la Reine, on étoit en état d'esperer toutes sortes de grace. Cependant le Parlement soûtenu par le Duc d'Orleans, qui par son inconstance naturelle changeoit de parti aussi souvent que de chemise, reconnoissant tous les jours de plus en plus. que la Reine ne butoit qu'au retour du Cardinal,qui au lieu de s'éloigner de la France , comme il avoit promis,s'étoit arrêté à Liége,rendit de nouveaux arrêts contre lui , portant qu'aucun Cardinal même de la nation n'entreroit dorénavant dans le Conseil du Roi. La Reine qui n'osoit témoigner ouvertement ses volontés, fut obligée de soûcrire à une condition si dure , en faisant expédier un édit en conformité de l'arrêt. Cela n'em-

n'empêchoit pas pourtant qu'elle ne lui envoyât de l'argent, & le Duc d'Orleans en fit arrêter une voiture qui étoit destinée pour lui, & qui venoit des Provinces voisines de la Loire, où le sang des peuples n'étoit pas épargné non plus que celui du reste du Royaume, qui lui étoit prodigué pour faciliter son retour. Le Cardinal par le moyen de cét argent levoit des troupes, & ayant dequoi entretenir ses vieux amis & en faire de nouveaux, il fortifioit son parti autant qu'il le pouvoit, & ne renonçoit pas encore aux esperances qu'il avoit de devenir plus puissant que jamais. Les peuples qui soufroient toutes ces nouveautés, se plaignoient cependant que pour l'interêt d'un seul homme tout l'Etat fut proche de sa ruine, mais avec tout cela la plûpart des grands étoient bien-aises qu'on leur donnât ce prétexte pour se rendre plus puissans, & quoi que dans leur désobéïssance, ils eussent toûjours le bien public à la bouche, quand ce venoit à faire des propositions tout rouloit sur leur interêt,

& il n'y avoit pas un mot touchant le pauvre peuple. Cependant le Roi entroit dans sa quatorziéme année, qui est le tems fixé pour la majorité de nos Rois, & l'on esperoit qu'étant majeur il pourroit peut-être aporter quelque remede aux maux qui afligeoient le Royaume, principalement quand on lui feroit connoître d'où ils provenoient, & le moyen dont il se faloit servir pour les arrêter: mais les plus sages esperoient peu de soulagement de ce côté-là, ils disoient que c'étoit s'abuser que de croire qu'un enfant nourri dans l'amour d'une mére, & dans la haine des Princes du Sang, qu'on lui faisoit passer pour vouloir envahir sa Couronne, eut le jugement de discerner le vrai d'avec le faux; que si nos Rois étoient déclarés majeurs à quatorze ans, c'étoit plutôt par coutume que par raison; qu'on savoit bien qu'à cét âge-là on n'étoit pas capable de grand chose; qu'aussi voyoit-on qu'ils avoient plus besoin que jamais de conseil, parce que commençant à avoir quelques volontés sans pouvoir

encore

encore diſtinguer ce qui étoit ſalutaire d'avec ce qui étoit nuiſible, il faloit qu'on les redreſſat quand ils venoient à faire un mauvais choix. En éfet cette cérémonie s'acheva avec plus de pompe & d'éclat que d'utilité, & tout le changement qu'il y eut c'eſt qu'il n'y eut plus que le nom du Roi dans les déclarations, au lieu que celui de la Reine y étoit auſſi auparavant: mais les mêmes maximes & les mêmes ſentimens parurent toûjours, tellement que l'on vit bien que ce n'étoit pas de là d'où l'on devoit atendre ſon repos. Cependant le Parlement continuoit toûjours de s'aſſembler, & il n'y avoit point de ſemaine qu'il ne reçût deux ou trois lettres de cachet; mais il ne laiſſoit pas d'aler ſon chemin, & quand il avoit fait ce qu'il pretendoit, il ſe contentoit de remontrer au Roi l'inconvenient qu'il y auroit eû à le ſatisfaire; il lui envoyoit des députés de tems en tems, qui parloient hautement contre le retour du Cardinal, dont il couroit un bruit ſourd, nonobſtant toutes les aſſu-

rances qu'on donnoit du contraire. Mais enfin n'y ayant plus de lieu d'en douter par diverſes lettres qui furent interceptées, le Prince de Condé qui minutoit la guerre depuis long-tems prit le chemin de Guyenne, aprés avoir envoyé aux Comtes de Tavanes & de Marſin de lui amener les troupes qui lui étoient afectionnées: par cette trahiſon ces deux chefs, dont l'un commandoit en Champagne & l'autre en Catalogne, laiſſerent ces deux Provinces à l'abandon, ce qui avança beaucoup les afaires des Eſpagnols, auſſi bien que la guerre civile, qui s'aluma en même tems dans divers endroits du Royaume: car pluſieurs Gouverneurs, ou pouſſés par le zele qu'ils avoient pour les interêts du Prince de Condé, ou eſperant de faire une plus grande fortune, ſe declarérent en ſa faveur. Le Roi voyant que le fort de la guerre aloit tomber en Guyenne, s'en ala en Poitou pour en être plus prés, aprés avoir pourvu aux frontiéres autant que l'état où il étoit le lui pouvoit permettre. Cependant il apella auprés
de

de lui ceux en qui il pouvoit prendre confiance, & ayant écrit au Vicomte de Turenne, il le fut trouver à Poitiers. Depuis qu'il étoit revenu d'avec les énemis, il s'étoit tenu dans sa famille où il goûtoit le repos; il avoit tâché de racommoder ses afaires par quelques bienfaits qu'il avoit reçûs de la Cour, & comme il voyoit que dans les troubles qui s'élevoient il y avoit beaucoup d'ambition mêlée avec les prétextes qu'ō prenoit pour troubler l'État il fut bien-aise d'avoir évité les embusches qu'on lui avoit tendus si long-tems. Étant arrivé à Poitiers, il reçût du Roi & de la Reine Mére tous les bons traitemens qu'il en pouvoit desirer: car outre que son merite leur étoit connu, comme ils avoient besoin de lui ils ne prenoient pas garde à en faire quelquefois davantage qu'ils n'en eussent fait en un autre tems; la Reine Mére sur tout l'embrassoit, en lui recommandant son fils en des termes qui faisoient compassion; car elle aprenoit de moment à autre de nouveaux soulevemens, qui lui faisoient

craindre que ce méchant exemple ne ſeduiſit les autres. Le Vicomte de Turenne la conſola du mieux qui lui fut poſſible, & l'ayant aſſurée de ſa fidélité il reçût ſes ordres, qui furent de s'aler opoſer au Duc de Nemours, qui avec un corps de ſept ou huit mille hõmes étoit du côté de Montargis. Le Comte de Harcourt marchoit cependant contre la Province de Guyenne, dont beaucoup de villes ſe repentoient déja de leur revolte, car quand il eſt queſtion de faire la guerre contre ſon Prince, il ſurvient tant de choſes qu'on n'a pas prévuës, qu'on voudroit bien ſouvent être encore à recommencer. Bordeaux étoit diviſé en factions, qui étoient toutes en aparence pour le Prince de Condé, mais qui étoient tellement opoſées les unes aux autres par l'interêt particulier de ceux qui étoient à la tête, que la vile étoit tous les jours à la veille de ſe perdre. Les autres viles de la Province à l'exemple de la capitale n'étoient pas en meilleur état, la plûpart s'étoient déclarées par la haine

haine qu'ils portoient au Cardinal, mais voyant que le reméde qu'elles croyoient aporter à leurs maux étoit pire que le mal même, elles se plaignoient que ceux qu'elles avoient apelé à leur secours n'étoient venus que pour les rendre encore plus miserables. Le Prince de Condé dissimuloit ces choses à ces principaux Oficiers, depeur que la foiblesse de son parti ne les rebutât : mais enfin il ne leur en put dérober la connoissance, par une sedition qui arriva à Agen où il vouloit faire entrer garnison ; il eut beaucoup de peine à se tirer honnêtement de cette afaire, dont il apréhendoit les suites, parce qu'il y avoit à craindre que les autres viles ne se reglassent sur celle-là, mais ayant terminé les choses à l'amiable, quoi qu'il y alât un peu du sien, il lui vint une nouvelle qui lui donna une autre inquiétude. Le Duc de Beaufort s'étoit joint il y avoit quelques jours au Duc de Nemours avec quatre ou cinq mille hommes, & pretendoit, à cause du pas qu'il avoit

à la Cour par dessus les Princes étrangers, conserver cette prérogative à l'armée ; le Duc de Nemours n'en étoit pas d'acord, & tout beau-fréres qu'ils étoient ils en seroient venus aux mains plusieurs fois, si ceux qui étoient auprés d'eux n'y eussent pris garde. Leur division étoit nuisible à leur parti, & l'un pour l'autre ils demeuroient sans rien faire, pendant que le Roi s'aprochoit d'Anjou, où le Duc de Rohan avoit formé son parti, croyant l'enfermer entre le Prince de Condé & lui. Ces nouvelles donnoient comme je viens de dire beaucoup de chagrin au Prince de Condé, & diminuoient la joye qu'il avoit de quelques heureux succés qu'il avoit remportés sur le Marquis de St. Luc, Lieutenant du Roi de Guyenne. Cependant le tems present lui faisoit encore moins de peine que l'avenir, il recevoit tous les jours de nouveaux avis comment la mesintelligence croissoit entre le Duc de Beaufort & le Duc de Nemours, &

apre-

aprehendant que cela ne produisît à la fin quelque chose facheuse, il resolut de s'acheminer de ce côté là, afin qu'ôtant par sa presence le sujet de division qui étoit entre ces deux chefs, il se vit délivré de crainte. L'entreprise étoit extrémement perilleuse, il avoit plusieurs Provinces & plusieurs riviéres à traverser, & il faloit qu'il fit ce voyage sans suite, pour ne pas abandonner la Guyenne : mais sa fortune l'ayant tiré de ce mauvais pas, aprés avoir évité divers dangers, il arriva dans l'armée de ces Ducs reçû des siens avec beaucoup de joye. Le Roi venoit de reduire le Duc de Rohan à la raison, & il remontoit la Loire pour s'assurer des viles qui sont situées sur cette riviére.

CHAP. III.

Désordre dans l'Armée du Duc d'Hocquincourt causé par le Prince de Condé, Deßein du Prince de Condé de surprendre la Cour dans Gien ; Le Vicomte s'opose au Prince de Condé, Caresse du Roi & de La Reine au Vicomte, Railleries du Prince de Condé, Le Duc de Nemours bleßé, Nouvel arrêt du Parlement contre le Cardinal, Retour du Prince de Condé à Paris; Le peuple désabusé; Le Prince de Condé s'opose aux desseins de la Cour ; & du Roi, Le Vicomte protége le Roi, Avis au Roi, Reveüe des Troupes du Prince de Condé, Estampes aßiégé, l'Argent fait lever le siége, Traitté de la France avec le Duc de Lorraine, plaintes du peuple de Paris; Pillage des soldats, Resolution de Guerre, Le Prince de Condé en peine, est attaqué par le Vicomte, Mort du Marquis de St. Maigrin.

LE Vicomte de Turenne qui s'étoit joint au Marquis d'Hocquincourt

court, qui avoit été fait Maréchal de France pour s'être montré fort afectióné au Cardinal,au devant de qui il étoit alé sur la frontiére, & l'avoit conduit en-suite jusques à la Cour, commandoit l'armée conjointement avec lui, ils étoient dans des quartiers, où Hocquincourt se tenoit en sureté à cause qu'il croyoit le Prince de Condé bien loin; mais ce Prince étant bienaise de signaler sa venuë par quelque action éclatante, marcha toute la nuit, & enleva deux quartiers à ce Maréchal devant qu'il se fut mis en état de se défendre. Enfin Hocquincourt ayant rassemblé en diligence tout ce qu'il put dans la crainte où chacun étoit à cause de la nuit, il s'avança au devant du Prince de Condé, qui aprés avoir encore pillé deux de ses quartiers, pretẽdoit emporter le reste aussi facilement; sa contenance donnant à connoitre à ce Prince que la chose n'étoit pas si facile qu'il se l'étoit imaginée, il fit alte pour donner le tems à ses gens, qui étoient écartés çà & là au pillage, de se ralier, & les menant au méme

tems à la charge , il obligea le Maréchal d'Hocquincourt d'abandonner la têre d'un quartier, & de se retirer derriére. Les gens du Prince de Condé y mirent le feu, & pretendoient passer plus avant; mais les autres quartiers avoient eû le tems de se mettre sous les armes , tellement qu'à la reserve de quelques équipages qui furent encore pris, le Maréchal d'Hocquincourt en fut quite pour ce qu'il avoit perdu; il jetta son infanterie dans Bleneau , & la cavalerie se retira d'un autre côté. Cependant le Vicomte de Turenne, sur l'avis qu'il eut que le Maréchal d'Hocquincourt étoit ataqué, assembla en diligence tous ses quartiers, & sans atendre son infanterie s'avança jusques à cent pas d'un bois qui étoit sur le chemin, s'il en eût eû avec lui, il s'en seroit emparé avant l'arrivée du Prince de Condé , mais la sienne n'étant pas encore venuë, il n'osa engager sa cavalerie dans un endroit si desavantageux. Le Prince de Condé, qui aprés avoir batu comme il avoit fait le Maréchal d'Hocquincourt ne

croyoit

croyoit pas que le Vicomte de Turenne osât l'atendre, s'avançoit cependant, pretendant surprendre la Cour dans Gien, lieu de peu de défense, & qui n'étoit pas capable de tenir contre lui. En éfet quelques fuyars y ayant porté la nouvelle de leur défaite, tout le monde étoit tellement alarmé, qu'on ne savoit où sauver la personne du Roi & de la Reine sa Mére; pour ce qui est du Cardinal, il étoit déja tout botté prêt à s'enfuïr. Mais le Vicomte de Turenne ayant arrêté le Prince de Condé, la Cour eut le tems de se remettre & de reprendre courage, sur ce qu'il lui envoya dire qu'elle ne devoit pas encore s'éfrayer; le Prince de Condé esperant néanmoins lui passer sur le ventre, fit avancer son infanterie qui borda le bois, & comme le Vicomte de Turenne en soufroit beaucoup il recula quelques pas, ce qui lui donna un peu de relâche. Le Prince de Condé croyant qu'il lâchoit le pié fit marcher sa cavalerie, mais le terrain étoit si incommode, qu'outre qu'il n'y pouvoit tenir que sept ou huit

escadrons de front, il y avoit plusieurs fosses qui l'empêchoient de se mettre en bataille. Cependant le Vicomte de Turenne aprehendant que s'il le laissoit avancer davantage, toute l'armée ne lui tombât sur les bras, repassa un défilé derriére lequel il s'étoit mis, & se mêlant avec cette cavalerie, il la renversa l'une sur l'autre. Le Prince de Condé n'étoit guéres d'humeur à se rebuter du premier coup; mais le désavantage qu'il y avoit pour lui à combatre dans un lieu si désavantageux retenant son courage, on se canonna le reste de la journée. La Cour qui étoit en grande inquiétude du succés du cõbat, envoioit courriers sur courriers pour en étre avertie assez à tems; mais ayant sû que le Prince de Condé n'avoit pû pousser sa pointe, elle manda au Vicomte de Turenne de se retirer à l'entrée de la nuit; ce qu'il exécuta facilement, à cause de plusieurs défilés qui séparoient les deux armées. Il reçût du Roi, de la Reine & du Cardinal, tous les témoignages de reconnoissance qu'il pouvoit esperer aprés un

ſervice ſi ſignalé; il n'y eut que le Maréchal d'Hocquincourt, à qui le chagrin d'avoir été battu fit tenir des diſcours à ſon déſavantage, comme s'il l'eût acuſé d'avoir contribué à ſa défaite en ne le ſecourant pas aſſez à tems: mais on acorda aiſément à un homme acablé d'afliction la liberté de ſe plaindre, & le Vicomte de Turenne lui-même mépriſa ces ſortes de choſes, chacun ſachant aſſez la diligence qu'il avoit faite. En éfet le Prince de Condé, qui étoit d'humeur à rendre juſtice à ſes énemis, publioit hautement lui-même, que ſans lui il auroit mis fin tout d'un coup à la guerre, & prenant plaiſir à exagerer ſa valeur & ſa conduite, il ſembloit qu'il le voulut rendre ſuſpect à ſon parti: au contraire il faiſoit mille railleries piquãtes du Maréchal d'Hocquincourt, ce qui ne plaiſoit point du tout au Vicomte de Turenne, qui ſavoit qu'en l'état ou étoient les choſes, & dans un ſiécle où chacun faiſoit gloire d'être infidele, il n'en faloit pas d'avantage pour faire douter de ſa fidélité. Le Prince de Condé

aprés avoir remporté cét avantage mena son armée vers Châtillon, & ayant dessein d'aler faire un tour à Paris, il emmena le Duc de Beaufort avec lui, afin que par son absence il n'eût pas de nouveaux demêlés avec le Duc de Nemours, qui n'étoit gueres en état cependant d'en avoir, ayant été blessé dangereusement au dernier combat. Sur ces entrefaites le Parlement donna un arrêt, par lequel sa haine éclata plus que jamais contre le Cardinal, car il mit sa tête à cinquante mille écus, & pour donner quelque sorte d'assurance à ceux qui entreprêdroient de le tuer, on leva cette somme par le moyen d'une nouvelle imposition qui fut faite sur le peuple; tellement que dans le malheureux état du Roiaume, il étoit devenu également la victime du Cardinal & de ses énemis: mais la haine qu'on avoit pour ce Ministre étoit si universelle que personne ne se plaignit de cette maltôte, & jamais on n'en avoit payé une de si bon gré.

Le Prince de Condé étant arrivé à Paris trouva le Parlement & le peuple

dans

dans une disposition si favorable pour lui, qu'il n'avoit rien à desirer davantage; il étoit regardé des uns & des autres avec admiration,& enfin il conçût de si grandes espérances, que le Cardinal lui ayant fait de nouvelles propositions d'acommodement, il les éluda toutes par des demandes excessives. Le Cardinal qui étoit grand politique prolongeant ces negotiations, tantôt en feignant de lui acorder une partie de ce qu'il demandoit, tantôt en s'y oposant, donnoit cependant à connoître au peuple, que la haine du Prince de Condé pour lui, n'étoit pas si forte qu'elle ne pût s'éteindre, s'il vouloit contenter son ambition; tellement que ce peuple, qui se flatoit que son interêt lui avoit fait prendre les armes, & que c'étoit pour lui qui s'étoit exposé tant de fois, s'en voyant desabusé perdit insensiblement l'amitié qu'il lui portoit. Pendant toutes ces intrigues, son armée qu'il avoit laissée du côté de Châtillon sur loin venant à y manquer de toutes choses, le Baron de Clinchant & le Comte

de Tavannes à qui elle obeïſſoit la menérent vers Eſtampes qui tenoit ſon parti. Cependant il ſembloit que la Cour eût encore deſſein de vouloir bloquer Paris, car elle avoit des troupes dans pluſieurs lieux d'alentour, ce qui obligea le Prince de Condé d'envoyer un détachement du côté de St. Cloud, dont les troupes du Roi avoiēt deſſein de s'emparer. Comme ce détachement étoit foible & que S. Cloud n'eſt pas un lieu de défenſe, il ſe contenta de ſe rendre maître du pont, dont il fit ſauter une arche; par ce moyen on empêcha les courſes que l'on faiſoit juſques aux portes de Paris, & qui avoiēt fait un peu crier les habitans de cette grande vile. Mais le Roi qui les vouloit mortifier & punir de tant de déſobeïſſances, envoya pour reprendre le pont, & ſur l'avis qu'en eut le Prince de Condé, il ſortit de Paris pour donner courage aux ſiens, ſuivi de pluſieurs perſonnes de qualité, & même de pluſieurs bourgeois qui avoient pris les armes. Sa préſence ayant arrêté le deſſein des énemis, il marcha

contre

contre S. Denis où le Roi tenoit garnison, & aprés s'en être rendu maître, il se retira à Paris où il y avoit plus de brigues que jamais. Le Roi fut conseillé de s'en aprocher pour y retenir quelques sujets qui lui étoient encore fidéle & il le fit à leur priéres, aprés qu'ils lui eurent remontré que tout étoit perdu sans cela. En éfet son éloignement avoit fait présumer qu'il abandonnoit cette belle vile; mais sa présence ayant donné une autre opinion, ceux qui avoient comme quitté son parti, firent reflexion à la faute qu'ils avoient faite, & ne songérent qu'à la reparer. Le Vicomte de Turenne couvrit toûjours la personne du Roi dans une marche qui dura prés de quarantes lieües, & aprés avoir sû qu'il étoit arrivé à Melun, il mena son armée vers Chastres, afin que celle du Prince de Condé qui étoit à Estampes n'eût plus de communication avec Paris. Tous ces mouvemens, qui ne s'étoient pu faire sans la desolation de la campagne, excitoient le murmure des peuples, qui commençoient à se lasser

de la guerre, tellement qu'on fit plusieurs députations au Roi pour le prier de vouloir éloigner le Cardinal, aprés quoi il trouveroit autant d'obéïssance que jamais dans Paris & dans tout le reste du Royaume: mais les sujets les plus particuliers qu'il avoit dans cette grande vile lui disoient sans lui parler de l'éloignement de ce Ministre, qu'il n'avoit qu'à y revenir pour calmer toutes choses, que la plûpart du Parlement & des bourgeois étoient bien desabusés du Prince de Condé, aprés lui avoir vû oublier leurs interêts pour ne songer qu'aux siens; qu'il faloit profiter de cette disposition, & ne pas atendre qu'il eût regagné leur confiance par de nouveaux artifices: enfin qu'ils se rendoient garants de l'événement & qu'ils en repondoient sur leur vie. Ces raisons jointes au desir que le Roi avoit de faire encore sentir aux Parisiens les incommodités de la guerre, afin qu'ils eussent encore plus de passion pour la paix, le fit résoudre à faire ataquer Estampes, dont la prise auroit ôté la communication d'Orleans,

leans, dont ils tirent quantité de vins & d'autres choſes neceſſaires à la vie. Il voulut néanmoins ſavoir auparavant du Vicomte de Turenne s'il aprouvoit cette reſolution: mais ce General ayant remontré au Roi quantité d'inconveniens qui en pouvoient arriver, le Roi ſe remit à lui de toutes choſes, & il demeura toûjours dans ſes quartiers autour de Chaſtres & de Montlery. Cependant le Vicomte de Turenne ayant apris que Mademoiſelle d'Orleans fille ainée du Duc d'Orleans avoit demãdé à avoir ſous les armes en paſſant à Eſtampes l'armée du Prince de Condé, il fit marcher la ſiêne, & ſurprit un des faux-bourgs dans le tems que les énemis s'ajuſtoient pour cette revuë. Le déſordre y fut ſi grand que la plûpart des cavaliers abandonnerent leurs chevaux, & ſans Sauvelle, qui étoit Meſtre de Camp du regiment de Conti, & qui commandoit la garde qui fit fort bien ſon devoir, ç'auroit été encore toute autre choſe. Ce ſuccés qui avoit ſurpaſſé l'eſperance du Vicomte de Turenne lui fit changer

de ſentiment, & croyant qu'il pourroit profiter de la conſternation où il avoit jetté l'armée énemie, il aſſiégea Eſtampes, qui bien loin d'être une place de guerre, n'a qu'une ſimple muraille avec un méchant château du côté de Dourdan, ſans dehors, ſans foſſé & même qui étoit ouverte de pluſieurs côtés. Mais l'armée qui étoit dedans ſupléoit à tous ces défauts, & c'étoit encore une aſſez grande entrepriſe que de l'ataquer dans ce lieu, quelque méchant qu'il pût être. Néanmoins le Viçomte de Turenne ayant pris ſes précautions dreſſa ſes ataques & ſes bateries; & comme il preſſoit la vile, il eut avis que le Duc de Lorraine s'avançoit pour lui faire lever le ſiége. La Cour, qui n'avoit point de reſſource ſi elle fut venuë à perdre ſon armée, fut extrémemēt ſurpriſe de cette nouvelle, & ne balançant point ſur le parti qu'elle avoit à prendre, elle envoya vers ce Duc, pour voir s'il ne ſeroit point d'humeur à traiter pour quelque argent. Cependant elle envoya au Vicomte de Turenne de lever le ſiége dés

dés qu'il aprocheroit; mais il fit réponſe que la choſe ne preſſoit pas encore, & que lors que cela ſeroit, il y prendroit garde de ſi prés, qu'il ne lui arriveroit point d'accident. Le Duc de Lorraine, qui n'avoit point de plus grande paſſion que d'amaſſer de l'argent, fut ſenſible aux ordres de la Cour: mais comme il s'agiſſoit du plus au moins, il s'arrêta aux environs de Paris, ſous prétexte de venir conferer avec le Duc d'Orleans & le Prince de Condé; il s'émut là une conteſtation entre lui & le Prince de Condé pour le rang, & il la fit durer quelques jours, afin que la Cour eût le tems de reſoudre, ſi elle lui donneroit ce qu'il demandoit. Enfin la Cour qui n'étoit pas alors fort opulente ayant trouvé moien de faire la ſomme qu'il vouloit avoir, il fut convenu de concert avec le Duc d'Orleans ſon beau-frere, que le ſiége d'Eſtampes ſeroit levé, à condition qu'auſſitôt que l'armée du Roi ſe ſeroit retirée, les troupes du Prince de Condé ſortiroient de la vile. Le Duc de Lorraine croyant avoir ainſi pourvû

à son honneur parla de s'en retourner, selon qu'il étoit obligé par un traité secret qu'il avoit fait avec la Cour: mais le Duc d'Orleans & le Prince de Condé criant contre lui, il promit de demeurer, & au lieu de reprendre le chemin de Flandre, comme il s'y étoit engagé, il marcha du côté de Corbeil, où il mit le plat païs à feu & à sang; cela obligea le Vicomte de Turenne de marcher contre lui, & s'étant passé quelques hostilités entre les deux armées, le Duc de Lorraine prit prétexte de là de dire que la Cour manquoit à sa parole, & l'on fut obligè de part & d'autre d'en venir à de nouvelles explications. Mais le Vicomte de Turenne ayant apris par expérience que les remedes doux n'étoient pas bons avec lui, se mit en état de lui donner bataille. Le Duc de Lorraine qui étoit dépoüillé de ses Etats, & dont la reputation & le crédit ne subsistoient plus que par ses troupes, n'étant pas resolu à les exposer, fit dresser un pont sur la Seine pour mettre cette riviére entre deux: mais se voyant pressé

en

en ſorte qu'il ne pouvoit plus éviter le combat, il pria le Milor Digbi de vouloir s'entremettre d'un nouveau traité qui fut mis ſur le tapis. Le Vicomte de Turenne n'en vouloit point entendre parler, & pretendoit décider dans peu la choſe par les armes: mais la Cour, qui dans le beſoin qu'elle avoit pareillement de ſes troupes avoit tout à ménager, aima mieux acorder quelque nouvelle grace au Duc de Lorraine, avec laquelle on le chaſſa, s'il faut ainſi dire, du Royaume.

Quoi que tous ces ſuccés ne fuſſent pas grands de part & d'autre, la Cour néanmoins en retiroit beaucoup d'avantage; car le peuple impatient de ne point voir de fin à ſes miſéres ſouhaitoit la paix encore plus qu'auparavant, & ſe plaignoit des violences que le Duc de Lorraine avoit exercées, au lieu du ſecours qu'il en avoit eſperé. Les troupes du Prince de Condé, qui s'étoient aprochées ſur le bord de la riviére de Seine entre Surennes & St. Cloud, achevoient de rendre ces plaintes plus legitimes, par la déſolatiō

qu'elles jettoient dans toute la campagne, dont elles ne consumoient pas seulement les grains & les fourages, mais pilloient encore les maisons. Le Prince de Condé en avoit des plaintes tous les jours; mais quelque soin qu'il y aportât il ne pouvoit reprimer la licence des soldats, qui se croyoient tout permis dans une guerre civile, & à qui d'ailleurs il n'osoit commander absolument, parce qu'il n'avoit pas moyen de les payer. Toutes ces choses excitant donc les Parisiens à rentrer dans le devoir; le Prince de Condé fut obligé de se mettre lui-même à la tête de ses troupes, afin non seulement de les faire vivre dans un meilleur ordre, mais de les preserver encore de danger; car le Vicomte de Turenne se voyant délivré des Lorrains prétendoit les obliger à combatre, nonobstant qu'elles crussent s'en garentir par le moyen du pont de St. Cloud, qui leur donnoit la facilité de se retirer en deçà & en delà de la riviére. La Cour qui ne voyoit point de meilleur moyen de terminer la guerre civile que de défai-

re

te les restes de cette armée qui diminüoit tous les jours faute de payement, envoya le Maréchal de la Ferté avec les troupes qu'il avoit en Lorraine, & ce Maréchal ayant fait faire un pont de bateaux sur la Seine aux environs de St. Denis pretendoit prendre le Prince de Condé d'un côté, pendant que le Vicomte de Turenne l'ataqueroit de l'autre. Ce Prince pour éviter sa défaite qui étoit inévitable décampa promptement, & ayant abandonné le pont de St. Cloud, il eut dessein de demander passage à Paris pour se mettre à couvert des riviéres de Marne & de Seine; mais ne sachant si les Parisiens le lui voudroient acorder, & craignant d'ailleurs que son armée n'achevât de se débander dans la vile, il prit sur la gauche pour gagner le haut du fauxbourg St. Martin, d'où il pretendoit tirer en-suite vers le pont de Charenton, au de là duquel est une Ile capable de contenir une armée: mais le Viçomte de Turenne qui s'étoit mis à ses trousses ne lui en ayant pas donné le tems, son arriére-garde fut obligée de

tourner tête pour soûtenir quelques escadrons, que le Vicomte de Turenne avoit détachés, afin d'engager le combat : elle eut beaucoup de peine à s'en démêler, & à gagner la tête du faux-bourg St. Antoine, où l'avant-garde s'étoit mise en bataille, Mr. le Prince croyant qu'à cause de Paris & de quelques retranchemens dont il se pouvoit servir, & qui avoient été faits pour se garentir des courses de l'armée du Duc de Lorraine, le Vicomte de Turenne songeroit à deux fois avant que de l'ataquer. Il choisit donc ce poste comme le seul qui pouvoit empêcher sa défaite, car le Vicomte de Turenne étoit de beaucoup plus fort que lui, & il atendoit encore le Maréchal de la Ferté, qui sur l'avis de la marche du Prince de Condé devoit bientôt venir avec ses troupes. Toutes ces choses lui faisant présumer, comme je viens de dire, qu'il auroit beaucoup de peine à se tirer d'afaire, il voulut toûjours sauver ses bagages dans Paris : mais ceux qui y tenoient le parti du Roi lui firent refuser les portes, & il fut obligé
de

de les mettre ſur le foſſé qui eſt entre la vile & le faux-bourg. Cependant le Roi, qui dans un âge ſi tendre faiſoit déja voir ſon humeur guerriére, s'avança ſur la hauteur du Meſnil montant pour avoir le plaiſir de voir combatre ſes troupes; elles armoient inceſſamment à la file,& le Vicomte de Turenne qui ne vouloit pas laiſſer de tems davantage au Prince de Condé pour ſe reconnoître, le fit ataquer par un bataillon, qui fut repouſſé par le Prince de Condé, qui s'étoit mis lui-même à la tête d'un eſcadron compoſé de gens de qualité. Le Vicomte de Turenne voyant qu'il lui ſeroit dificile de forcer cét endroit où le Prince de Condé étoit lui-même avec la fleur de ſes troupes, afoiblit cette ataque pour renforcer celles qui ſe faiſoient d'un autre côté; le Prince de Condé ne s'en étant pas aperçu, ne put empêcher que ſes gens ne fuſſent forcés,& quoi que le Marquis de St. Maigrin, l'un des favoris du Cardinal, & qui s'étoit vanté de chercher le Prince de Condé, eût été tué avec pluſieurs autres perſon-

nes de condition, le reste ne laissa pas de marcher en bataille jusques à l'Abaïe de St. Antoine.

CHAP. IV.

Combat du Vicomte & du Prince de Condé, Infanterie du Prince lache le pied, Action de guerre de Mademoiselle d'Orleans; Paris déclaré contre le Roi. Aplaudissement de Paris au Prince de Condé, Traitté nouveau du Prince avec Paris; Cordons de paille pour signe de conjuration contre le Cardinal, Désordre dans Paris, Plusieurs du Parlement tués, Le Duc de Nemours tué en Duel; Le peuple de Paris perd l'amitié qu'il avoit pour le Prince de Condé; Mort du Duc de Boüillon, Le Roi bloque Paris, Embarras de la Cour, Le Roi rappellé à Paris, Le Prince de Condé se sauve en Espagne, Plusieurs du Parlement exilés, Le Cardinal rappellé.

LE Prince de Condé qui avoit fait merveilles par tout où il s'étoit trouvé aprenant cette méchante nouvelle marcha incontinent de ce côté là,

& avec le même eſcadron, à la tête duquel il avoit déja combatu pluſieurs fois, il battit encore ces troupes: mais les ſiennes s'éclairciſſoient à vuë d'œil: & comme le Maréchal de la Ferté commençoit déja à paroitre elles abandonnerent aprés quelque combat un poſte qu'elles gardoient à la tête de la ruë de Charenton. Le Vicomte de Turenne fit percer en même tems pluſieurs maiſons pour le pouvoir conſerver, & le Prince de Condé ne pouvāt eſperer de l'en pouvoir chaſſer avec ſa cavalerie fit venir de l'infanterie, laquelle lâcha le pié honteuſement. On ne ſauroit dire la colere du Prince de Condé à cette vuë, non plus que le déſordre où ſe trouverent quelques eſcadrons, qui étoient expoſés au feu des maiſons dont j'ai parlé ci-deſſus; néanmoins le Prince de Condé qui avoit le courage trop grand pour ſe laiſſer abatre à aucune diſgrace, voulant eſſayer s'il ne réüſſiroit pas mieux que les autres, marcha lui-même avec tout ce qu'il y avoit de gens de qualité de ſon armée: mais

comme il s'avançoit un de ses escadrons qui se retiroit le prenant pour un énemi le chargea, & lui de même, pendant que ceux de la barricade qui en avoient un autre pensée, tirérent sur l'un & sur l'autre. Cependant tout Paris étoit acouru sur le rampart pour voir ce qui arriveroit de ce combat, & chacun avoit de diferens sentimens suivant les diferentes passions dont il étoit animé. Mademoiselle d'Orleans, quoi qu'un pareil spectacle ne dut pas être trop agréable à une personne de son sexe, étoit venuë elle-même à la Bastille, d'où elle voyoit tout ce qui se passoit : mais enfin considerant que nonobstant tout ce que le Prince de Condé avoit fait d'admirable il aloit sucomber sous le nombre, elle fit pointer le canon sur l'armée du Roi, & envoya dire à celui qui étoit de garde à la porte St. Antoine, que s'il ne l'ouvroit incontinent elle le feroit pendre avant qu'il fut une heure. Celui qui étoit à la porte ayant reçû un commandement si precis n'osa y contrevenir ; quoi qu'il eût été bien-aise de ren-

rendre service au Roi, car il savoit l'humeur de cette Princesse qui vouloit étre obéïe, & qui sous des habits de femme faisoit voir un visage d'homme & un cœur capable de plus grandes choses. Elle avoit esperé un tems de pouvoir épouser le Roi; mais la Reine s'y étant oposée aussi bien que le Cardinal, elle croyoit qu'elle se marieroit avec le Duc d'Anguien nonobstant la disproportion de l'âge, & le Prince de Condé la repaissoit de cette esperance, soit qu'éfectivement il en eut le dessein à cause de ses grandes richesses, ou qu'il ne le fit que pour le service qu'elle lui pouvoit rendre auprés du Duc d'Orleans son pére. Le Roi voyant que Paris s'étoit déclaré contre lui envoya au Vicomte de Turenne de se retirer, & le Roi l'embrassant, aussi bien que la Reine Mére & le Cardinal, ils lui promirent tous trois qu'ils n'oublieroient jamais ses services. Le Roi ne pouvoit s'empêcher néanmoins de donner des loüanges au Prince de Condé, dont la valeur & la conduite avoient paru avec un

tel éclat que ses énemis mêmes publioient, qu'il n'y avoit que lui qui put se tirer d'une afaire si dangereuse. Le Cardinal qui se défioit de l'afection de la plupart des Grands interrompoit autant qu'il pouvoit cette conversation, mais le Roi qui se plaisoit sur tout à s'entretenir de ces sortes de choses, voulut savoir du Vicomte de Turenne le détail de toute l'action, & il falut que le Cardinal l'écoutât comme les autres. L'armée du Prince de Condé s'étant ainsi sauvée dans Paris, il sembla que les bourgeois excités par ses grandes actions ne lui eussent jamais porté tant d'afection; ils se mirent aux fenêtres pour le voir entrer, & ni plus ni moins que s'il eût été victorieux ils le comblerent de loüanges: mais cette amitié se répandit encore jusques sur les soldats; ils décendirent aux portes pour leur donner à boire, & ceux qui avoient besoin de linge pour leurs blessures, en trouvoient deux fois plus qu'il ne leur en faloit. Le Prince de Condé étoit trop habile pour laisser ralentir leur afection,

ction, il se fit de nouveaux traités pour exterminer le Cardinal, & afin que ce dessein fut general, on obligea d'en donner des marques à l'exterieur, en portant de la paille à son chapeau. Ainsi on ne voyoit plus dans tont Paris que des cordons de paille, & on fit même des trophées de même matiére pour les carrosses & pour les chevaux: ceux qui ne furent pas avertis assez à tems de la necessité qu'il y avoit d'en porter pensérent être tués par la populace, & on couroit aprés eux comme aprés des bêtes enragées, en criant au Mazarin. Il se fit sur ses entrefaites une assemblée à l'Hotel de vile, mais il y arriva beaucoup de désordre, que quelques uns atribuérent au Prince de Condé, qui pour faire perir quelques gens qu'il soupçonnoit de ne lui être pas afectionnés, ne se soucia pas que d'autres fussent exposés au même peril; on tira des coups de fusil dans les fenêtres, & quelques-uns ayant voulu regarder pour voir ce que c'étoit furent obligés de se retirer. La chose passa cependant plus avant, on força les por-

tes, & il y eut quelques personnes de tuës du corps du Parlement. Cette violence, que beaucoup de gens attribuoient, comme je viens de dire, au Prince de Condé, lui fit perdre l'afection du peuple, & ses énemis publiérent, afin que personne ne doutât plus que ce ne fut lui, qu'on avoit reconnu parmi ces séditieux des gens de son armée, & qu'on les avoit vu entrer chez lui un jour ou deux auparavant. Ce malheur ne lui arriva pas tout seul, il fut suivi de la perte qu'il fit du Duc de Nemours, lequel ayant pris querelle contre le Duc de Beaufort sur une pareille chose qui les avoit déja broüillés, fut tué en duel d'un coup de pistolet. La perte étoit sans doute fort grande, car il étoit aussi brave qu'on le pouvoit être, honnéte, civil, liberal, & ayant méme toutes les belles qualités, qu'on pouvoit souhaiter en une personne de sa condition.

Les deux armées ne faisoient rien cependant ni l'une ni l'autre; celle du Roi s'étoit retirée aux environs de St. Denis, & celle du Prince de Condé

dans

dans la plaine d'Yvry, la riviére de Seine entre deux. Paris soufroit également de l'une & de l'autre; l'une faisoit des courses jusques aux portes St. Denis & St. Martin; l'autre désoloit tout jusques aux fauxbourgs St. Victor & St. Marceau, le Prince de Condé n'ayant pas un sou pour la payer. Les Parisiens qui avoit déja perdu une partie de leur afection pour lui à cause de ce qui étoit arrivé à l'Hôtel de vile, achevoient de perdre le reste par la ruine de leurs maisons. Néanmoins la haine du Cardinal prevaloit encore par dessus toutes choses, & pendant que le Prince de Condé tâchoit de faire son acommodement par le moyen du Duc de Boüillon, l'on envoya des Députés au Roi pour le prier de vouloir éloigner ce Ministre: le Roi retint les Députés sans leur faire de réponse, & les ayant laissés à St. Denis pendant qu'il étoit alé à Pontoise, le Prince de Condé les fut requerir à la tête de deux mille hommes, & les ramena à Paris en triomphe. Sur ces entrefaites le Vicomte de Turenne eut une grande affliction, qui

fut causée par la mort du Duc de Boüillon son frere, qui arriva à Pontoise en suite d'une maladie qui ne dura que peu de jours : il fut regreté de tous les deux partis, dont il étoit estimé également à cause de son mérite & de sa probité ; il étoit fidelle & zelé ami, homme d'esprit & de cabinet, mais dont l'hûmeur paroissoit changée depuis sept ou huit ans; car autant qu'il avoit aimé les brigues & les cabales, autant aimoit-il le repos & la tranquilité. On doit attribuer cela à la grande famille qu'il avoit, & à l'amour qui portoit à sa femme, dont il avoit eu dix enfans, cinq garçons & cinq filles. Il avoit eû pour recompense de sa principauté de Sedan la Duché d'Evreux, avec plusieurs autres belles & grandes terres. Il mourut avec l'estime & l'amitié du Roi, mais avec la haine des Huguenots, dont il avoit quité la Religion à la persuasion de sa femme.

Le Roi tâchoit cependant à gagner les principaux du Parlement & des bourgeois, & pour jetter quelque division dans ce corps il le transfera à Pontoise;

Pontoiſe ; mais il y en eut peu qui s'y rendiſſent, ce qui faiſant préſumer au Roi que dificilement remettroit-il la vile dans le devoir à moins que d'éloigner le Cardinal, il céda au tems, reſolu toutefois de le faire revenir dés que l'ocaſion s'en préſenteroit. Croyant alors avoir levé toute ſorte de dificulté, il demanda au peuple & au Parlement des éfets de leurs promeſſes ; mais ils firent voir bientôt que cét éloignement qu'ils avoient demandé avec tant de paſſion, n'avoit été qu'un prétexte pour couvrir d'autres interêts. Leur deſobeïſſance donna de grands mouvemens de colere au Roi, il reſolut d'employer la force puis que la douceur lui avoit ſi peu réüſſi, & ayant fortifié ſon armée autant que l'état où il ſe trouvoit le pouvoit permettre, il bloqua Paris de ſi prés que les Pariſiens reſſentirent beaucoup de neceſſité : les taxes cõtinuelles qu'il leur faloit païer d'ailleurs pour entretenir l'armée du Prince de Condé achevoient de les miner, tellement que n'étant plus en état de fournir ce qu'il auroit falu pour

lever des troupes qui eussent pu s'oposer à celles du Roi, on apella une seconde fois le Duc de Lorraine au secours. Il vint avec une armée de douze mille hommes, & s'étant campé prés du Vicomte de Turenne, les troupes du Prince de Condé firent la même chose, pendant que le Duc de Wirttemberg d'un autre côté tâchoit de l'enfermer entre ces deux armées & la sienne. Iamais la Cour n'eut tant d'inquietude qu'elle en eut alors, elle voulut encore traiter avec le Duc de Lorraine afin qu'il eut à se retirer; mais le Vicomte de Turenne feignant tous jours de décamper, prit enfin son tems pour passer la riviére d'Hieres, & ayant rompu ses ponts, il étoit déja bien loin devant que les énemis se fussent mis en état de le poursuivre. Le Prince de Condé qui étoit malade à Paris crut que cela ne s'étoit pu faire sans intelligence avec le Duc de Lorraine; mais il n'osa faire paroitre tout ce qu'il en pensoit, parce que dans l'état où il étoit reduit, il craignoit d'en avoir afaire. En éfet les Parisiens ne vouloient plus donner

d'argent pour l'entretien de ses troupes, & étant comme desesperés des violences que l'armée du Duc de Lorraine & de celle que le Duc de Wirtemberg avoient faites à la campagne, ils resolurent à la fin de rapeller le Roi. Le Prince de Condé eut beau vouloir s'oposer à cette resolution, on fut jusques à Compiegne pour le prier de revenir, & tout le credit du Prince de Condé ne put aler qu'à faire diferer la chose de quelques jours. Enfin voyant toutes ses brigues inutiles, il prit le parti de se retirer hors de France avec les Espagnols, action qui ternit beaucoup celles qu'il avoit faites auparavant. Ainsi le Roi rentra dans Paris, & rapella le Cardinal, qui s'étoit déja rendu sur la frontiére, car son éloignement n'avoit été, à proprement parler, qu'une pure grimace. Le retour du Roi fut suivi de plusieurs nouveautés, le Duc d'Orleans se retira à Blois, vile de son apanage avec sa femme & ses enfans, plusieurs du Parlement furent exilés, & le Coadjuteur arrêté; cependant ayant gagné un de ses gardes, il se sauva de

Vincennes, & fut trouver le Prince de Condé qui étoit ſon plus mortel énemi : mais ce Prince crut que ſon malheur le puniſſoit aſſez ſans lui faire encore paroître du reſſentiment, il le reçût donc avec humanité, & s'étant montré plus genéreux en lui pardonnant, qu'il n'auroit pu faire en le traitant d'une autre façon, il le gagna ſi bien, que le Coadjuteur ſe donna entierement à lui. Tous ces mutins ayant été ainſi punis, on croyoit que ceux qui avoient pris le parti de la Cour aloient être recompenſés, la plûpart en avoient grand beſoin, ayant fait beaucoup de dépenſe, dans un temps où la neceſſité de l'Etat les obligeoit à tout prendre ſur eux: mais le Cardinal, dont le credit étoit plus grand que jamais, ſongeoit bien moins a contenter ſes anciens amis qu'à en aquerir de nouveaux. Ainſi le Vicomte de Turenne qui avoit lieu d'eſperer quelque choſe de ſes ſervices, ne reçût que de belles paroles, pendant que les autres recevoient des éfets.

CHAP. V.

Perte de Bordeaux, Action d'un Pere Cordelier, Cromvvel en suspens, Levée de troupes, Famine, Bordeaux soumis au Roy. Ambassade de France au Duc de Savoye, Le Plessis Bezançon envoyé en Italie, Réponse des Venitiens, Combat avec les Espagnols, Le Marquis de Caracene blessé, Gironne assiegé, Desordre des Mouches, Courses du Prince de Condé, Treize Edits d'impots, La Duchesse d'Orleans détourne son époux des Cabales, Le Cardinal persuade le mariage au Prince de Conti, Le Prince de Conti se marie, Retour du Prince de Condé en France, Il porte ses courses jusqu'aux portes de Paris, Arras assiégé.

LA rebellion subsistoit encore en diverses Provinces, & sur tout dans celle de Guyenne; mais le Prince de Condé n'ayant pû retenir Paris où il avoit quantité de créatures, & où sa grande valeur étoit admirée également

de tout le monde, il ne faut pas s'étonner si le Prince de Conti, qui n'avoit d'autre reputation que celle qu'il tiroit de son frére, ne put empêcher que Bordeaux ne se perdit. Cependant l'Ainé qui étoit dans les interêts du Prince de Condé fit tout son possible pour dissiper les brigues qui s'élevoient contre lui; mais le pére Favre Cordelier, à qui le Cardinal avoit promis un Evêché pour recompense de ses soins, agit si puissamment sur l'esprit des dévots & des dévotes, que ceux de son ordre confessoient qu'il lui fut impossible de remédier à ce malheur. Cela ne se fit pas néanmoins sans faire paroitre une armée navale dans la riviére de la Garonne; car Marsin qui avoit le commandement des armes dans la Guyenne sous l'autorité du Prince de Conti, menaçoit de mettre tout à feu & à sang s'il voyoit la moindre aparence de conjuration. Il avoit envoyé outre cela vers Cromvvel, qui sous le nom de Protecteur avoit usurpé la Couronne d'Angleterre, aprés le parricide cõmis en la personne du feu Roi, pour en
tirer

tirer quelque secours. Ainsi il avoit été besoin, comme on n'étoit pas seur de la réponse qu'il feroit, de faire paroitre une armée navale, toute prête à s'oposer à ses entreprises. Mais deux choses empêchérent Cromvvel de se déclarer; l'une qu'il avoit la guerre à soûtenir contre les Holandois, l'autre qu'il vouloit se faire le moins d'énemis qu'il lui seroit possible dans les commencemens de sa fortune. Cependant il permit que les Espagnols levassent des Irlandois, dont il étoit bien-aise de se défaire, parce que c'étoit les énemis les plus redoutables qu'il eut: par ce moyen les Espagnols, que Marsin avoit aussi apellés à son secours, entretinrent encore quelque tems la rebellion dans Bordeaux: mais le Duc de Vendôme qui commandoit l'armée navale de France s'étant saisi du bourg & du château de Lormont, & ayant bâti neuf forts sur la Garonne, serra tellement les Bourdelois, qu'ils se virent reduits à de grandes extrémités. La famine commençant donc à se faire sentir aussi bien aux

riches qu'aux pauvres, le nombre des conjurés s'augmenta de jour en jour, & si Marsin ne se fût rendu en diligence dans la vile, ils l'auroient livrée entre les mains du Roi. Cependant il se mit bientôt mal avec le Prince de Conti, & la jalousie qu'ils prirent l'un de l'autre fut cause que ce Prince écouta quelques propositions qui lui étoient faites de la part de la Cour, ou pour mieux dire il se servit de ce pretexte pour abandonner un parti, qui n'étoit pas seulemẽt chancelant, mais qui étoit déja tombé : car quoi que le Prince de Condé eût pris Rhetel, Château Porcien, Ste.Menehou, & quelques autres places en se retirât, tout cela n'étoit pas capable d'entrer en comparaison avec les grãdes pertes qu'il avoit faites. Ainsi la vile de Bordeaux revint sous l'obeïssance du Roi, & cét heureux succés ayant été précedé de la reduction des autres places de la Province, la France qui avoit été prés de cinq ans entiers dans les guerres civiles, se réünit pour s'oposer aux étrangers qui avoyent beaucoup profité de ses désordres.

Les

Les Eſpagnols pendant ce temps de malheur & de diviſion avoient non ſeulement étendu leurs frontieres du côté de la Flandre, mais avoient encore reduit la Cathalogne & Cazal, outre Piombin & Portolongonne qu'ils avoient repris. Il étoit donc neceſſaire de rétablir nôtre reputation qui étoit perduë chez les Princes voiſins. L'Italie ſur tout crioit déja que les Eſpagnols qui avoient tâché tant de fois d'y établir leur domination l'aloient ſoumettre ; tellement que le Duc de Savoye qui avoit plus de lieu que les autres de les aprehender, ſoit à cauſe qu'il avoit embraſſé nôtre parti, ou que ſon païs étoit plus à leur bien-ſéance, ne ſongeoit qu'à les apaiſer par quelque traité. Le Roi qui avoit un interêt conſidérable à la retenir dans ſon aliance, lui dépêcha promptement le Pleſſis Beſançon, homme de guerre & de Cabinet, lequel lui fit connoître que la France n'étant plus diviſée en elle-même comme elle l'avoit été les années précedentes, ſes voiſins aloient ſentir des éfets de ſa

protection, qu'aprés avoir dompté les rebelles qui étoient apuiés de toutes les forces d'Eſpagne, il ne lui ſeroit pas dificile de vaincre ces mêmes forces, qui n'étoient plus retenuës de la rebellion de viles & de la revolte des principaux ſujets ; que tout étant rentré dans le devoir par la ſage conduite du Roi & de ſes Miniſtres, on aloit voir de grands changemens ; qu'il nous reſtoit encore une porte en Italie par où faire entrer des ſecours proportionnés au beſoin de nos aliés, & qu'enfin il en auroit bientôt des marques en ſon particulier, lui pour les interêts de qui le Roi ſe montreroit toûjours auſſi afectionné que pour les ſiens propres. Le Duc de Savoye ne ſe ſeroit pas contenté de toutes ces belles paroles, ſi elles n'avoient été ſuivies de la marche de cinq mille hommes, qui s'étant joints à trois mille qui nous reſtoient en ce païs-là, firent un petit corps d'armée qui les raſſurérent un peu. De là le Pleſſis Beſançon paſſa chez le Duc de Mantouë, à qui les Eſpagnols avoient rendu Cazal en aparence, mais dont ils

ils étoient les maîtres en éfet par la garnison qu'ils payoient de leurs propres deniers:il lui fit quelques propositions ; mais soit que ce Duc ne nous crut pas en état d'éxécuter ce qu'on lui promettoit, ou que l'aliance du sang qu'il avoit avec l'Empereur ne lui permit pas d'entrer dans des interêts qui lui fussent contraires, il répondit à cét Envoyé, qu'il étoit resolu de ne point troubler le repos de l'Italie, qui subsisteroit toûjours tant que Cazal demeureroit comme il étoit entre ses mains. Le Plessis Besançon ayant si mal réüssi de ce côté-là, passa chez les Venitiens qu'il tâcha de porter à quelque remuement ; mais ces sages politiques, dont la grandeur ne subsiste que par la paix, n'eurent garde de vouloir entrer dans ces ressentimens ; & comme ils avoient eû de la jalousie de nous voir maîtres de Cazal, ils s'empêchérent bien de nous donner des forces pour le reprendre, ils répondirēt néanmoins aux propositions que le Plessis Besançon leur en faisoit, que si les Espagnols entreprenoiēt quelque chose, ils

verroient à prendre d'autres mesures. Mais comme c'étoit leur interêt qui les faisoit parler de la sorte, le Roi ne fut point content du tout de cette reponse. Cependant le Marquis de Caracene, qui avoit été pourvû du gouvernement du Milanois, se preparoit à entrer en Piémont, où il avoit déja fait quelques conquêtes les années precedentes ; à quoi étant necessaire de remedier , nos troupes marchérent vers l'Alexandrin , afin par cette diversion de les obliger à quiter leurs entreprises. En éfet les Espagnols croyant qu'il leur étoit plus avantageux de conserver le leur que d'aquerir le bien d'autrui, rebroussérent chemin , & les deux armées s'étant rencontrées, combatirent pendant trois heures par détachement, le terrain n'étant pas propre pour faire aler tout le monde à la charge. Le combat ne laissa pas d'être rude, & les deux partis se vantérent d'y avoir remporté l'avantage: mais il sembloit que les François en eussent plus de raison que les autres , car le Marquis de Caracene y avoit été blessé, outre

outre que les Eſpagnols avoient abandonné le champ de bataille. Quoi qu'il en ſoit, aprés que les deux armées eurent auſſi éprouvé leurs forces, elles firent des treves à diverſes repriſes, qui conſumérent le reſte de la campagne, tellement qu'il ne ſe paſſa rien de conſiderable en ce païs là. Pour ce qui eſt de la Catalogne, on y envoya le Maréchal d'Hocquincourt, plutôt pour y donner de la jalouſie aux énemis, que dans le deſſein de recouvrer ce qu'on avoit perdu. Néanmoins le Maréchal d'Hocquincourt aſſiégea Gironne, & s'en ſeroit rendu maître, ſi de certaines mouches qui ſont fort communes en ce païs là n'euſſent fait perir la meilleure partie de ſa cavalerie. Les énemis qui n'avoient encore oſé paroître en campagne, n'ayant plus rien à craindre aprés cét accident, s'aprochérent de Gironne, & le Maréchal d'Hocquincourt n'ayant plus de cavalerie à leur opoſer fut obligé de lever le ſiége. Les énemis le pourſuivirent, & crurent le défaire facilement : mais s'étant retranché dans un endroit

où il avoit plus besoin d'infanterie que de cavalerie , il leur fit voir qu'ils étoient fort éloignés de leurs esperances, leur ayant tué ou blessé plus de neuf cens hommes, Ce petit avantage consola la Cour du chagrin qu'elle avoit eû de la levée du siége de Gironne. Cependant toutes ces choses lui étoient de bien peu de consequence au prix de ce qui se passoit sur les frontiéres de Picardie & de Champagne. Le Prince de Condé aprés avoir été obligé, comme j'ai dit ci-devant, de quiter le cœur du Royaume, ne songeoit qu'à établir sa puissance dans ces deux Provinces; il avoit déja en Champagne Rhetel, Ste. Menehou & Mouzon, & par le moyen de ces places il faisoit des courses jusques à quinze ou vint lieües de Paris. Le Roi s'apliquoit uniquement à lui resister, car tant que le Prince de Condé auroit aussi un pié dans le Royaume, il étoit à craindre que cela n'y entretint la rebellion. On voyoit aussi continuer les assemblées jusques dans la capitale, quelque défense qu'on en fit, & il sembloit
que

que le Parlement aussi bien que les Grands ne cherchassent que l'ocasion de broüiller les afaires tout de nouveau. Le Roi dans le besoin qu'il avoit d'argent avoit fait verifier treize Edits qui aloient à la foule du peuple, & le Cardinal avoit eû l'adresse de les faire passer avant son retour, afin qu'on les imputât à tout autre qu'à lui : mais comme on savoit qu'il donnoit le branle à toutes choses, aussi-bien de loin que de prés, ce détour le rendoit encore plus odieux. Le Duc d'Orleans s'étoit retiré à Blois, comme j'ai dit, & le Duc d'Anville qui avoit sa confiance, mais qui dans l'esperance d'une plus grande fortune avoit promis amitié au Cardinal, faisoit plusieurs alées & venuës pour tâcher de le faire revenir à la Cour. Le Duc d'Orleans qui se laissoit gouverner facilement y donnoit déja les mains ; mais sa femme qui avoit encore plus de pouvoir sur lui que le Duc d'Anville rompit ses negociations, par la haine qu'elle avoit pour la Reine Mére & pour le Cardinal ; elle aimoit d'ailleurs la

ſolitude, ce qui lui faiſant déſirer de paſſer ſes jours éloignée du tumulte de la Cour, & de tant d'intrigues dont elle avoit été accablée depuis ſon mariage, elle fit à la fin reſoudre ſon mari à renoncer à toutes ſortes de cabales; ce que le Cardinal déſiroit le plus. Ainſi le bonheur de ce Miniſtre lui faiſoit trouver des facilités qu'il ne devoit pas eſpérer en apparence, car ſi le Duc d'Orleans eût voulu il auroit tiré des avantages conſiderables pour lui & pour les ſiens, s'il eût feint ſeulement de faire à la conſideration du Cardinal, ce qu'il faiſoit par complaiſance pour ſa femme. La fortune s'étant donc ainſi déclarée pour le Cardinal dans une afaire d'une ſi grande importance, il ne ſongea qu'à afermir ſon pouvoir par des aliances avec les plus conſiderables du Royaume; & comme le Prince de Conti, qui avoit été de tout tems deſtiné à l'Egliſe, avoit l'eſprit fort éloigné de cette profeſſion, il fit venir d'Italie une de ſes nieces, qui étoit fille d'un gentilhomme Romain, & l'ofrit à ce Prince avec des avanta-
ges

ges confiderables. Le Prince de Conti avoit peine à fe refoudre à ce mariage; mais aprés avoir vû cette Demoifelle qui avoit du merite & de la beauté, cette aliance ne lui fit plus tant de peur; à quoi il étoit encore excité par des gens que le Cardinal avoit gagnés auprés de lui, qui ne ceffoient de lui reprefenter que le Duc de Mercœur n'avoit pas tant fait de façons, quoi qu'il n'y eût pas trouvé fi bien fon conte que le Prince de Condé fon frére étant avec les énemis, tous fes biens, toutes fes charges & tous fes Gouvernemens étoient pour lui s'il favoit ufer de fa fortune; qu'il n'y avoit point d'aparence qu'il fit jamais fa paix aprés les mefures qu'il avoit prifes avec les Efpagnols; qu'il ne faloit donc pas atendre qu'on eût enrichi quelque autre de fes dépoüilles pour fe refoudre, que le plutôt étoit le mieux, & que peut-être pour vouloir trop déliberer il perdroit une ocafion qu'il ne recouvreroit jamais. Ces difcours étant familiers au Prince de Conti, il n'eut pas de peine à fe refoudre à une chofe où

il étoit déja porté par sa legéreté naturelle. Cependant le Cardinal qui n'avoit pas encore perdu espérance de s'acommoder avec le Prince de Condé, difera cette aliance jusques à ce qu'il eut vû ses derniéres resolutions, & fut bien-aise de l'en faire avertir, afin que par la crainte de perdre tous ses biens qui étoient considerables, il ne poussât pas les choses à l'extrémité: mais ce Prince aprés ce qu'il avoit fait, ne balança pas un moment sur la resolution qu'il devoit prendre, & étant excité d'ailleurs par les Espagnols, qui ne lui promettoient pas moins que de lui donner quelques places en souveraineté, il fit tous ses éforts pour entrer en France, où il avoit encore de bonnes habitudes. Cela rompit les mesures du Cardinal, qui n'avoit rien épargné pour mettre l'armée de Champagne en état de reduire les places que ce Prince ocupoit dans cette Province. Le Vicôte de Turenne la commandoit, à qui enfin le Cardinal avoit acordé le Gouvernement du Limosin : il avoit assiégé Rhetel qui incom-

incommodoit beaucoup ceux de Reims, qui avoient envoyé en Cour plusieurs fois pour prier le Roi de les délivrer de cette servitude : le Prince de Condé se servant de ce tems-là pour exécuter ce qu'il avoit resolu, passa la Somme, & étant entré en France fit tout trembler jusques aux portes de Paris. Roye voulut faire quelque resistance; mais le châtiment s'en étant ensuivi de fort prés, les autres viles se firent sages à ses dépens, tellement qu'elles reçurent garnison, & lui fournirent tout ce dont il avoit besoin, il ne voulut pas neanmoins diviser ses forces, c'est pourquoi s'étant contenté des assurances qu'elles lui donnoient de leur fidélité, il marcha toûjours plus avant, esperant peut-être de causer quelque sedition à Paris : mais voyant que personne ne branloit pour lui, il repassa la Somme aprés avoir fait beaucoup de butin. Le Vicomte de Turenne qui avoit eû le tems de s'assurer de Rhetel, avoit marché du côté de Picardie pour l'obliger à se retirer : mais voyant qu'il l'avoit prevenu,

il ſongea plus qu'à guarantir les places de deſſus la Somme, que le Prince de Cōdé ſembloit toutes menacer également; il fit entrer du ſecours dans Peronne, dans St. Quentin & dans Guiſe, & ſe tenant aux environs de Ham, il ſe tint prêt à marcher où il ſeroit neceſſaire. Le Prince de Condé voyant qu'il lui rompoit toutes les meſures qu'il pouvoit prendre de ce côté là, fit mine d'en vouloir à Arras, afin de l'atirer en raze campagne: mais le Vicomte de Turenne qui n'avoit pas des forces pour lui reſiſter, ne ſe mit guéres en peine de cette entrepriſe, ſachant que la place étoit bien munie de toutes choſes, & ſe tenant dans ſon camp, il atendit à ſe reſoudre ſur ce qu'il auroit à faire, quand il ſeroit plus particuliérement inſtruit de ces deſſeins. Le Prince de Condé le voyant éloigné prit ce tems là pour aſſiéger Rocroy, & s'y étant rendu avec toute ſon armée il l'emporta, pendant que le Vicomte de Turenne ſe rendit Maître de Mouzon; ce n'eſt pas qu'il n'eût plutôt penſé de ſecourir Rocroy, mais

le

le Cardinal ne vouloit point de bataille, craignant que si le succés lui étoit contraire, cela ne vint à renouveller les factions, par les avantages que le Prince de Condé tireroit de sa victoire. Il aima donc mieux recompenser encore cette perte par la prise de Sainte Menehou, où il envoya le Maréchal du Plessis, pendant que le Vicomte de Turenne observoit le Prince de Condé.

Chap. VI.

Nouveau Parti en Alsace; Portes fermées au Gouverneur de Brisac; Vanité du Maréchal de la Ferté, Prudence du Vicomte de Turenne, Action genereuse du Vicomte à l'égard du Maréchal de la Ferté, Maxime du Cardinal, Belle maniére du Vicomte; Le Prince Thomas creé grand Maître de la Maison du Roi, Chagrin du Prince de Conti, Le Comte d'Ognon fait Maréchal de France; Le Vicomte arrété à Bruxelles, Siége d'Arras fait par l'intrigue du Prince de

Condé ; Colére du Roi, Etranges Jugemens, secours d'Arras, Arras investi, Le Maréchal de Crequi secourt la vile.

CEpendant il se formoit encore un parti en Alsace, où le Comte de Harcourt sembloit ériger une souveraineté. Il avoit été employé au commencement de la guerre de Guyenne; mais étant devenu suspect au Cardinal, il s'étoit retiré mécontent, sur le soupçon qu'il avoit eû qu'il le vouloit faire arrêter : il avoit trouvé moyen en-suite en suposant de faux ordres de se faire recevoir en Alsace, où il avoit tellement gagné le cœur des principaux Oficiers, qu'il s'étoit rendu maître des principales viles ; il publioit néanmoins qu'il les tenoit pour le Roi, mais insensiblement il s'attribuoit un pouvoir , qui dans la suite des tems n'auroit plus soufert de dépendance. La conjoncture des choses obligeoit le Cardinal à dissimuler ces entreprises, mais ne les ayant pas moins, à cœur, il envoya sur les lieux des personnes habiles

biles & en qui il prenoit beaucoup de confiance, & ceux-ci gagnérent si bien la garnison de Brisac, que le Gouverneur qui y avoit laissé le Cõte de Harcourt étant sorti de la vile pour une partie de chasse, on lui ferma les portes quand il voulut rentrer. On s'assura de Philipsbourg presque de la même maniére, & cette Province ayant été ainsi remise à l'obéïssance, on fit dessein d'assiéger Betfort, dont le Comte de la Suse se pretendoit Seigneur, & qui étoit dans les interêts du Prince de Condé: comme c'étoit un passage voisin de la Lorraine, on donna cette commission au Maréchal de la Ferté, qui en étoit Gouverneur, & qui au commencement de la campagne avoit joint ses troupes à celles du Vicomte de Turenne. Mais ces deux esprits ne s'acordoient pas l'un avec l'autre; le Maréchal de la Ferté étoit d'une violence extraordinaire, & n'étant pas pourtant le plus habile de son siécle il s'enfloit de telle maniére, qu'il vouloit qu'on crut qu'il n'y avoit que lui qui sût toutes choses. De la campagne precedente il

étoit arrivé mille petites piques entre eux; mais le Vicomte de Turenne avoit fait en sorte par sa sagesse que tout s'étoit passé sans faire de bruit. Le Maréchal de la Ferté trouvoit cependant tous les jours mille sujets de lui porter jalousie; car autant que son humeur brusque le faisoit haïr des Oficiers, autant celle du Vicomte de Turenne qui lui étoit oposée le faisoit aimer de tout le monde. En éfet le Maréchal de la Ferté savoit si bien la haine qu'on avoit pour lui, qu'il ne se trouvoit à aucun cõbat qu'il n'alât demãder pardon à ceux qu'il avoit ofensés, car il les craignoit plus qu'il ne faisoit les énemis, il faisoit cependant ces sortes de choses comme par derision, je dis à l'égard de ceux qui le lui voyoient faire, car à l'égard des autres, il y aloit de tout son cœur. Il me souvient qu'un jour comme le combat s'aloit donner, quelqu'un lui ayant demandé où il aloit, parce qu'il s'éloignoit de son Poste, il répondit qu'il aloit chercher l'amnistie, mot extrêmement en usage en ce tems-là, à cause des mouvemens dont

j'ai

j'ai parlé ci-devant, & pour lesquels on étoit obligé souvent d'y avoir recours. Tous les Oficiers rioient de ces maniéres, & sachant le sujet que le Vicomte de Turenne avoit de ne lui pas vouloir du bien, ils prenoyent plaisir quelquefois à s'en entretenir devant lui : mais ce Prince qui ne se plaisoit pas à entendre médire de personne, les faisoit ressouvenir en même tems du respect qu'ils devoient à une personne du rang du Maréchal de la Ferté, & prenoit ainsi le parti de celui qui le déchiroit en toutes sortes d'ocasions; car quand il agissoit de parler de lui, le Maréchal de la Ferté ne manquoit jamais pour obscurcir l'éclat de ses actiõs ou de sa vertu, d'objecter qu'il avoit porté les armes contre le Roi, & prétendoit par là, que tout ce qu'il pourroit faire ne sauroit jamais reparer sa faute. Le Vicomte de Turenne, à qui ces discours étoient raportés, bien loin de s'en mettre en colere, répõdoit froidement, qu'il lui avoit beaucoup d'obligation de le faire ressouvenir de sa faute, qu'il n'étoit pas pourtant neces-

ſaire puis qu'elle lui étoit toûjours preſente, qu'il ne pretẽdoit point auſſi s'excuſer ſur la conjoncture des tems, que pluſieurs pretendoient que rien ne pouvoit excuſer un ſujet de déſobéïſſance, & que ce n'étoit auſſi que dans la miſericorde du Roi qu'il eſperoit ſon pardon. Par une réponſe ſi honête & ſi modeſte il ſembloit que le Maréchal de la Ferté dût s'abſtenir dorénavant de pareils diſcours; mais bien loin que cela le rendit ſage, ſi j'oſe parler de la ſorte d'un Maréchal de France, ſes violences n'en furent que plus grandes, & alérent même juſques à l'extrémité; car un jour qu'il trouva un des gardes du Vicomte de Turenne hors du camp, il lui demanda qui l'y avoit envoyé, & s'il ne ſavoit pas qu'il étoit défendu de paſſer les gardes, & ſans le vouloir écouter il lui donna des coups de canne & le mit tout en ſang. Le garde s'en plaignit au Vicomte de Turenne; mais ce Prince faiſant venir en même tems ſon Capitaine des gardes, l'envoya au Maréchal de la Ferté & lui cõmanda de lui dire que ſans doute

le Garde

le Garde l'avoit beaucoup ofensé puis qu'il en avoit agi comme cela, & qu'il le lui envoyoit pour le punir d'avantage, qu'il le chasseroit aussi s'il le trouvoit bon, & qu'il le lui fit savoir, qu'il seroit obeï. En même tems le Maréchal de la Ferté, qui aprés avoir fait réflexion à ce qu'il avoit fait, ne savoit comme quoi s'en justifier, fut encore plus surpris à ce compliment, il tâcha de s'excuser du mieux qu'il lui fut possible; mais ayant congedié le Capitaine des gardes, il dit à ceux qui étoiét auprés de lui, qu'il étoit tout confus de la maniére que le Vicomte de Turenne recevoit cette offense, que son ressentiment lui en auroit moins donné. Etant donc obligé par la force de la vérité à se dépoüiller de l'amour propre pour rendre justice à son énemi, il ne put s'empêcher de dire, serai-je toûjours fol & lui toûjours sage, aprés quoi il fit quelque honnêteté au Garde & alla visiter le Vicomte.

Cependant, quoi que tout cela fût venu à la connoissance du Cardinal, cela ne fut pas capable de leur faire dõner à

à chacun un commandement ſeparé; car ce Miniſtre avoit pour maxime qu'il faloit entretenir les Grands dans une jalouſie continuelle les uns des autres; joint à cela qu'il ne vouloit pas donner tant de credit au Vicomte de Turenne qu'il en pût abuſer ; nous verrons pourtant dans la ſuite de cette Hiſtoire que cette maxime n'étoit pas des meilleures , & il en arriva des inconveniens, qui étoient aſſez conſidérables pour l'obliger à la changer. Le Prince de Condé auroit cependant profité de conjoncture ſi favorable, ſi les Eſpagnols n'étoient entrés en défiance de ſa conduite, car ils le voyoiẽt encore irreſolu s'il s'accommoderoit avec le Cardinal ou non, qui pour le rendre plus ſuſpect l'amuſoit toûjours de nouveaux traités ; ce Prince d'ailleurs avoit quitté pluſieurs habitudes dans le Royaume qui lui tenoient au cœur,& quoi qu'il ſemblât qu'un grãd homme comme lui dût être peu ſenſible à ces ſortes de choſes, il s'y arrêtoit aſſez neanmoins pour reparer ce qu'il avoit quité.

Et

(Et quoi qu'il ne fût pas idolatre de ses plaisirs, lors qu'il étoit engagé dans un parti, il en étoit tout de bon, & si donnoit tout entier, ayant pourtant été soupçonné d'être amoureux d'une tres-belle Princesse & d'y être un peu trop ataché, au lieu de songer à ses afaires qui le desiroyent ailleurs. Il répondit à une Dame qui l'en railloit, qui étoit même sa bonne amie, Non Madame, on se trompe fort, cela n'est qu'un faux bruit, Il est vray que si j'avois entrepris l'afaire, j'ose me flatter que j'en aurois eu le succés que j'en pouvois espérer : mais j'avois bien d'autres choses à songer qu'à cette bagatelle.)

Il avoit sur tout de la jalousie du Prince de Conti qui vouloit s'établir sur ses ruïnes, & il ne pouvoit songer qu'il aloit se couvrir de ses dépoüilles, sans desirer de le traverser dãs ses prétentions. Cependant d'un autre côté il ne savoit quelle confiance prendre au Cardinal, qui lui avoit manqué si souvent de parole, & qui se vengeroit peut-être de lui par une prison encore

plus dure que la premiére. Dans un état si incertain il étoit extrêmement à plaindre, quand enfin aprés avoir fait réflexion sur ses derniéres actions qui ne lui permettoient guéres d'esperer de pardon, il se résolut à ne plus songer à la France, & à abandonner entiérement sa fortune entre les mains des Espagnols. En éfet il eut avis que le mariage de son frere avoit été conclu à Fontainebleau, & que la charge de Grād Maître de la Maison du Roi, étoit déja donnée au Prince Thomas, ce qui ne satisfit pas le Prince de Conti, car elle lui avoit été promise avant son mariage: mais le Cardinal qui le croioit assez bien lié par là, ne se souciant plus de le ménager, aima mieux faire une nouvelle créature que de lui tenir parole. Cependant ce Ministre qui avoit son interêt en particuliere recommandation, s'étoit fait résigner une grande partie des benéfices qu'il possedoit; & comme on voyoit qu'il s'enrichissoit de tout, pendant qu'il apauvrissoit les autres, il étoit tous les jours haï de plus en plus, quoi qu'on fût moins en état

pa

de lui en donner des marques, car il avoit pris ſoin de gagner les Grans qui pouvoient encore remuer, & ceux qui lui avoient fait le plus de mal avoient été les mieux recompenſés. Ainſi l'on avoit vû le Comte d'Ognon, cadet du Marquis de Saint Germain Beaupré, être fait Maréchal de France, & avoir cent cinquante mille livres de préſent pour avoir abandonné les interêts du Prince de Condé. La Cour d'Eſpagne témoigna bien cepēdant une autre politique à l'égard du Duc de Lorraine, qui lui étoit dévenu ſuſpect, ſur tout depuis qu'il avoit laiſſé échaper le Vicomte de Turenne, comme j'ai raporté ci-deſſus; car lors qu'il ſe croioit le mieux avec eux, & qu'il prétendoit avoir regagné leur cōfiance par de nouveaux traités, il fut arrêté à Bruxelle, & conduit de là en Eſpagne, d'où il ne ſortit point de priſon que la paix n'eût été faite entre les deux Couronnes. Le Prince de Condé, qui avoit tous les jours des démélés avec lui pour le rang, ne fut pas beaucoup fâché de ſon malheur; mais ayant apris par ſon

experience que les Espagnols n'étoient pas d'humeur à pardonner, il fut confirmé plus que jamais dans le dessein qu'il avoit fait de renoncer à toutes les intrigues qu'il avoit entretenuës de ce côté-là. Voulant donc leur donner des marques certaines de ses intentions, il les porta à faire le siége d'Arras ; ce qu'on ne sut pas plutôt à la Cour, que le Roi fut exprés au Parlement pour le faire déclarer criminel de leze Majesté, déchu de la qualité de premier Prince du sang comme de toutes les prérogatives duës à sa naissance; & enfin à étre mis à mort de tel gére de mort qu'il lui plairoit : ceux qui suivoient son parti furent pareillement condamnés à avoir le col coupé, & entr'autres Marcin, Persan l'ainé, & le President Violle, car à l'égard des autres, on ne fit que les citer en jugement pour leur donner le tems de se reconnoître : mais il n'y en eut point qui le voulussent abandonner pour cela, excepté le Prince de Tarante, car quoi qu'il y alât de la perte de leur bien, il n'y aloit pas de celle de leur vie,

vie, la Cour n'osant pousser les choses jusques à cette extrémité, de peur que le Prince de Condé n'usât de represailles. En éfet dés le tems qu'il étoit en France ceux de son parti avoiēt fait pendre un Oficier de l'armée du Roi, sur l'avis qui leur étoit venu que le Cardinal avoit fait la même chose d'un des leurs & le Prince de Condé bien loin de les reprendre de leur procedé, s'étoit expliqué si clairement sur cét article, que la Cour ne pouvoit douter de ses intentions. Le Vicomte de Turenne sur le soupçon qu'il eut que les énemis en vouloient à Arras s'achemina en diligence de ce côté là, & aprés y avoir fait entrer du renfort, il passa la Meuze & marcha contre Stenay, qui avoit été trop long-tems l'azile dés rebelles pour le laisser davantage entre leurs mains. L'interêt qu'y avoit le Prince de Condé, à qui la place apartenoit en propre, comme je crois déja l'avoir dit, faisant croire cependant au Vicomte de Turenne que ce Prince ne la laisseroit pas prendre sans la défendre, il ne voulut pas de-

meurer dãs les lignes, mais prit un poſte avantageux pour le combatre. C'étoit bien le deſſein du Prince de Condé qui pretendoit ſauver cette place à quelque prix que ce fut; mais les Eſpagnols qui n'y auroient rien gagné, ayant mieux aimé aſſiéger Arras, qui leur devoit apartenir s'ils pouvoient s'en rendre maitres, l'inveſtirent le même jour que la tranchée fut ouverte devant l'autre place. Le Vicomte de Turenne reconnut par là qu'il n'y avoit rien à craindre pour le ſecours de Stenay; c'eſt pourquoi aprés avoir donné les ordres neceſſaires au Marquis de Faber qu'il laiſſoit devant, il repaſſa la Meuſe dans le deſſein qu'il avoit d'afamer les énemis, en attendant qu'il lui fut venu des forces ſufiſantes pour les combatre. Le Maréchal de la Ferté joignit ſes troupes aux ſiennes, & s'étant aprochés tous deux des lignes des Eſpagnols, ils ſe ſaiſirent de certains poſtes d'où il leur fut aisé de leur couper les vivres & les fourrages. Le voiſinage des deux armées produiſoit tous les jours quelques

ques escarmouches, dans lesquelles la fortune ne sembloit encore rien decider, car elles étoient tantôt à l'avantage des uns & tantôt à l'avantage des autres: mais enfin le Chevalier de Crequi, qui est aujourd'hui Marêchal de France, ayant trouvé moyen de faire entrer du secours dans la vile, la fit declarer pour son parti. En éfet ce succés rehaussa autant le cœur des assiegés qu'il abaissa celui des assiégeans: ceux ci outre cela avoient de jour en jour plus de besoin de vivres & de fourrages, tellemēt qu'ils étoient prêts de lever le siége, si le Duc de Luxembourg, qui se nommoit en ce tems-là Bouteville, n'eût conduit un convoi au camp, au travers de mille embuches qu'on lui avoit tenduës. Ce secours ayant continué leur dessein, ils presserent vivement leurs ataques, tellement que Mondejeu qui commandoit dans la place envoya au Vicomte de Turenne de le venir secourir. Ce Prince avoit diferé jusques là de le faire, croyant en pouvoir venir à bout sans combatre; mais ayant vu le cōtraire

par ce qui étoit arrivé, il dispofa toutes chofes pour le fecours, en quoi il fut fecondé par les Maréchaux de la Ferté & de Hocquincourt, dont le dernier lui avoit amené les troupes qui avoyent pris Stenay, & d'autres qu'il avoit tirées des places de deffus la Somme.

CHAP. VII.

Fineffe des affiégés; Succez du Prince de Condé, Fauffes attaques, Tromperie de l'armée, Les Efpagnols chaffés; Les foldats butinent; Careffes du Roi au Vicomte; Mort du Duc de Joyeufe, Siége du Quefnoi, Siége de Clermond, Le Vicomte va à la Cour, Le Vicomte devient amoureux de la Marquife d'Humieres; Le Marquis d'Humiéres dévient Maréchal de France, Exil du Chevalier de Grammont; L'armée Navale repouffée, Prife de Puiffarda, Le Prince de Conti caufe la Mort à fa femme, Jugement du Vicomte entre les Comtes de Mombelliard, Mode-

ftie

ſtie du Vicomte, Sa maniére de loüer & d'excuſer les gens, Amitié du Roi pour le Vicomte.

LEs énemis ſe voyant à la veille d'être ataqués, fortifioient leur camp tous les jours, où ils avoient fait de grans trous, non ſeulement pour arrêter la cavalerie, mais encore pour ſervir de précipices à l'infanterie, car ils étoient extrêmement profonds: mais le Vicomte de Turenne étant inſtruit de cela auſſi bien que les autres Generaux, ils réſolurent de ne plus diferer l'ataque, dont ils donnérent avis à Mondejeu, afin qu'il prît ce tems-là pour faire des ſorties. Cependant pour donner de la jalouſie à tous les quartiers, on les āla reconnoître les uns aprés les autres, ce que le Prince de Condé ne pouvant ſouffrir ſans ſe montrer, il ſortit de ſes lignes, & la fortune ayant ſecōdé ſon courage, il chaſſa vigoureuſemēt tout ce qui ſe préſenta devāt lui; aprés quoi il amaſſa beaucoup de fourrage, ce qu'il n'auroit jamais oſé entreprēdre ſans cela. Cōme ce

ſuccés étoit capable d'étonner nos gens à moins qu'il ne fut bientôt reparé, le Vicomte de Turenne ataqua divers poſtes que les énemis tenoient ſur les avenuës, & s'en étant rendu maître, il fit marcher une partie de l'armée ſur les cinq heures du ſoir du côté du Mont St. Eloy, pendant que les Marêchaux de la Ferté, & d'Hocquincourt menoient le reſte du côté de Mouchy le Preux par divers chemins. Les énemis qui avoient quantité de troupes, diſperſées en campagne furent bientôt avertis de cette marche, & ayant tiré un coup de canon, qui étoit le ſignal dont ils étoient convenus entr'eux à nôtre aproche, ils ſe mirent ſous les armes. Le Vicomte de Turenne ſe voiant découvert auſſi bien que les autres Generaux, ils ne laiſſerent pas de marcher, & l'on fit deux fauſſes ataques du côté de Mouchy, pour couvrir la veritable qui ſe faiſoit du côté du Mont S. Eloy. Cependant on fit paroître pluſieurs meches atachées au bout de grandes perches ce qui fit courir les énemis du côté qu'elles paroiſſoient : mais le

Vicomte

Vicomte de Turenne s'étant servi de cette diversion pour faire son attaque, ploïa devant lui, les lignes de circonvallation furẽt forcées & aprés avoir été comblées par l'infanterie, la cavalerie passa & se mit aux trousses des énemis, la plûpart avoient pris la fuite sans combatre. Il n'y eut que le Prince de Condé qui fit quelque resistance, mais elle servit plutôt à sauver les siens qu'à reparer les afaires de son parti. Pour ce qui est des Espaglols, ils abandonnerent leur canon, leurs tantes & leurs équipages, dont les soldats firent un butin si considerable, qu'il y en eut qui s'enrichirent pour toute leur vie. On trouva plus de soixante canons dans leur camp, avec cinq ou six mille tantes qui étoient encore toutes tendües, beaucoup de chevaux de bât à demi chargés, mais qu'on n'avoit pas eû le téms d'emmener; enfin toutes les marques d'un grand desordre & d'une étrange surprise. Le Prince de Condé se sauva à Douay; mais il étoit encore dans les lignes que

l'avantgarde étoit déja arrivée; car pour ne pas abandonner ses troupes il exposa plusieurs fois sa personne, jusques à se mêler comme un simple soldat. Le Vicomte de Turenne qui le reconnut dans la mêlée, admira plusieurs fois sa valeur, mais déplora en même tems sa destinée, qui le retenoit ainsi ataché aux interêts de ceux contre qui il l'auroit emploiée plus glorieusement. La défaite des énemis ne fut pas plutôt sûë en Cour, qu'on en donna toute la gloire au Vicomte de Turenne; car quoi qu'il y eut deux Marêchaux de France qui lui étoient égaux dans le commandement, comme on avoit sû neanmoins que c'étoit lui qui avoit forcé les lignes, & que les autres au contraire n'auroient pas réüssi pour s'être égarés par les chemins, on se crut obligé de ne le pas confondre avec eux. En éfet le Cardinal, qui étoit, s'il faut ainsi dire, l'ame du Royaume, se crut obligé de l'en feliciter tout seul, & il lui fit de si grandes promesses, qu'il étoit aisé de penetrer l'interêt qu'il pre-

prenoit à ce ſuccés. En éfet ce Miniſtre avoit tous les iours de nouvelles inquiétudes, & l'on venoit encore d'arrêter ſur la frontiére un nommé Beaulieu qui avoit commerce avec les Eſpagnols, & qui pretendoit ralumer la ſedition dãs diverſes Provinces. Un malheureux événement étoit donc capable de replonger le Royaume dans les troubles dont il ne faiſoit que de ſortir: ainſi il avoit cru étre obligé de témoigner ſa recõnoiſſance envers celui qui avoit aſſuré ſon repos & celui de l'Etat. Cependant le Vicomte de Turenne qui ſe fioit en ſes promeſſes lui en ayant demandé des éfets à quelques jours de là, éprouva cõme beaucoup d'autres avoient fait avant lui, qu'il n'y avoit pas grand fond à y faire; car lui ayant demandé la charge de Colonel general de la cavalerie, qui étoit vacante par la mort du Duc de Ioyeuſe, il le paia de tant de remiſes, que le Vicomte de Turenne vit qu'il ſe moquoit de lui: il n'en voulut pas parler au Roi ni à la Reine Mere; qui lui avoient témoigné pluſieurs fois qu'il n'y avoit

rien qu'il ne pût esperer par ses services. Le Roi même étoit venu dans son camp pendant qu'on assiegeoit Stenay, & lui avoit renouvellé là tout ce qu'il lui avoit promis en d'autres rencōtres: mais quoi que sa derniere action parlât encore en sa faveur, il crut qu'il ne devoit pas s'exposer au refus du Maître, & que c'étoit assez d'avoir essuyé celui du Ministre. Il n'en fit paroître néanmoins aucun ressentiment, & continuant de servir avec autāt de zéle qu'il avoit jamais témoigné, il fut assiéger le Quesnoy, place dans le Hainaut, & qui étoit plus importante par sa situation que par ses dehors, qui étoient imparfaits; néanmoins comme on pouvoit faire quelque chose de bō, il fut resolu de la fortifier dés qu'on s'en seroit rēdu les maîtres, & le Prince de Condé qui avoit eû le tems de ramasser le débris de l'armée Espagnole, s'avança pour interrompre les travaux; mais le Vicomte de Turenne aprés s'être emparé de certains postes, réduisit ses espérances à de foibles escarmouches, dans lesquelles n'ayant pas eû tout le succés qu'il

qu'il eſpéroit, il ſerra la place de pluſi.u's côtés, comme s'il eût eû deſſein de la bloquer. Le Vicomte de Turenne voyant le parti qu'il avoit embraſſé, envoya au Cardinal, qui avoit entrepris depuis long-tems d'aſſiéger Clermont, qu'il ne tenoit qu'à lui d'en venir à bout, & la choſe ayant été réſoluë au Conſeil, le Marechal de la Ferté eut ordre de marcher devant, pendant que le Vicomte de Turenne obſerveroit le Prince de Condé. Ainſi la Ferté n'ayant eu aucun obſtacle, eut le ſuccés qu'il eſpéroit. Aprés cela le Vicomte de Turenne voyant que dans l'état où étoient les choſes, & dans la ſaiſon qui n'étoit plus propre pour tenir la campagne, ce ſeroit perdre ſon tems que de ne pas envoyer l'armée dans ſes quartiers d'hyver, ſe réſolut de partir lui-même pour la Cour, aprés qu'il y auroit donné ordre. Cependant il s'arrêta en chemin à Mouchy, maiſon du Marquis d'Humiéres fort agréable pour la chaſſe, mais où d'autres plaiſirs l'atiroient, car il avoit trouvé avant

nuelles, toute sa campagne se termina à consumer les fourrages & à quelques legéres escarmouches. Cependant comme l'armée navale, que l'on avoit envoyée du côté de Naples sous la conduite du Duc de Guise, fut obligée de retourner dans nos ports aprés que nos gens qui avoyent fait décente eurent été repoussés avec grande perte; le Maréchal de Grancey fut aussi contraint de repasser le Tanare, de peur de voir fondre sur lui toutes les forces qui avoient été ocupées dans ce Royaume. Le Duc de Guise & lui ne manquerent pas de raisons pour excuser les manquemens qu'ils pouvoient avoir faits, & ils en rejettoient toute la faute sur ce qu'on avoit usé de trop de mênage dans toutes les choses qu'on leur avoit envoiées, comme si ce qui se passoit en ce païs-la, n'eût été d'aucune importance; aussi auroit on pu dire que le Cardinal en avoit abandonné le soin, & même il ne se seroit guéres soucié des afaires de Catalogne, s'il n'eût voulu contenter le Prince de Conti, qu'il y avoit envoié afin de ne le
pas

pas dégouter sitôt de son aliance. Ce Prince n'avoit pas grande experience, mais à son défaut il y avoit de bons Lieütenans Generaux dans l'armée, lesquels ne la voulant pas laisser inutile la firent marcher contre Villefranche; petite vile à l'entrée du Cōflans, située entre deux mōtagnes, & qui semble avoir été bâtie plûtôt pour la retraite des Ours, que pour la demeure des hommes. Néanmoins comme elle empêchoit l'entrée de la Cerdaigne petite Province assez agréable, & que sa prise d'ailleurs devoit ôter aux énemis celle du Roussillon, elle fut ataquée & emportée presque en même tems. Puicerda capitale de la Cerdaigne se rendit en-suite, aprés avoir soûtenu un siége de huit jours: mais le Prince de Conti se lassant bientôt de la guerre, fut bien-aise de trouver prétexte d'aler tenir les Etats de Languedoc, afin de contenter sa legéreté naturelle. Sa femme l'y vint trouver, quoi que déja satisfaite de lui, car il lui avoit fait un present que la modestie ne me permet pas de nommer & qui aprés l'avoir

reduite à d'étranges extrémités lui causa enfin la mort. Ce fut ainsi que l'année 1654. se passa. Mais je ne dois pas oublier ce qui arriva au Vicomte de Turenne, dont la sagesse étoit si generalement connuë, que les Comtes de Montbelliard, qui avoient dispute ensemble pour leur Principauté, s'en raportérent à lui & au Duc de Wirtemberg pour terminer leurs diferens. En éfet aprés être entré en connoissance des droits de l'un & de l'autre, il rendit son jugement, qui plut tellement à ces deux fréres, qu'ils resolurent de s'y soûmettre. Ce n'étoit pas seulement à l'égard de ces deux Princes qu'il passoit ainsi pour prudent & pour aimer la justice, sa vertu étoit connuë plus avant en Alemagne, & il recevoit tous les jours des lettres, par lesquelles on le prioit de vouloir dire son sentiment sur de certaines choses qui tomboient en contestation : il le faisoit aussitôt, mais sans en pretendre tirer vanité; car bien loin de vouloir qu'on prit son avis comme ûn arrêt, voilà ce que je pense, récrivoit-il à ceux qui lui avoient en-

voyé

voyé ces lettres, puis-que vous avez voulu que je vous fisse savoir mon sentiment, c'est à vous à juger si je me trompe ou non, car cela m'arrive d'ordinaire. Dieu veüille que je ne l'aye pas fait aujourd'hui, afin que vous receviez de mes conseils la consolation que vous en atendez. Il étoit aussi modeste en toutes choses qu'il l'étoit en celle-là, car soit qu'on le priât de faire quelque détail d'une action où il s'étoit trouvé, ou pour mieux dire, dont il avoit été le mobile.

(Sa modestie étoit si grande lors qu'il étoit obligé de parler de lui ce qui lui arrivoit rarement, qu'il se confondoit avec les autres, nous fîmes telles choses, disoit-il, un tel Régiment fit cela; ou bien ce fut lui qui par un tel mouvement fut cause que les énemis furent défaits; On lui a oüi quelque-fois dire ces paroles, je ne suis ni des plus sages, ni des plus doctes, ni des plus ignorans, J'entens un peu les choses;) mais on ne l'entendoit jamais dire, ce fut moi qui donnai ce commandement, qui pris les

énemis en flanc, & mille autres choses semblables, que tous les Generaux ont coutume de s'attribuer, & qu'il pouvoit s'attribuer aussi bien que les autres. Il n'en étoit pas de même quand il s'agissoit de se blâmer, il étoit le premier à dire ses défauts, & souvent il en trouvoit où personne n'avoit pris garde; cela lui arrivoit sur tout, quand il faloit excuser quelqu'un: Il n'y a point d'homme, disoit-il exempt de faire des fautes, c'est ce qui nous rend sages ordinairement, & s'il n'y avoit des gens vicieux, la vertu ne seroit pas en si grande admiration. Mais sa bonté ne paroissoit point davantage que quand quelqu'un avoit fait quelque chose à la guerre, dont il pouvoit être blâmé; pour prevenir les reproches qu'on lui pouvoit faire, il disoit à chacun mille biens de lui: ce n'est pas sa faute ajoûtoit-il, s'il a été malheureux, & s'il faloit mépriser tous ceux qui sont battus, il y a long-tems qu'on ne devroit plus faire de cas de moi. Ne vous souvient-il pas de ce qui m'est arrivé

rivé à Mariendal, & de ce qui m'arrive encore tous les jours; croyez moi, les plus honnêtes gens sont sujets à de pareilles avantures, & je n'en estime pas moins un homme. Cependant pour lui donner lieu de reparer sa reputation, il le renvoyoit à la guerre jusques à ce qu'il eût remporté quelque avantage : alors il ne faloit point d'autre trompette que lui pour le publier. Ne vous l'avois je pas bien dit, disoit-il, que c'étoit un brave homme, & qu'il ne seroit pas long-tems sans avoir sa revanche; je ne me trompe guéres au jugement que je fais d'une personne, & j'avois toûjours bien jugé que celui-là ne manquoit ni de cœur, ni de conduire. Ce procedé lui atiroit tellement l'amitié des Oficiers & des soldats, que les uns & les autres commencérent à l'apeller leur pére ; & en éfet lui portérent autant d'amitié & de respect que s'il l'eût été veritablement.

(Il est vrai que sa prudence étoit si grande sa conduite si judicieuse & ménageoit si sagement les soldats qu'il s'aquit encore le nom de

Fabius de la France ; comme le Prince de Condé celui de Marcellus ; aussi répondoit il bien à leurs amitiés les aimans comme ses enfans ,) Et il n'avoit point de plus grande joye que quand il en pouvoit avancer quelqu'un. Nous ne sommes au monde, disoit-il , que pour nous faire plaisir les uns aux autres; & ceux à qui Dieu a donné quelque credit , ne doivent l'employer qu'à procurer l'établissement de ceux qui ont besoin de leur protection. Mais il ne se contentoit pas de le dire , il le faisoit encore comme il le disoit , car alors il ne se soucioit pas de passer pour importun aupres du Ministre , & lui qui n'osoit lui parler quand il s'agissoit de ses interêts , ne le quittoit point quand il s'agissoit de ceux des autres. Quoi que le Roi fut dans un âge assez tendre, comme néanmoins il étoit extrémement éclairé , il avoit tant de respect , si cela se peut dire ainsi, pour la vertu de ce grand Capitaine , qu'il sembloit qu'il n'y eut que lui dans son Royaume digne de son estime , il l'entretenoit

noit quelquefois des heures entiéres, & le Cardinal en paroiſſoit inquiet : mais le Vicomte de Turenne qui prenoit plaiſir à cultiver les ſentimens de ce jeune Prince, qui étoient entiérement portés à la vertu, ne faiſoit pas ſemblant d'y prendre garde, ne ſe mettant guéres en peine d'avoir ſon amitié, pourvu qu'il eut celle de ſon Maître. C'étoit pour cela qu'il paſſoit tant de quartiers d'hiver éloigné de la Cour ; car le Cardinal, ſous prétexte des moindres choſes, lui envoyoit ordre de ne pas quiter la frontiére, ce qui le diſtinguoit encore des autres Generaux, qui ne s'expoſoient la plûpart que pour avoir plus de part aux bonnes graces de ce Miniſtre.

Chap. VIII.

Le Quesnoy Bloqué, Carnage étrange, Siége & capitulation de Landrecies ; Le Roi se trouve au camp du Vicomte, Desseins du Cardinal Mazarin contre le Roi. Fausse politique du Cardinal, Remarque du naturel du Maréchal de la Ferté, Separation de l'Armée en deux, La vile de Condé ataquée & prise; Prise de St. Guilain; La reputation du Vicomte s'augmente, Etrange faute du Prince de Conti par la débauche, Prise de Castillon & de Solsonne, Le Prince de Conti quitte l'armée, Le Comte de Merinuille prend sa place, Mauvais succés en Italie, Gain considerable du Maréchal de la Ferté sur les Sauvegardes. Désinteressement du Vicomte, Le Vicomte tombe malade, Mariage du fils ainé du Duc de Delbeuf & Mademoiselle de Boüillon, Avis du Vicomte à Madame de Boüillon, Sterilité de Madame de Turenne.

Cepen-

CEpendant l'année 1655. commença, & comme les énemis avoient entiérement bloqué le Quesnoy, & que la garnison commençoit à soufrir, le Vicomte de Turenne resolut de s'ouvrir les passages. Pour cét éfet il divisa ses troupes en plusieurs petits corps, comme s'il eût eû plusieurs desseins, & les faisant marcher les uns d'un côté, les autres d'un autre, le Marquis de Castelnau Lieutenant General surprit cinq cens hommes qui étoient dans le bas Catelet, & les ayant fait passer au fil de l'épée; il mit le feu aux quatre coins & au milieu de la vile. Cét exploit ayant fait craindre aux énemis que le Vicomte de Turenne n'eut quelque dessein sur les places qui sont de ce côté-là, se servirent des troupes qui étoient employées au blocus du Quesnoy: mais à peine furent elles arrivées au rendez-vous, que ce General fit passer un convoi qu'il tenoit tout prêt, & ravitailla la vile. La tenant alors en sureté il donna rendez-vous à toutes ses troupes, & marcha contre Landrecies: comme

il avoit déja pris cette vile, il en ſavoit le fort & le foible , ce qui lui donna beaucoup de facilité dans ſon entrepriſe, joint à cela que la preſence du Roi, qui s'étoit rendu dans ſon camp anima tellement les ſoldats qu'ils mépriſérent toute ſorte de peril. Les aſſiégés dans l'eſperance d'un prompt ſecours ne voulûrent jamais entendre parler de ſe rendre, quoi que le Roi les fit ſommer pluſieurs fois : mais les Eſpagnols n'ayant pu aſſembler des forces ſufiſamment pour faire lever le ſiége, ils ſe virent à la fin obligés de capituler. Le Roi à ſon ordinaire témoigna une extrême confiance au Vicomte de Turenne, & vouloit à tous momens, qu'il lui rendit raiſon de ce qu'il faiſoit. Cela plaiſoit beaucoup plus à ce General qu'au Cardinal Mazarin, qui eût été bien aiſe de l'élever comme un particulier , & non pas comme un Roi, qui étoit apelé au gouvernement du plus beau Royaume qu'il y eut dans toute la Chrétienté ; il le retiroit le plus ſouvent de ces converſations ſous prétexte de quelques autres afai-

res,

res, mais le Roi ne s'en aloit qu'à regret, & quoi que la Reine sa Mére l'eût nourri dans une grande complaisance pour ce Ministre, il ne pouvoit pourtant si bien se contraindre, qu'il ne lui fit connoître la violence qu'il lui faisoit. C'étoit ainsi que Mazarin tâchoit de faire un Roi imbecile, afin de s'assurer toûjours l'administration de son Etat: mais les avantages de la nature étoient si grans dans ce Prince, qu'il n'avoit pas besoin d'éducation, & nous voyons en lui un des plus grans Rois qui ait jamais porté la Couronne, & qui a peut-être été le plus mal élevé. C'étoit un sujet d'admiration pour le Vicomte de Turenne: cependant sans se soucier de ce que le Ministre en pourroit dire, il instruisoit le Roi de ce qu'il vouloit savoir, & lui donnoit des leçons de guerre, à quoi il se plaisoit merveilleusement. Mazarin n'osoit lui dire ouvertement ce qu'il en pensoit; mais quelquefois sans faire semblant de rien il lui disoit, que le Roi étoit encore trop jeune pour lui confier des choses de consequence, &

que dans le poſte où il étoit il devoit garder le ſecret. Il cachoit ainſi ſous prétexte de miſtére, des mouvemens pleins d'ambition, & peut-être de jalouſie; car enfin cette grande familiarité du Roi avec le Vicomte de Turenne lui déplaiſoit extrémement, & il craignoit qu'il ne s'emparât ſi bien de ſon eſprit, qu'il ne fut en état de l'en chaſſer. C'étoit pour cela que depuis quelques années il lui avoit aſſocié au commandement des troupes le Maréchal de la Ferté. Mais la diference de leur humeur avoit produit un éfet tout contraire à celui qu'il avoit eſperé: le Roi qui aimoit la douceur ne pouvoit s'acoutumer aux violences de ce Maréchal, qui paroiſſoit toûjours en colére même en ſe levant. Cependant le Cardinal pour diminuer la gloire qui étoit deüe au Vicomte de Turenne, pour tant d'heureux ſuccés, en rejetoit une partie ſur l'autre, & chacun pour plaire à ce Miniſtre s'éforçoit de lui donner des loüanges, ſans parler bien ſouvent du Vicomte de Turenne. Ce Prince s'en rioit en lui-même, & aloit

toû-

toujours son chemin, bien persuadé qu'il y en avoit beaucoup qui lui rendoient justice : mais enfin les énemis décidérent bientôt la question, & firent voir à qui ils craignoient le plus d'avoir afaire. Aprés la prise de Landrecies, l'armée se partagea en deux. Le Vicomte de Turenne en prit une partie, & le Marêchal de la Ferté l'autre; celui-ci marcha cōtre S.Guilain,& celui-là contre Condé.Les deux garnisons étoient bien diferentes. Comme les énemis aprehendoient particuliérement pour la derniére de ces deux villes,ils y avoient jetté deux mille hommes & plus de trois cens Oficiers reformés. Il s'en manquoit de beaucoup que l'autre ne fût si bien garnie. Cependant le Maréchal de la Ferté ayant perdu du tems inutilement à des bagatelles, les énemis marchérent contre lui,& l'obligérent de se retirer. Il revint joindre l'armée du Vicomte de Turenne, qui s'étoit mieux précautionné, tellement que les énemis s'étant aprochés, n'osérent entreprendre de forcer ses lignes. Ayant eû ainsi

le tems de continuer ses ataques, il emporta les dehors, & força la garnison de se rendre. Les Espagnols ayant perdu cette vile firent divers mouvemens pour l'empêcher d'ataquer St. Guilain: mais ayant pourvu à toutes les places qu'ils pouvoient menacer, il y mit le siége, & l'emporta à leur barbe. Ils tâcherent de se venger sur le Quêsnoy, autour duquel ils tenoient toujours divers postes; mais le Vicomte de Turenne fut camper sur les avenuës, & leur armée n'osa jamais entreprendre de s'ouvrir le passage. Vne campagne si heureuse augmenta encore sa reputation, & si le Cardinal Mazarin n'eût toûjours eû contre lui une secrete jalousie, le Roi l'auroit comblé de tant de bienfaits, qu'il auroit été en état de n'envier la fortune de personne: mais ce Ministre disoit au Roi en particulier, qu'il n'étoit pas à propos de le tant élever, & qu'aprés avoir pris par deux fois le parti des rebelles, il étoit plus que recompensé des services qu'il avoit rendus depuis. Le Roi n'étoit pas acoutumé à resister à

ses

ſes volontés ; ainſi les choſes en demeurérent là, quoi qu'il y eut bien de la diference entre ſes actions, & celles des autres Capitaines qui commandoient les armées : en éfet on remarqua diverſes fautes qu'ils firent pendant cette campagne , & néanmoins toutes les recompenſes furent pour eux. Le Prince de Conti , qui étoit en Catalogne , aprés avoir pris Cepdaquiers qui incommodoit la vile de Roſes , au lieu de paſſer promptement les montagnes , s'amuſa à faire la débauche avec le Duc de Mercœur ſon beau-frére , qui étoit venu ſur la côte avec l'armée navale de France , tellement qu'il donna le tems aux énemis de s'aſſembler, ſur qui il auroit pu faire des conquêtes conſiderables , car le Cardinal pour lui ôter mille dégoûts qu'on tachoit de lui donner de ſon aliance , avoit fait tout ce qu'il avoit pu pour le mettre en état d'aquerir de la gloire : mais tout cela ſe borna à la priſe de Caſtillon & de Solſonne deux méchantes places , mais dont on vanta beaucoup la conquête par-

mi ceux qui ne ſavoient pas ce que c'étoit, afin de donner de l'encens au Cardinal. Cela lui donna lieu de repandre ſes bienfaits ſur ce Prince, qui n'étoit guéres en état d'en jouïr; car dés le milieu de la campagne, il fut obligé de quiter l'armée, pour s'aler faire traiter d'un mal, qui étoit trop inveteré pour en pouvoir guerir. Le Comte de Merinvile eut le commandement de l'armée aprés ſon départ, & fit lever le ſiége de Solſonne aux Eſpagnols, qui avoient cru le pouvoir reprendre. Mais le même malheur lui arriva devant Bergues, qu'ils avoient pris & qu'il leur voulut ôter, ſi bien que de part & d'autre, il n'y eut pas lieu de ſe vanter de ſes heureux ſuccés. Ce fut preſque la même choſe en Italie, où ſi nous eûmes l'avantage de faire lever le ſiége de Reggio, que le Gouverneur du Milanois avoit mis pour faire piéce au Duc de Modéne nôtre alié, nous eûmes en-ſuite le chagrin de décamper de devant Pavie, où nous étions alés ſous les ordres de ce Duc, & ſous ceux du Prince Thomas.

Comme

Comme on avoit remarqué diverſes fautes dans la conduite de tous ces Generaux, ce fut un ſujet de relever la gloire du Vicomte de Turenne, qui ſavoit ſi bien digerer ſes entrepriſes, qu'à moins d'un grand malheur il étoit ſeur d'en venir à bout. Cependant, quoi que ſes amis ſe ſerviſſent de toutes ces choſes pour avoir matiére de le loüer, il n'étoit pas beſoin d'en aler chercher ſi loin, & il n'y avoit qu'à faire reflexion ſur ce qu'il faiſoit chaque jour, pour juger qu'il y en avoit peu comme lui: car ſans parler de ſes actions militaires, il donnoit à tout moment ſujet d'admirer ſa vertu; cela ſe reconnoiſſoit principalement ſur l'interêt, que l'on peut dire être la pierre de touche des hommes, puis-qu'il eſt vrai qu'il n'y en a guéres qui ne faſſent paroitre de la foibleſſe ſur ce chapitre. Comme ſa charge lui donnoit le pouvoir d'établir des Sauvegardes, c'étoit un moyen aſſuré de s'enrichir, & le Maréchal de la Ferté lui en donnoit l'exemple, qui en tiroit tous les jours

trois ou quatre cens écus ; car il y envoyoit des cavaliers, à qui il donnoit un écu de cinq ou six qu'il exigeoit par place, & la quantité lui produisoit un si gros revenu. Le Vicomte de Turenne ne manquoit pas de gens qui lui conseilloient de faire la même chose, sur tout ceux qui avoient soin de sa dépense, lesquels lui remontroient que c'étoit un secours tout prêt pour mille choses qui manquoient dans sa maison. Mais bien loin que ce Prince voulut jamais se mêler d'un vilain commerce, il gronda fort ceux qui lui en faisoient la proposition, & il laissa ces sortes de profits, tantôt à son Capitaine des Gardes, tantôt à des Oficiers, qui en avoient besoin. Chacun ne se pouvoit tenir d'admirer une generosité, qui n'avoit point d'exemple parmi les Generaux ; mais il disoit quand on lui en parloit, qu'il ne croyoit point qu'ils fissent tout ce qu'on leur imputoit, & qu'il parieroit bien qu'on disoit la même chose de lui, quoi que la verité fut qu'il n'étoit jamais entré dans ce détail. Il tachoit

choit ainsi d'excuser les autres pour éviter les loüanges qu'on lui vouloit donner, & il les fuioit tellement, que souvent il les prevenoit par des discours qui auroient fait croire qu'il auroit été en colere, si l'on n'eût su pourquoi il les tenoit. Cependant pour empêcher que quelqu'un ne fut assez hardi pour lui donner un pareil chagrin, il avoit coutume de dire, qu'il n'y avoit rien qui sentit plus le flatteur, qu'un homme qui pretendoit en loüer un autre en sa presence; qu'il en étoit d'eux comme de ces femmes lesquelles aprés s'être dit mille choses obligeantes de leur beauté, ne sont pas plutôt éloignées les unes des autres, qu'elles se déchirent autant qu'il leur est possible. Cependant dans le tems que ce Prince étoit le plus estimé, peu s'en falut qu'une mort imprevuë ne le ravit à la fleur de sõ âge. Cõme il avoit été extrêmement fatigué dans la campagne precedente, à peine fut il arrivé à Paris qu'il tomba malade, & ayant été obligé de s'aliter, on eut peur que sa maladie n'eut des suites dangereuses,

car il avoit une grosse fiévre avec des redoublemens; desorte que les Medecins ne disoient pas ce qu'ils en pensoient. Le Roi envoyoit voir tous les jours deux fois comment il se portoit, aussi bien que la plûpart des Grans; mais le Cardinal se défaisant de cette rencontre de la jalousie qu'il lui portoit, à cause de l'interêt du Royaume, lui rendit non seulement diverses visites, mais lui aporta encore quelques medicamens, qu'on lui avoit dit être merveilleux pour son mal. Enfin le Vicomte de Turenne s'étant tiré de là plus heureusement qu'on n'avoit esperé, il rendit ses visites dès qu'il fut en état de sortir, & sa santé se rafermissant tous les jours, rien ne le retarda plus de se rendre sur la frontiére, que le mariage de Mademoiselle de Boüillon, qui étoit recherchée par le fils aîné du Duc d'Elbœuf. Ce Prince étoit d'une Maison si illustre, que toute la paranté y donna bientôt les mains: car outre cela il avoit du bien, & pouvoit encore pretendre quelque établissement considerable à la Cour: mais le

Vicomte

Vicomte de Turenne, qui voyoit plus loin que les autres, s'y oposoit secrétement, & remontroit à Madame de Boüillon; que ce Prince en ayant mal usé avec sa premiére femme, à qui il avoit donné un coup de pié dans sa grossesse, dont elle étoit morte, c'étoit exposer sa fille à un pareil traitement; qu'il étoit adonné au vin & aux femmes, qualités non seulement indignes d'une personne de son rang, mais même d'un petit bourgeois; que d'ailleurs il avoit un fils de son premier lit, lequel auroit par le droit d'ainesse tous les biens & toutes les charges de son pere; qu'ainsi c'étoit vouloir rendre les enfans qui viendroient de sa fille & de lui si malheureux, qu'ils n'auroient pas dequoi soutenir l'éclat de leur Maison; qu'il valoit mieux songer à la pourvoir en Alemagne, où ils avoient déja quelques aliances, & où il se trouveroit assez d'autre partis; qu'il ne faloit pas considerer, si elle s'éloigneroit d'elle en faisant cela, qu'il valoit mieux que sa fille fut heureuse bien loin que d'étre mal-

heureuſe à ſa porte ; que la veritable amitié d'une mére conſiſtoit à procurer le bonheur de ſes enfans , & non pas le ſien; & qu'enfin c'étoit prendre tout le contrepié que de ſonger davantage à ce mariage. Madame de Boüillon avoit beaucoup de créance en toutes choſes au Vicomte de Turenne, mais à ce coup elle ne voulut pas s'en raporter à lui,car elle s'imaginoit qu'il vaudroit autant pour elle que ſa fille fut morte que d'être mariée ſi loin;toutesfois ce ne fut pas là le ſeul ſujet qui l'en empêcha , elle étoit extrêmement atachée à ſa religion,& elle avoit peur que ſi ſa fille aloit jamais en Alemagne, elle ne reprit avec l'air du païs les ſentimens de ſes ancêtres, qui avoient tous été Proteſtans. Ainſi le Vicomte de Turenne n'ayant pu la diſſuader,fut obligé de conſentir comme les autres à ce mariage,qui fut fait en preſence du Roi & de la Reine Mére & de toute la Cour,ce Prince & cette Princeſſe ayant voulu témoigner par là au Vicomte de Turenne, la conſideration qu'ils avoient pour une per-
ſonne

ſonne, qui lui apartenoit de ſi prés. Ce mariage fut bientôt ſuivi d'une grande fecondité, au lieu que le Vicomte de Turenne ne pouvoit avoir d'enfans, c'étoit le ſeul ſujet de déplaiſir qu'il eut dans ſon mariage, car il avoit d'ailleurs une femme qui l'aimoit éperdüment, & qui étoit un exemple de vertu: il ſe reſignoit néanmoins à la volonté de Dieu, & à ce défaut il regardoit les fils de ſon frére comme s'ils euſſent été les ſiens propres, il avoit encore d'autres neveux, mais comme ce n'étoient que les fils de ſes ſœurs & qu'ils ne portoient pas ſon nom, il en faiſoit quelque ſorte de diference: ce n'eſt pas qu'il ne s'éforçât de leur donner des témoignages de ſon amitié en toutes rencontres, & principalement aux Comtes de Duras & de Lorges qui en avoient grand beſoin, car ils ſuivoient le parti du Prince de Condé, dans lequel ils étoient tellement engagés, qu'ils avoient toutes les peines du monde à s'en retirer. Cependant le Vicomte de Turenne n'y perdit point de tems, & en étant enfin venu à bout, il

Roi qu'ils seroient reçûs à lui faire la reverécc; aprés cela il les envoya servir en Italie, car il ne vouloit pas, comme ils étoient jeunes, qu'ils fussent exposés à la jalousie & aux soupçons qui pourroient naître, s'ils demeuroient dans le voisinage d'un Prince qu'ils estimoiēt, & avec qui ils venoient de rompre, s'il faut ainsi dire, malgré eux. Cependant la campagne s'aprochoit, & l'ayant obligé de quiter Paris, dans le tems que toute sa famille étoit en joye, pour le mariage dont j'ai parlé ci-dessus, il se rendit en Flandre où filoient toutes les troupes.

CHAP. IX.

Aliance avec Cromvvel, Jalousie du Maréchal de la Ferté & du Vicomte; Valencienne investie; Les troupes du Maréchal de la Ferté forcées, Furieuse défaite, Pillage, Le Maréchal de la Ferté fait Prisonnier; Secours envoyé au Vicomte, Marques d'obligation de la Cour au Vicomte; Valance en Italie assiégé,

aßiégé & capitule, Mort de Madame de Mercœur, Prise de St. Guilain, Levée du siége de Cambray. Le Vicomte se retire, Montmedy attaqué & capitule. Calais surpris, Mardik aßiégé, Mort de Madame de Boüillon.

NOus venions de faire une aliance étroite avec Cromvvel, qui aprés l'attentat le plus énorme dont on ait jamais ouï parler, avoit trouvé le secret de se faire craindre, non seulement des Anglois, mais encore des Princes voisins. En vertu de cette aliance, il devoit nous donner secours par mer & par terre, & nous nous étions engagés à partager avec lui les conquêtes que nous pourrions faire. Ces conventions étonnérent les Espagnols, cependant ils ne négligérent rien de ce qui pouvoit contribuer à leur défense, & Dom Juan d'Autriche qui venoit d'arriver dans les Païs-bas se mõtra infatigable, à l'exemple du Prince de Condé, qui êtoit à cheval jour & nuit : ils avoient manqué dés l'hiver la vile de St. Guilain, ce qui nous rendoit un peu fiers, pour ne

pas dire insolens : mais la fortune leur préparoit matiére de consolation, dont nous étions bien éloignés de nous défier. J'ai dit ci-dessus que le Maréchal de la Ferté avoit beaucoup de jalousie du Vicomte de Turenne, cela avoit déja été contraire au service du Roi en plusieurs ocasions : mais le Cardinal par je ne sai quelle politique n'ayant pas voulu les separer, ils eurent ordre de marcher conjointement contre Valenciennes, l'une des plus fortes places des Païs-bas, mais dont les dehors n'étoient pas en trop bon état: on y travailloit avec beaucoup d'aplication, cependant si l'on se fût servi de la conjoncture, on l'eût emportée sans dificulté avant qu'ils l'eussent mise en état. Mais le Maréchal de la Ferté qui se trouvoit indisposé, arrêta tout exprés les troupes qui étoient sous son commãdement, depeur que le Vicomte de Turenne ne vint à bout tout seul de cette entreprise. Comme il fut en meilleure santé il se rendit devant la place, que le Vicomte de Turenne avoit déja investie, & où il

naquit

naquit entr'eux de nouveaux ſujets de diviſion; car aprés qu'ils eurent ouvert la tranchée & pouſſé leurs travaux bien avant, le Vicomte de Turenne lui ayant fait dire qu'il eût à prendre garde à ſon quartier, qui étoit ſeparé du ſien par un canal qu'il avoit été impoſſible de remplir, & ſur lequel il y avoit des ponts pour avoir communication enſemble, il prit cet avis comme une injure, & ne voulut pas recevoir quatre ou cinq regimens de renfort qu'il lui ofroit pour ſa ſureté. Le Vicomte de Turenne qui avoit été averti par ſes eſpions qu'il devoit être ataqué la nuit ne ſe rebuta pas de ce premier refus, & lui ayant envoyé dire que le ſervice du Roi vouloit qu'il lui fit les mêmes ofres une ſeconde fois, il attendoit ſa réponſe; mais ne lui ayant pas été plus favorable que la premiére, il prit garde à lui-même, & le laiſſa faire comme il vouloit. La nuit venuë, les énemis ne manquérent pas à s'aprocher ſous la conduite du Prince de Condé & de Dom Juan, qui avoient tout mis en uſage pour ſecou-

une place si considerable, & croyant avoir meilleure composition du Maréchal de la Ferté que du Vicomte de Turenne, ils ataquérent ses lignes avec tant de vigueur, qu'elles furent forcées aprés un combat médiocrement opiniatré. La plûpart tâchérent de se sauver du côté du Vicomte de Turenne; mais les eaux que les énemis avoyent fait dégorger exprés avoyent ruïné quelques ponts sur la digue, & les autres furent tellement chargés par le grand nombre de gens qui s'enfuioient, qu'il s'en rompit quelques-uns. Le Vicomte de Turenne fit en même tems marcher du monde de ce côté-là, pour empêcher que les énemis ne se mélassent parmi les fuiars: mais la chose étant dificile à exécuter, à cause de l'obscurité & du désordre, il fit rompre le pont qui restoit, & ôta par là toute esperance de salut aux vaincus. Ce ne fut plus aprés cela qu'un carnage, beaucoup de gens se neïérent dans la digue, voulant éviter de perir par la main des énemis, les autres furent tués en combatant, & le

le reste fut fait prisonnier de guerre, & entr'autres le Maréchal de la Ferté qui fut mené à Rocroy ; les chariots, les tantes & les bagages furent le butin des vainqueurs:mais voulant pousser leur victoire plus avant, ils tachérent à reparer les ponts, pour poursuivre le Vicomte de Turenne qui se retiroit au Quesnoy. Cependant s'étant saisi d'un poste avantageux, il atendit en bataille les fuyars, & il en arriva un plus grand nombre qu'on n'auroit crû, quoi qu'il y eût un grand desordre; mais la nuit avoit souvent confondu un François avec un Espagnol, & ceux-ci de peur de faire perir un ami avoient souvent épargné un énemi. Ce malheureux succés étonna la Cour, qui se glorifioit un peu trop auparavant de tous les avantages qu'elle avoit remportés : pourtant ayant une grande confiance en la prudence & en la conduite du Vicomte de Turenne, elle lui envoya quelques troupes de renfort, avec lesquelles il osa, non seulement tenir la campagne, mais encore faire des entreprises.

En éfet voyant que les énemis avoient ataqué St. Guilain, il fut prendre la Capelle, & marcha en-ſuite pour leur donner bataille. Les énemis ne jugérent pas à propos de l'atendre, & ayant levé le ſiége il ravitailla la vile. La Cour qui avoit peur de quelque nouvel échec, fut toute ſurpriſe de cette merveille, & le Cardinal ſe croyant trop obligé au Vicomte de Turenne pour ne lui pas donner des marques de ſon reſſentiment, lui promit beaucoup de choſes; mais ce Prince qui mettoit toute ſon ambition à bien ſervir le Roi, lui demanda pour toute recompenſe de ne le plus commettre avec le Maréchal de la Ferté, ce qui lui fut acordé. Cette année ſe paſſa ainſi en Flandre avec une fortune mêlée de bien & de mal, pendant qu'en Catalogne nous nous tinmes ſur la défenſive, & qu'en Italie l'on fit le ſiége de Valence. Ce ſiége fut long & douteux, car les énemis ayant aſſemblé toutes leurs forces, & s'étant aproché des lignes, crurent nous obliger à le lever aprés avoir fait

fait entrer quelque ſecours dans la vi-le;mais le Duc de Modéne, qui commandoit nôtre armée , s'opiniatrant nonobſtant ce malheureux ſuccés,prit garde de plus prés à ſes afaires, & ayant mieux fermé les paſſages qu'il n'avoit fait auparavãt, il reduiſit enfin les aſſiegés à une ſi grande extrémité, qu'ils fûrent obligés de capituler. Ce fut une grande mortification pour les Eſpagnols, qui commancerent à trembler pour le Milanois, qu'on avoit ainſi entamé ſi heureuſement. Cependant ils tâcherent de ſe venger ſur Roſes, que nous tenions encore en Cathalogne, mais on rompit ſi bien toutes leurs meſures, qu'ils n'oſérent s'en aprocher de plus prés que de deux lieües. Tous ces heureux ſuccés firent oublier au Cardinal le chagrin qu'il avoit eû de la défaite du Maréchal de la Ferté: mais la fortune le voulant faire reſſouvenir qu'il ſeroit expoſé, quand elle voudroit à ſes caprices, lui fit ſentir une nouvelle afliction, par la perte de Madame de Mercœur ſa niéce, qui ne fut malade que peu de

jours. Cette douleur, qui n'étoit particuliére qu'à sa famille, fut suivie d'une autre à laquelle le public prit part, qui fut la prise de Saint Guilain, dont les Espagnols se rendirent maîtres, quelque precaution qu'on put prendre. Cependant nous resentîmes encore bientôt une nouvelle disgrace, qui fut la levée du siége de Cambray, où le Vicomte de Turenne avoit marché avec toutes ses forces. Cette place, dont la conquête étoit si importante au repos de la Picardie, n'aiant qu'une foible garnison, le Vicomte de Turenne crut qu'on ne pouvoit prendre un tems plus favorable pour la reduire à l'obeïssance: c'est pourquoi il se hâta de l'investir & de faire travailler aux lignes de circonvallation: mais la fortune, qui rompt quand il lui plait, les mesures les plus justes, fit trouver le Prince de Condé en son chemin, qui fit échouër son entreprise. Ce Prince, sans prevoir ce siége, avoit donné rẽdez-vous à sa cavalerie auprés de Keurain, pour voir l'état où elle étoit,
avant

avant que de la faire ſortir de ſes quartiers d'hiver: comme il marchoit à ce rendez-vous ſuivi ſeulement de quelques domeſtiques, le hazard lui fit rencontrer un homme, que le Gouverneur de Cambray envoyoit à Bruxelles pour donner avis qu'il étoit aſſiégé, & celui ci lui ayant apris cette nouvelle, qu'il eut peine à croire d'abord, il fit marcher en même tems ſa cavalerie, qui n'avoit, ni vivres ni équipages, chacun eſperât de s'en retourner à ſon quartier aprés la revuë; il la fit repaitre en chemin, & ayant pris un guide, pour paſſer le bois, il arriva la nuit à une portée de mouſquet du Vicomte de Turenne, qui n'avoit pas encore achevé ſes lignes de circonvallation. Ainſi le chemin étant tout uni, il paſſa ſans obſtacle & marcha fort ſerré, juſques à ce que quelques eſcadrons l'ayant découvert s'avancérent contre lui l'épée à la main, ils tombérent juſtement ſur celui qu'il conduiſoit, où étoient la plûpart de ſes domeſtiques, &

l'ayant rompu plusieurs furent pris, tellement qu'il auroit couru risque de tomber entre les mains des énemis, s'ils l'avoient pû reconnoître : mais s'étant sauvé à la faveur de la nuit, il joignit ses autres escadrons qui s'étoient avancés vers la vile. Ainsi Cambray ayant été secouru par un coup de hazard ce fut au Vicomte de Turenne à se retirer ; car quoi qu'il n'eût perdu personne, comme ce n'étoit que la foiblesse de la garnison qui lui avoit fait entreprendre ce siége, il faloit tenir une autre conduite. Les choses ayant ainsi changé de face, cela n'empêcha pas que la Cour ne songeât à d'autres conquêtes, & celle de Montmedy étant importante, elle envoya ordre au Maréchal de la Ferté de s'y acheminer, & au Vicomte de Turenne de s'oposer au secours ; les énemis voyant qu'il s'étoit campé entre Montmedy & eux, & qu'il étoit dificile de lui passer sur le ventre, firent mine d'en vouloir à toutes nos places pour le faire sortir de ses postes : mais le Vicomte de Turenne s'étant contenté de

de pourvoir à celles qui étoient menacées, ne s'éloigna pas de maniére qu'il pût être coupé. Ayant tenu ainsi les énemis en haleine, ils marchérent du côté de Charlemont où ils avoient un passage sur la Meuse, ce qui obligea le Vicõte de Turenne de se jetter lui même dans les lignes de Montmedy avec un détachement. Le Marquis de Castelnau, Lieutenant General demeura cependant avec le reste de l'armée pour prendre garde à nos places, tellement que les énemis n'ayant rien à esperer de ce côté-là, assemblérent un petit camp volant des garnisons de Dunquerque, & des autres viles qu'ils tenoient dans le voisinage de la mer, & aprés avoir fait mine d'en vouloir tantôt à Ardres, tantôt à Bethune, ils tombérent tout d'un coup sur Calais, dont on avoit afoibli la garnison pour pourvoir d'un autre côté. Ils s'emparérent d'abord de la vile basse, soit par intelligence, ou pour avoir trouvé peu de resistance dans la premiére surprise; mais ayant voulu ataquer la vile haute, ils furent repoussés vigoureuse-

ment, aprés avoir néanmoins remporté encore quelque petit avantage qui pouvoit augmenter leur esperance. Les énemis ayant ainsi manqué leur coup resolurent d'entrer en France, esperant que cela nous obligeroit de lever le siége de Montmedy : mais le Vicomte de Turenne s'étant aproché de la Somme, ils eurent peur de ne pouvoir repasser cette riviére, tellement qu'aprés avoir fait une course dans le Santerre, ils se retirérent promptement. Tous ces mouvemens donnérent le tems au Maréchal de la Ferté de continuer ses ataques, & ayant emporté tous les dehors, ceux de Montmedy se rendirent, aprés avoir obtenu capitulation honorable. Le Vicomte de Turenne n'étant plus obligé alors d'observer les énemis, marcha contre St. Venant, ce qui leur fit croire, qu'ils auroient le tems de prendre Ardres. En éfet le Vicomte de Turenne trouva beaucoup plus de dificulté qu'il n'esperoit dans son entreprise, non pas toutefois à cause de la résistance des assiégés, mais parce que l'Intendant

dant de l'armée n'avoit point d'argent pour faire avancer les travaux: voyant cela, il fit couper sa vaisselle d'argent en morceaux à peu prés de la valeur d'un écu, & la distribua aux Soldats à proportion de ce qu'il leur faloit. Ayant ainsi remedié à cet obstacle il marcha aux énemis, qui sur la nouvelle de sa venuë levérent le siége d'Ardres; mais s'étant emparés de certains postes par où il lui faloit défiler, ils ataquerent son arriere-garde, & aprés y avoir mis quelque désordre, pillerent plusieurs chariots, dont on reprit pourtant une partie. Cét exploit n'ayãt pas été capable de les consoler des pertes qu'ils faisoient tous les jours, ils assiégérent Mardik, aprés avoir reçû quelques renforts; mais cette entreprise ne leur ayant pas succedé plus heureusement que l'autre, ils se retirérent sans se montrer d'avantage de la campagne. Le Vicomte de Turenne ne les ayant plus sur les bras, songea à fortifier Saint Venan & Bourbourg, les énemis ayant eû assez d'impruden-

ce pour abandonner cette derniere place; car par le moyen de ces deux postes, il prétendoit tellement resserrer Dunquerque, qu'il empêcheroit d'y rien entrer. Cependant au milieu de tant d'heureux succés il ne fut pas exempt de ressentir les ateintes de la fortune. Madame de Boüillon, Princesse extrémement vertueuse & fort necessaire à sa famille, étant venuë à mourir, il se vit chargé de ses neveux, dont le plus âgé n'avoit pas seize ans; il tâcha de les élever dans la vertu, & leur ayant montré par son exemple qu'il faloit moins s'atacher à amasser des richesses qu'à aquerir une bonne reputation, ils profitérent si bien de ses leçons, qu'ils lui donnerent toute sorte de contentement.

CHAP. X.

Blocus de Valance & son secours de 1200. hommes, Les troupes Françoises décampent, Propositions de paix, & du Mariage du Roi avec l'Infante d'Espagne, Le Duc de Boüillon fait grand Chambellan, Cassel attaqué, Le Maréchal d'Hocquincourt meurt blessé d'un coup de mousquet, Combat, Les énemis se sauvent, Dunquerque capitule, Traitté avec les Anglois, Le Roi devient malade; Il passe pour mort & fut gueri par le vin Emetique. Le Vicomte écrit au Roi, Le Roi lui fait réponce obligeamment. Conquête du Vicomte, Sedition en France, Bonneson décapité, Graveline assiégé, Prise d'Ypre, les énemis repoussés de devant Valance, Le Roi devient amoureux de la fille du Duc de Savoye; Pimentel est envoyé à Lyon au Roi pour traiter le mariage du Roi & de l'Infante, La paix faite avec l'Espagne, Conclusion du Mariage du Roi.

ON n'avoit pas eû en Italie un ſuccés ſi favorable qu'en Flandre. Le Prince de Conti, aprés avoir goûté le repos, s'en étoit ennuyé auſſi bien que de la guerre, & par un genie qu'il étoit impoſſible de fixer, il avoit demandé le commandement de l'armée d'Italie, ce qui avoit déplu au Duc de Modéne. Les Eſpagnols eſpéroient de cette diviſion, qu'il leur ſeroit plus aiſé de reprendre Valence, & ils l'avoient bloqué de ſi prés, qu'ils prétendoient que la neceſſité le feroit retomber entre leurs mains ſans coup ferir. Le Marquis de Vallavoir qui étoit dedans, ne ceſſoit de repréſenter à ces deux Princes le beſoin où il étoit de toutes choſes, ce qui leur fit ſurſoir leurs diférens pour lui donner ſecours. Le bonheur ayant ſecondé leur entrepriſe, ils s'ouvrirent un paſſage, & ayant fait entrer deux convois, leur meſintelligence recommença comme auparavant. La vile étant néanmoins en ſureté par là, ils eurent honte qu'on dit qu'avec une armée ſi conſidérable, comme

celle

qu'ils avoient, ils demeuraſſent ſans rien faire ; c'eſt pourquoi ils furent aſſiéger Alexandrie, mais leur diviſion alant toûjours en augmentant, les choſes trainérent tellement en longueur, que les énemis eurent le tems de ſe préparer à le ſecourir. Ils vinrent donc avec une armée de douze mille hommes, & s'étant aprochés des lignes, ils mirent douze piéces de canon ſur une hauteur, qui firent beaucoup de déſordre ; ayant marché enſuite en bataille, ils étonnérent tellement les nôtres déja intimidés par le carnage, que le canon avoit fait, qu'ils aimérent mieux lever le ſiége que de s'expoſer au ſuccés que pouvoit avoir le combat. S'étant ainſi retirés avec tant de honte, les énemis bloquerent Valence tout de nouveau, n'étant pas aſſez forts pour l'ataquer de vive force. En éfet ils avoient envoyé une grande partie de leurs troupes en Portugal, où la guerre s'étoit ralumée en-ſuite de quelques tréves qui avoient interrompu les hoſtilités: cette diverſion fut cauſe pareillement

qu'ils ne purent rien entreprendre de considerable en Catalogne, où la guerre ne fit que s'entretenir sans grand avantage de part & d'autres, car pendant que les uns prenoient un château, les autres en prenoient un autre; & la campagne se passa ainsi, n'y ayant eû que les peuples de foulés, qui avoient déja assez soufert par une si longue guerre. Les deux Couronnes en devoient étre lasses aussi bien que leurs sujets, car la misere avoit suscité des revoltes en Espagne aussi bien qu'en France, ce qui ne donnoit que trop à connoitre le besoin qu'on avoit de la paix. Le Cardinal en avoit fait faire quelque propositions il y avoit déja un an ou deux à Dom Antoine Pimentel, qui avoit pasé par Paris à son retour de Suede, où il étoit Ambassadeur d'Espagne; mais elles avoient été mal reçuës à Madrid, parce qu'on avoit proposé en même tems le mariage du Roi avec l'Infante d'Espagne heritiere presomptive de la Couronne. Ainsi le Conseil de sa Majesté Catholique avoit jugé avec quelque

sorte

ſorte de raiſon , que tous les ofres qu'on faiſoit de faire renoncer le Roi à ſa ſucceſſion, n'auroiẽt lieu qu'entant qu'il plairoit à ce jeune Prince, puis que par des loix établies dans ſon Roiaume, il étoit relevé quand il vouloit, de ce qui lui étoit préjudiciable. Ces choſes mettant donc un obſtacle à la paix, le Roi reſolut de pouſſer ſes conquêtes en Flandre, & pour obliger le Vicomte de Turenne à le ſervir encore avec plus d'afection, il dõna la charge de grand Chãbellan au Duc de Boüillon, de laquelle neanmoins le Duc de Guiſe qui la poſſedoit auparavant retira quelque recompenſe. Aprés que le Vicomte de Turenne eût remercié le Roi, & qu'il eût pris congé de lui, il ſe rendit à la tête de l'armée qui s'aſſembloit ſur la frontiere du Boulonnois; & étant entré dans le païs il fit ataquer Caſſel, qui étoit gardé par cinq cens hommes; on ne les voulut recevoir qu'à diſcretion, aprés quoi l'armée s'aprocha de Dunquerque, qui fut inveſti par quatre mille chevaux. Les Anglois de leur côté, ſelon la

convention dont j'ai parlé ci-dessus, fermérent les passages de la mer avec une bonne armée navale, & le Vicomte de Turenne se doutant bien que les énemis n'epargneroient rien pour secourir une place de cette consequence, se hâta de presser ses travaux & ses ataques: mais la garnison qui étoit bonne retardant l'un & l'autre par ses sorties, enfin les énemis eurent le tems de se mettre en campagne. Le Maréchal d'Hocquincourt s'étoit jetté dans leur parti, à cause de quelque afront qu'il pretendoit avoir reçu du Cardinal, & duquel ayant demandé reparation, sans l'avoir pu obtenir, il s'étoit porté à cette extrémité, dans l'esperance qu'il se presenteroit quelque ocasion de s'en venger. Comme il étoit soldat, il voulut signaler sa venuë par quelque action qui le fit remarquer des uns & des autres. Il s'avança donc pour reconnoitre, mais ayant été blessé en même tems d'un coup de mousquet, ses esperances finirent deux heures aprés avec sa vie. Son malheur étoit un funeste

funeste presage pour ceux de son parti, mais comme les braves gens ne s'étonnent pas de pareilles choses, le Prince de Condé & Dom Iuan poursuivirent leur entreprise. Le Vicomte de Turenne pour leur épargner la peine de venir ataquer ses lignes, en sortit à la tête de son armée, laissant neanmoins à la tranchée autant de monde qu'il en faloit pour la garder; en sortant il se mit en bataille & les énemis en ayant fait autant, le combat commença fort opiniatre de part & d'autre: mais les énemis ayant été acablés par le nombre, lâcherent le pié peu à peu, aprés cela leurs rangs s'éclaircissant toujours de plus en plus, le desordre fut encore plus grand; de sorte qu'ils tournerent visage tout-à-fait. Il n'y eut que le Prince de Condé, qui à la tête de quelques escadrõs qu'il avoit raliés & où s'étoient mis tous les braves qui suivoient sa fortune, voulut faire quelque resistance: mais la plûpart ayant été tués ou faits prisonniers, il fut bienheureux d'avoir un bon cheval pour se sauver

La victoire ne put étre plus signalée qu'elle le fut pour nous, les énemis s'éfuirent jusques à la nuit sans tourner tête, & bien loin d'étre en état de revenir à Dunquerque, à peine purent-ils mettre six mille hommes ensemble de tout le reste de la campagne. Aprés que le Vicomte de Turenne eût donné les ordres necessaires pour les poursuivre, il rentra dans ses lignes, où il ne fut pas plutôt qu'il fit savoir le succés du combat aux assiegés, afin qu'ils eussent à prendre leurs mesures là-dessus. Ils feignirent de n'en étre pas plus étonnés, & en éfet firent encore diverses sorties : mais le Vicomte de Turenne les ayant resserrés peu à peu & pris tous leur dehors, enfin il se rendit maitre de la ville par composition. Cette conquête auroit aporté beaucoup de joye à tout le Royaume, si l'on n'avoit été obligé par le traité fait avec les Anglois de la leur remettre entre les mains. Cependant on ne fut pas en état peu de jours aprés de faire cette reflexion, par un accident qui étoit bien d'un autre impor-

importance. Le Roi dont l'inclination étoit toute guerriere, n'ayant pas voulu s'abstenir depuis deux ou trois ans de se rendre dans ses armées, il étoit venu pendãt cette cãpagne visiter le fort de Mardik, qui étoit un trou mal saint de lui-même, mais dont l'infection étoit encore plus grande par la maniére de vivre de la garnison, qui ne mangeant que des fruits & des vilenies, étoit la plûpart malade. Cependant ce Prince qui étoit jeune ne connoissant point de peril, ne laissa pas de s'y arrêter & de vouloir tout voir, & ayant pris le mauvais air, il s'en retourna à Calais avec le soleil sur la tête ce qui acheva encore de le perdre. Il commença donc à sentir de grandes douleurs, mais ayant caché son mal pendãt deux jours depeur qu'on ne l'obligeât à garder le lit, enfin au troisiéme il se trouva si abatu qu'il ne le put plus dissimuler, au quatriéme il fut encore plus mal, ce qui alarma la Cour & sur tout le Cardinal, qui voyoit sa fortune perduë si ce jeune Prince venoit à mourir; car quoi qu'il eut un frere

il ne pouvoit ſe promettre qu'il auroit ſes bonnes graces comme il avoit celles du Roi. La Reine Mére étoit auſſi dans une afliction qui ne ſe peut exprimer : mais ce fut encore toute autre choſe au bout de quelques jours, car non ſeulement on ne crut pas qu'il en put jamais réchaper, mais même on tira le rideau, les Medecins ayant dit qu'il étoit paſſé. Quelques courtiſans abuſés de ces paroles s'en furent rendre leurs hommages au Duc d'Anjou ſon frére, mais ils eurent lieu de s'en repentir, car comme on pardonne rarement ces ſortes de choſes, le Roi les regarda de mauvais œil quand il eût recouvré ſa ſanté. Cependant la Reine qui ne le quitoit, ni jour ni nuit, voyant qu'il étoit abandóné de ſes Medecins, en fit venir un d'Abeville, dont on lui avoit dit du bien, & celui-ci lui ayant donné deux priſes de vin Emetique qui n'étoit pas encore en uſage en ce tẽs là, le tira d'afaires ce qui fit bien plaiſir aux Courtiſans, dõt ce jeune Prince auoit gagné le cœur par des maniéres tout à fait enga-

engageantes. Ils ne furent pas ſeuls à ſe réjouïr de cét heureux ſuccés, les peuples y prirent toute la part qu'ils devoient, & le témoignérent par mille réjouïſſances. Mais pas un n'en eut plus de joye que le Vicomte de Turenne ; qui avoit entretenu pluſieurs fois le Roi, & qui avoit reconnu dans ſa converſation beaucoup de grandes choſes, que les autres ne connoiſſoient pas auſſi bien que lui : cependant comme il ne la lui pouvoit pas témoigner de vive voix, il la lui témoigna par lettres, à quoi le Roi lui fit une réponſe trés obligeante, lui écrivant entr'autres choſes, que ce qu'il faiſoit tous les jours pour ſon ſervice le perſuadoit aſſez de ſa bonne volonté, ſans qu'il fut beſoin qu'il la lui confirmât par lettres. Cela lui ayant donné encore plus d'envie de ſe ſacrifier pour lui, il pourſuivit ſes conquêtes, qu'il augmenta encore de celle de Bergues, de Furnes & de Dixmude Mais lors-qu'il ſe preparoit à pouſſer les choſes plus avãt, il s'éleva diverſes ſeditions dans les Provinces de France,

ce qui obligea d'y envoyer des troupes : comme il n'y avoit point de personnes cōſiderables qui apuyaſſent les rebelles, ils furent bientôt reduits à l'obéïſſance par la punition de quelques-uns, Bonneſon eut la tête coupée, quelques autres furent pendus, & tout cela n'ayant demandé que le tems d'aler & de venir, il en reſta encore aſſez pour terminer cette campagne comme on l'avoit commencée. On ordonna donc au Maréchal de la Ferté de s'avancer avec les troupes qui avoient hiverné dans ſon Gouvernement, & le Vicomte de Turenne ayant promis de faire tête aux énemis, la Ferté aſſiégea Graveline, que nous avions reperdu dans le tems de nos guerres civiles. Le Maréchal de la Ferté ayant mis cette entrepriſe à fin, le Vicomte de Turenne prit Oudenarde & Menin, aprés quoi il marcha contre la Vile d'Ypre. Le Prince de Ligne qui commandoit la cavalerie Eſpagnole ſachant qu'on la venoit inveſtir, quita les environs de cette place ſous laquelle il étoit campé, & s'avança juſques à un

défilé, où il disputa non seulement le passage, mais repoussa encore deux ou trois mille chevaux. Le Vicomte de Turenne fut tout étonné de les voir revenir en désordre, & ayant commandé au Comte de Roye de marcher avec le Régiment Royal étranger dont il étoit Colonel, celui-ci rétablit la reputation des autres, & obligea le Prince de Ligne à se retirer. La place ayant donc été investie par ce Comte qui étoit neveu du Vicomte de Turenne, le siége fut bientôt formé & eut le même succés qu'avoient eû tant d'autres. Cela étonna les Espagnols, qui se voyoient arracher tant de bonnes viles sans y pouvoir mettre remede ; car comme leurs Etats sont divisés les uns des autres, les secours qu'ils en pouvoient tirer se reduisoient à peu de chose avant qu'ils arrivassent où ils étoient necessaires. Cependant ils n'étoient guéres plus heureux en Italie, où le voisinage de tant de principautés & de Royaumes sembloit les devoir mettre à couvert de pareilles disgraces, car ils n'avoient pas laissé de perdre encore pen-

pendant cette campagne, la Vile de Trin, qu'ils avoient gardée pour le moins ſix ou ſept ans, c'eſt-à-dire depuis que nos diviſions domeſtiques avoient rendu nos aliés dépourvus de toute ſorte de défenſe. Ils tachérent de reparer cette perte par la priſe de Valence, qu'ils pretendoient ſurprendre par eſcalade; mais ils furent ſi bien repouſſés, qu'ils y perdirent trois ou quatre cens hommes. Nous nous emparâmes outre cela de Mortare; & ayant fait des courſes juſques aux portes de Milan, les peuples de cette vile ſe crurent perdus ſans reſſource, quoi que les Eſpagnols y euſſent jetté leurs principales forces. Nous ne fûmes pas tout-à-fait ſi heureux en Catalogne, ou ayant aſſiégé Campredon nous fûmes obligés de lever le ſiége. Cependant comme c'étoit peu de choſe en comparaiſon de ce qui étoit arrivé en Flandre & en Italie, toutes les puiſſances voiſines étoient merveilleuſement ſurpriſes de voir un ſi grand changement dans la Monarchie Eſpagnole, qui donnoit, s'il faut ainſi dire, la loi à toute l'Euro-

l'Europe, il n'y avoit que quinze ou ſeize ans. Elle en fut étonnée elle-même, & comme elle n'y voyoit point de remede, elle tint divers conſeils pour arrêter le cours de nôtre bonne fortune: beaucoup furent d'avis de conclure le mariage de l'Infante avec le Roi; mais la dificulté dont j'ai parlé tantôt, ſubſiſtant toûjours, le Roi d'Eſpagne ne s'y pût reſoudre, tellement qu'il falut recourir à d'autres moyens. La Cour de France ſachāt la repugnance que les Eſpagnols avoient à ce mariage, ſongea à pourvoir le Roi d'un autre côté, & n'y ayant point de Princeſſe plus agreable dās l'Europe, ni qui lui convint mieux que la fille du Duc de Savoye, on fit venir ſon portrait, qui plut tellemēt au Roi, qu'il reſolut d'aller voir l'original. La Cour donc porta ſes pas à Lion, où la Ducheſſe de Savoye ſe rendit avec ſes enfans. La Princeſſe de Savoye n'éfaca point par ſa preſence les idées agréables que le Roi s'en étoit faites, & comme il étoit ſuſceptible d'impreſſions amoureuſes, il étoit dans une grande diſpoſition de

l'aimer, quand les Espagnols, qui voyoient la guerre éternelle, si ce mariage s'achevoit, envoyerẽt Pimentel à Lion pour le rompre. Sa venuë plût extrémement à la Reine Mére, qui souhaitoit sur toutes choses, que le Roi son fils ne s'aliât point à d'autre qu'à l'Infante d'Espagne ; on commit Mr. de Lionne pour conferer avec lui, & ces deux Ministres étant convenus de la plûpart des choses, on remit le reste à la discretion du Cardinal Mazarin & & de Loüis de Haro, les deux principaux Ministres des deux Couronnes. Cependant les Espagnols qui craignoient qu'on n'emportât le reste de la Flandre dans la campagne suivante, demandérent une treve, qui leur fut acordée, & les deux Ministres s'étant rendus sur la frontiére, convinrent de ce qui restoit à regler, si bien qu'aprés une guerre qui avoit duré si long-tems, les peuples commencerent à goûter des fruits de la paix.

CHAP.

CHAP. XI.

Le Roi part pour aller rencontrer son Epouse; Entreveüe des Rois de France & d'Espagne; Le Roi voit l'Infante incognito; Paix du Roi d'Espagne & du Vicomte; Caresses des deux Rois, Le Vicomte fait Colonel & Maréchal de Camp general, Venue du Roi à Paris; Réjoüissances, Mort du Cardinal Mazarin, festin de 5000. Escus fait au Roi par Mr. Fouquet, Son arrivée à Nantes, sa condamnation au bannissement, Colbert le fait Changer en Prison perpetuelle; Mort de Fouquet, Accouchement de la Reine, Démélé des Ambassadeurs, Occasion de guerre, Raccomodement; Démélé du Pape & du Roi, Amours du Roi & de la Valiére, Rupture de paix, Le Roi porte les armes en Flandre, Le Prince de Condé revenu à Paris, Mort de Madame de Turenne, Le Comte de Duras fait Duc & Pair, Caresses du Roi au Vicomte, Les Seigneurs de la Cour en sont Jaloux, pro-

position du Roi au Vicomte de changer de religion ; Conquêtes en Espagne.

LE Roi sachant que toutes choses étoient reglées, se prepara a aler recevoir son épouse, qu'on lui devoit amener jusques à l'entrée de ses Etats ; il voulut que le Vicomte de Turenne fut de ce voyage, & il le fit revenir exprés de l'armée, où il l'avoit envoyé pour prendre garde à toutes choses : car comme c'est dans le tems des treves qu'il faut craindre particuliérement quelque surprise, le Vicomte de Turenne lui-même avoit été d'avis de se rendre à l'armée. Le Roi étant arrivé a St. Jean de Lus, fut bien-aise de voir l'Infante sans se faire connoitre : mais le Roi d'Espagne, qui avoit voulu lui-même conduire sa fille, & qui avoit vû plusieurs fois le portrait du Roi, le reconnut facilement ; le Roi étant découvert ne se cacha pas davantage. Les deux Rois s'embrassérent avec beaucoup de cordialité, aprés quoi ils se presentérent l'un à l'autre les principaux Seigneurs de leur Cour.

Le

Le Vicomte de Turenne ne s'étant pas avancé des premiers, le Roi d'Espagne demanda à le voir, disant qu'il étoit bien-aise de faire sa paix avec lui, qu'il confessoit franchement qu'il lui avoit voulu bien du mal, considérant, qu'il avoit été cause plusieurs fois de ce qu'il n'avoit pas dormi de bon somme; mais que puis-que la paix étoit faite, il vouloit bien le lui pardonner. Le Vicomte de Turenne reçût ces témoignages d'estime comme il devoit; & cette premiére entrevûe des deux Rois s'étant terminée avec beaucoup de civilité de part & d'autre, chacun se retira de son côté. Cependant on disposa toutes choses pour avancer le mariage, & Dom Loüis de Haro, à qui le Roi avoit envoyé sa procuration pour épouser l'Infante, ayant satisfait à cette ceremonie, elle fut remise entre les mains du Roi son mari, qui aprés l'avoir épousée de nouveau en face d'Eglise, s'en retourna à Paris où on lui preparoit une magnifique entrée. Le Vicomte de Turenne ne

le quita pas d'un pas dans tout ce voyage, & il en reçût diverses marques d'estime & de reconnoissance ; car le Roi ne s'étant pas contenté de lui donner la charge de Colonel General de la cavalerie, créa encore celle de Marêchal de Camp General, dont il le gratifia. Le Roi lui auroit fait encore beaucoup d'autres graces, s'il n'en eût été empêché par l'aversion qu'il avoit pour les gens de la Religion ; c'est pourquoi il lui proposa lui-même de se faire Catholique, & lui fit esperer, s'il le vouloit faire, de faire revivre la charge de Connêtable en sa faveur, qui avoit été suprimée aprés la mort de Lesdiguières, qui l'avoit possedée le dernier : mais aprés avoir remercié le Roi de la bonté qu'il avoit pour lui, il le pria de l'excuser s'il ne lui pouvoit obéïr en cette occasion, ajoûtant qu'il ne vouloit pas trahir sa conscience pour tous les biens & pour tous les honneurs du monde. Le Roi ne l'en estima pas moins pour cela aussi-bien que tous les courtisans qui savoient les ofres qu'il avoit méprisé. Cependant

pendant le Roi étant arrivé à Paris y fut reçû avec une magnificence admirable, chacun à l'envi s'éforça de lui témoigner l'estime & l'amitié qu'il avoit pour lui, & ce Prince commença délors à s'atirer l'admiration de son peuple, de la maniére qu'il s'y prit pour regner. Mais ce fut encore toute autre chose aprés la mort du Cardinal, qui arriva bientôt: car comme on ne pouvoit plus atribuer qu'à lui seul tout ce qui se passoit, on vit bien qu'on ne pouvoit atendre que de grandes choses d'un Prince, qui dés les commencemés donnoit de si grandes marques de prudence & de sagesse. L'un & l'autre parut principalement dans le choix qu'il fit de ses Ministres, aprés qu'il eût fait arrêter Fouquet Surintendant des Finances; lequel lui étant devenu suspect par les memoires que le Cardinal lui avoit laisses, acheva de se perdre, en faisant une dépense qui étoit au-dessus des forces d'un particulier: car outre ses maisons & ses meubles où la profusion regnoit également, il fit un seul festin au Roi qui

lui coûta plus de cinquante mille écus. Il fut arrêté à Nantes, & comme le Roi avoit apris qu'il avoit gagné beaucoup de Gouverneurs de places par le moyen de son argent, il dit au Vicomte de Turenne de le suivre, afin que s'il arrivoit quelque chose, il l'eut auprés de lui pour lui servir de conseil, & pour exécuter ce qu'il lui commanderoit : mais personne n'ayant branlé, quoi qu'on eût trouvé des memoires dans ses papiers, qui justifioient les intelligences que je viens de dire, la Cour s'en revint à Fontainebleau, où la jeune Reine étoit restée avec la Reine Mére. Cependant on instruisit le procés de ce Surintendant : mais l'envie que Colbert, qui lui avoit succedé au maniement des Finances, avoit de le faire perir, lui ayant fait chercher des voyes honteuses pour en venir à bout, le crime de celui-ci fit paroître l'autre plus innocent, tellement que les Juges le sauvérent. En éfet comme si Colbert eût eû peur qu'il se fut justifié, il lui fit enlever ses papiers de sa maison de Saint Mandé ; mais Dieu

ayant

ayant permis que Berier, qu'il avoit employé à cét uſage, y laiſſât par mégarde une requête qu'on preſentoit à Colbert, çela juſtifia le vol qu'on avoit fait à Fouquet, & celui-ci aleguant qu'il lui étoit impoſſible de ſe défendre, puis-qu'on lui en avoit ôté les moyens, en lui ôtant ſes papiers, ne fut condamné qu'au banniſſement, quoi qu'il y en eût plus qu'il n'en faloit pour le faire mourir. La faveur de Colbert fut cauſe qu'on changea ſa peine en une priſon perpetuelle, où il demeura juſques à ſa mort, qui n'arriva que plus de vint ans aprés: mais on peut dire que ça été pour ſon bon-heur, car faiſant un bon uſage de ſa priſon, il reconnut ſes fautes, & ſe repentit d'avoir vêcu comme il avoit fait dans le déſordre, il y compoſa quelques livres de dévotion & de morale, leſquels furent mis au jour dés ſon vivant, mais qu'il ne voulut pas s'atribuer par modeſtie. Quoi qu'il en ſoit, la longue penitence qu'il fit lui atira la compaſſion des peuples, & comme on haiſſoit beaucoup le

Ministére de Colbert, le sien fut regreté, & l'on témoigna autant de douleur à sa mort, qu'on avoit témoigné de joye à son emprisonnement. Cependant la jeune Reine acoucha d'un fils, ce qui réjouït toute la France : tous les Grands en firent leurs complimens au Roi, & le Vicomte de Turenne s'en étant aquité comme les autres, le Roi lui dit qu'il seroit bien-aise qu'il lui put ressembler un jour, mais que sa religion seroit cause qu'il ne pourroit pas lui remettre le soin de son éducation, ce qu'il auroit bien désiré pour lui inspirer des sentimens proportionnés à sa naissance. Le Vicomte de Turenne ne répondit à cette nouvelle ataque que par une profonde reverence : mais le Roi ne se rebutant pas pour cela lui mettoit tous les jours de pareils discours sur le tapis ; ce qui n'embarassoit pas pourtant le Vicomte de Turenne, car il étoit encore si zélé pour sa religion, que l'ofre d'une Couronne n'eût pas été capable de le faire changer. Trois ou quatre an-

nés,

nées s'écoulérent comme cela ſans qu'il ſe paſſât rien de conſiderable dans l'Etat, ſi ce n'eſt que la guerre qui avoit été aſſoupie faillit à ſe ralumer par un accident qu'on ne prévoyoit pas. Le Comte d'Eſtrades étoit Ambaſſadeur à Londres de la part du Roi, & le Baron de Watteville de la part du Roi d'Eſpagne. Dans une entrée qui ſe faiſoit d'un autre Ambaſſadeur, comme c'eſt l'ordinaire que ceux qui ont la même dignité y envoient leurs carroſſes, le Baron de Watteville gagna quelques Anglois pour favoriſer le deſſein, qu'il avoit de faire paſſer le ſien devant celui du Comte d'Eſtrades. En éfet le cocher de l'Ambaſſadeur de France s'étant preſenté, on coupa les guides de ſes chevaux, & pendant qu'il les racommodoit, le cocher du Baron de Watteville prit la premiére place, ce qui obligea l'autre à s'en retourner. Comme c'étoit un afront ſignalé pour la Couronne, le Roi fit grand bruit de cette action, & en ayant demandé ſatisfaction en Eſpagne ſans l'avoir pu

obtenir, il envoya à ſon Ambaſſadeur à Madrid de s'en revenir en France, & ſe prepara à la guerre. Il tint divers conſeils là-deſſus avec le Vicomte de Turenne, qui lui parlant contre ſes propres interêts, qui étoient de ſe trouver à la tête des armées, dit au Roi, qu'il lui ſufiſoit d'avoir témoigné ſon reſſentiment ſans pouſſer encore les choſes à l'extrémité, que les Eſpagnols n'étant pas en état de recommencer la guerre, il n'y auroit guéres d'aparence que ſur une choſe ſi injuſte ils vouluſſent s'expoſer aux inconveniens qui pouvoient arriver de cette rupture, que ſa penſée étoit qu'il abandonneroient bien plutôt leurs pretentions, & qu'un peu de tems lui aprendroit quelles meſures il lui faloit prendre. Ayant ainſi arrêté le courage de ce jeune Prince qui le portoit aux actions de grand éclat, il donna le tems aux Eſpagnols de conſiderer cette afaire de plus prés qu'ils n'avoient fait encore, tellement qu'après bien des déliberations, ils ſe reſo-

lurent

lurent de désavoüer ce qu'avoit fait le Baron de Vatteville. Le Roi ne témoigna pas être cõtent de cette satisfactiõ, non plus que des ofres qu'ils lui faisoient de déclarer qu'ils ne pretendoient pas lui disputer le pas, il vouloit qu'ils lui donnassent cette declaration par écrit; car comme l'afront avoit été public, il sembloit que ce n'étoit pas assez que des paroles pour le reparer. Les Espagnols qui s'étoient portés à cette satisfaction par l'esperãce qu'ils avoient, que les choses changeant de face un jour, il seroit facile de désavoüer cette foiblesse, s'obstinérent à n'en rien faire, tellement que les choses auroient été jusques à la derniére extrémité, si le Roi en consideration de ses peuples, qu'il faloit laisser remettre aprés une si lõgue guerre, n'eût trouvé cét expédient, que la déclaratiõ se feroit en presence de tous les Ministres étrangers, ce qui fut accepté par les Espagnols. Cette afaire s'étant assoupie de cette maniére, il en naquit une autre, qui, quoi qu'elle vint de tout autre endroit que du côté

des Eſpagnols, ne laiſſa pas de faire croire que le Roi d'Eſpagne s'en mêleroit, à cauſe de l'interêt qu'il prenoit à conſerver le repos d'Italie. Ce diferent ſurvint entre le Pape & le Roi, au ſujet de quelques violences, qui avoient été faites au Duc de Crequi ſon Ambaſſadeur à Rome par les gardes du Pape. Le Roi qui avoit la raiſon de ſon côté & qui ſentoit ſes forces, ne regardoit point comme quelques uns de ſes prédéceſſeurs avoient fait aſſez ſottement, ſi c'étoit au Pape qu'il avoit afaire, & pretendoit que ſa dignité ne l'exemptoit point de lui rendre juſtice: mais le Pape pretendant le contraire, le Roi fit marcher ſon armée en Italie, aprés avoir envoyé ordre à ſon Ambaſſadeur de ſe rendre auprés de lui. Les Eſpagnols qui n'étoient pas fachés que le Roi entreprit cette guerre pour avoir lieu de lui ſuſciter des énemis, tâchérent d'irriter le Pape contre lui, & de porter les Venitiens à entreprendre ſa défenſe: mais le Pape conſiderant ſagement que les armes ſpirituelles n'étoient pas ſufiſantes quelquefois

quefois pour resister aux temporelles, & qu'il seroit acablé avant que d'être secouru, prit le parti de s'acommoder avec le Roi. Il lui acorda donc que pour reparation de l'ofense qui avoit été faite à son Ambassadeur, il seroit dressé une piramide dans l'endroit où la chose étoit arrivée, afin que ce fut un monument éternel à la postérité de la satisfaction qu'il avoit pretendu lui donner: mais le Roi se contentant de l'avoir fait dresser, consentit au bout de quelque tems qu'elle fut abatuë. Cependant la gloire du Roi croissoit de jour en jour, & à mesure que l'âge lui venoit on découvroit en lui de nouvelles qualités, qui l'auroient élevé, par dessus tous les Princes de l'Europe, s'il ne s'étoit laissé trop aler à l'amour & à un désir éxcessif d'aquerir de la gloire. Il étoit devenu amoureux de Mademoiselle de la Valliére fille d'honneur de Madame, & cette amourette étoit cause que la jeune Reine passoit quelquefois de méchantes heures. Aprés avoir contenté sa fantaisie de ce côté-là, il songea à se satisfaire

de l'autre, à quoi l'excitoit le Marquis de Louvois, Miniſtre qui commençoit à entrer en crédit, & qui s'aquit depuis une grande autorité par ſes grans ſervices. Il étoit fils de Mr. le Tellier Secretaire d'Etat, dont j'ai parlé ci-devant, perſonnage qui n'avoit jamais abuſé de ſa faveur, & qui dans un tems où il étoit dificile de ſe garantir de la haine, avoit fait beaucoup d'envieux, mais fort peu d'énemis. Le Marquis de Louvois qui avoit la ſurvivance de ſa charge, ayant beaucoup d'ambition, crut que la guerre lui ſeroit plus favorable que la paix; c'eſt pourquoi, ſans s'arrêter à la renonciation que le Roi avoit faite par ſon contract de mariage, il lui inſinua la guerre contre l'Eſpagnol, ſous prétexte que la Reine avoit droit ſur diverſes Provinces de Flandre, ſelon une certaine loi qu'il fit expliquer en ſa faveur: c'eſt pourquoi il voulut que les Avocats y travaillaſſent; & ceux-ci étant bien payés, n'eurent garde de rien dire contre ſes ſentimens. Ainſi la guerre fut entrepriſe ſur ce procés où l'on n'avoit point
apellé

apellé les parties, & l'on entra tout d'un coup en Flandre, où le Roi voulut aler lui-même. Il ne communiqua ce dessein au Vicomte de Turenne que peu de jours avant son départ, lui ayant dit qu'il se reposoit sur lui de cette expedition, dans laquelle il ne vouloit suivre que son Conseil; car quoi que le Prince de Condé fut revenu en Cour, incontinent aprés la paix, le Roi tenoit toûjours son sérieux avec lui, & lui avoit même donné quelques sujets de mortification. Le Vicomte de Turenne qui avoit éprouvé la bonté du Roi en plusieurs ocasions, principalement, lors-qu'il avoit été question de marier le Duc de Boüillon son neveu, à qui il avoit fait épouser une personne qui passoit pour être d'une naissance plus illustre qu'elle ne paroissoit, fut ravi de ce voir encore distingué en celle-là. Cependant il n'étoit pas si joyeux qu'il étoit à son ordinaire, car il avoit éprouvé une des plus rudes disgraces qui puisse arriver à un homme. Il avoit perdu sa femme en-suite d'une maladie longue &

facheuſe, & comme il l'aimoit autant qu'il y étoit obligé par ſa vertu, il lui étoit impoſſible de s'en conſoler. Le Roi avoit fait tout ce qu'il avoit pû pour rendre ſa douleur plus legére, ſoit en lui témoignant la part qu'il y prenoit, ou en lui acordant tous les Jours quelque nouvelle faveur, il avoit fait le Comte de Duras Duc & Pair à ſa conſideration, & ſes parens & ſes amis en étoient ſi bien traités, que les autres en avoient de la jalouſie. Mais comme il n'y avoit que le tems qui le put guerir, tous les remédes qu'on tâchoit d'y aporter lui étoient inutiles. Le Roi, dont la bonté ne pouvoit être plus grande en ſon endroit, étant bien-aiſe de lui épargner un ſouvenir où il étoit ſi ſenſible, ne l'entretint plus que de la campagne prochaine, & lui ayant donné dequoi faire ſon équipage, le Vicomte de Turenne, prit le ſoin d'aſſembler l'armée, où le Roi ſe rendit peu de jours aprés avec toute la Cour. Ce jeune Prince qui étoit avide de gloire le pria de lui vouloir dire toutes choſes, & comme il s'enfermoit quel-

quelquefois ſept ou huit heures avec lui ſans laiſſer entrer aucun Miniſtre, chacun le regarda comme un favori qui étoit en état de faire tout ce qu'il voudroit. Le Marquis de Louvois en devint jaloux, & quoi que la guerre lui donnât encore plus d'accés auprés du Roi qu'il n'en avoit ordinairement, il eut peur qu'il ne lui enlevât ſes bonnes graces, Le Roi, qui à meſure qu'il avoit de plus longs entretiens avec le Vicomte de Turenne, goutoit davantage ſon eſprit, le preſſa alors d'accepter la charge de Connêtable aux conditions qu'il lui avoit propoſées; il lui cita pour exemple le Duc de Leſdiguiéres, qui n'avoit pas feint de changer de religion pour une pareille choſe : mais le Vicomte de Turenne lui ferma la bouche en lui diſant, qu'il croyoit être dans le bon chemin, & que s'il avoit une autre penſée, il ſeroit bien malheureux de ne pas faire ce qu'il vouloit. Cependant la campagne commença, ou pour mieux dire le déſordre des Eſpagnols, car à proprement parler, je ne puis pas apeller

guerre, ce qui ne fut ſuivi d'aucune déſenſe. Charleroi ouvrit ſes portes, dés qu'on fut arrivé devant. Douay ne fit guéres plus de reſiſtance, non plus que Tournay, Ath, Courtray & Oudenarde, & ſi l'Ile n'en eût fait un peu davantage, toute cette expedition auroit eû plutôt aparence d'intelligence que de toute autre choſe. Toutes ces conquêtes avec quelques autres de moindre importance furent duës à la prudence & à la conduite du Vicomte de Turenne, pendant que le Maréchal d'Aumont avec un camp-volant prit Bergues, Furnes & Dixmude, que nous avions rendus aux Eſpagnols à la paix generale. Ils virent tout cela ſans pouvoir s'y opoſer ; car à peine purent-ils mettre cinq ou ſix mille hommes en campagne, avec leſquels Marſin, qui avoit été exclus de l'amniſtie, lors-que la paix s'étoit faite, tenta le ſecours de l'Ile: mais ne s'en étant aproché, que lors-que la vile étoit à l'extrémité, elle ſe rendit devant qu'ils euſſent nouvelle l'une de l'autre.

Le Roi

Le Roi paſſa alors au-travers de l'Ile pour aler à Marſin, & le ſurprit tellement qu'il ne ſongea qu'à ſa retraite. Pourtant comme le Roi n'avoit marché qu avec un détachement, il étoit en état, non ſeulement de ſe défendre, mais encore de faire quelque coup qui eût pû reparer une campagne ſi deſavantageuſe : mais croyant avoir toute l'armée ſur les bras, il lâcha le pié, dont ſon arriére-garde eut beaucoup à ſoufrir.

CHAP. XII.

Traitté des Holandois avec l'Angleterre & la Suéde, Conditions de paix; Priſe de la Franche-Conté, Confiance du Roi ſur le Vicomte, Offres de la charge de Connêtable au Vicomte; Motif du changement de Religion du Vicomte de Turenne; Le Roi ſéme la déſunion entre les Holandois, les Anglois, & les Suédois; Guerre; Partis de Holande; Le Prince d'Orange eſt creé General des troupes de Holande; Préparatifs de

Guerre, Ravage des troupes du Roi en Holande, Complimens au Roi par les Holandois; Pentionnaires du Roi, Prise d'Orsoy & de Rhimbergue, de Wesel & de Burik, Plusieurs places renduës en Holande, Finesse de guerre du Vicomte; L'achet de Mombas.

LA foiblesse où étoient les Espagnols, donna beaucoup à penser aux puissances qui n'aimoient pas des voisins comme les François. Les Holandois sur tout à qui la chose touchoit encore de plus prés qu'aux autres, en furent alarmés, & n'ayant pû obliger le Roi par leurs priéres à laisser les Espagnols en paix, ils résolurent d'y employer les armes, puis qu'il n'y avoit que ce moyen-là pour assurer leur repos. Pour cét éfet ils firent un traité avec l'Angleterre & la Suéde, par lequel ces trois puissances s'unirent ensemble pour sauver la Flandre, qui couroit grande risque sans leur secours. Cependant comme elles avoient interêt les unes autant que les autres de ne pas faire la guerre,

elles se mirent seulement en état de se faire craindre, aprés avoir fait un armement considérable, elles firent savoir au Roi qu'elles se déclareroient contre qui ne voudroit pas faire la paix. Quoi que ce terme fût un peu moins rude qu'un autre dont elles auroyent pû se servir, le Roi n'en eut pas moins de ressentiment contre les Holandois, à qui il imputoit plus qu'aux autres les obstacles qui naissoient à ses entreprises: néanmoins comme aprés une déclaration si formelle c'étoit à lui à prendre son parti, il promit de mettre les armes bas, si les Espagnols pour recompense de ses pretentions, lui vouloient laisser ses conquêtes. Ces ofres parurent rudes aux Espagnols, qui publioient que ces pretentions n'étoient qu'imaginaires; mais les autres puissances ayant leurs raisons comme je viens de dire de terminer les choses par la douceur, ces propositions du Roi furent mises en deliberation, & l'on s'assembla à Aix la Chapelle, où les Espagnols traînant à leur ordinaire les afaires en longueur donnérent

le tems au Roi de faire des nouvelles conquêtes ; il prit la Franche-Comté en huit jours, non pas à la verité par la force de ſes armes, mais par la trahiſon du Gouverneur, qui la lui avoit venduë, avant qu'il ſortît de Paris. Le Marquis de Louvois, qui, comme j'ai dit ci-devant, ne pouvoit ſuporter la faveur de Mr. de Turenne, employa le Prince de Condé à cette conquête, afin qu'en lui ſubſtituant un Capitaine ſi fameux, le Roi perdît inſenſiblement l'eſtime qu'il avoit pour lui. La perte de la Comté étonna non ſeulement les Eſpagnols, mais encore l'aſſemblée d'Aix la Chapelle, tellement que pour arrêter le cours d'une ſi bonne fortune, les uns & les autres ſe déterminérent à la fin d'acorder au Roi ce qu'il avoit demandé ; mais il vouloit qu'on comprît dans ſes conquêtes celle qu'il venoit de faire, dont perſonne n'ayant garde de tomber d'acord, on crut que les choſes aloient ſe porter à l'extremité, & ce qui le perſuadoit encore mieux, c'eſt que chacun faiſoit des préparatifs pour la guerre. Pourtant

le

le Roi faiſant reflexion que c'étoit s'expoſer à d'étranges ſuites, lui qui n'avoit aucuns vaiſſeaux pour reſiſter aux Anglois & aux Holandois, qui étoient extrêmement puiſſans ſur mer, il aima mieux rendre la Comté, que de s'expoſer à une guerre, dont le ſuccés auroit été ſi incertain. Il n'eſt pas concevable combien le Roi témoigna de confiance au Vicomte de Turenne dans tous ces entretiens de paix & de guerre; & ſi ce n'eſt que l'interêt de l'Etat vouloit abſolument qu'on préferât l'un à l'autre, je dirois que la jalouſie qu'en conçut le Marquis de Louvois, ôta beaucoup d'obſtacles, qui auroient paru ſans cela. Quoi qu'il en ſoit, jamais Courtiſan ne parut ſi moderé dans ſa faveur que fit le Vicomte de Turenne, il ne demanda pas au Roi la moindre grace, ni pour lui, ni pour les ſiens, ce qui plut beaucoup au Roi, qui lui ofrit encore pluſieurs fois la charge de Connêtable, aux conditions qu'il lui avoit propoſées.

(L'Ambition étant le principe des actions les plus éclatantes, il y a peu de perſonnes qui s'en trouvent exem-

ptés ; Nôtre Vicomte étant poussé par cet esprit, quoi qu'il semblât avoir jusques là puissamment resisté, pour ne faire pas paroître que ce fût l'interêt qui lui fît abjurer une Religion dans laquelle il étoit né, & qu'il avoit soûtenuë contre ses propres interêts, par un coup de la Politique mondaine, portant sa veüe plus loin, dans la pensée qu'il avoit d'être Roi de Pologne, lors qu'on parloit d'en élire un ; pour que sa Religion ne lui fût point en obstacle, il s'en défit promptement, & devint, ce qui s'apéle bon Catholique, tant il est vrai que toutes religions sont bonnes aux Grands, pourvu qu'elles se trouvent du parti qui les favorise. Ce qui le fit hâter d'avantage à se renger du parti Catholique, ce fût que Mr. le Prince, Mr. le Duc de Lorraine & de Neubourg étoient sur les rangs, Le Vicomte avoit aussi son parti, qui publioit par tout que la République ayant besoin d'un Capitaine de reputation, il n'y avoit que Mr. de Turenne qui avoit les qualités qu'on souhaitoit ; Ainsi par ce moyen

moyen ils travailloient à l'élevation de celui d'aujourdhui, ſans y penſer ; Il eſt vrai que les Céleſtins & les Peres de l'Oratoire ont voulu s'atribuer la gloire de ſa converſion, avec leſquels il avoit eu pluſieurs conferences ſecretes, mêmes un de ſes neveux dont l'ambition, ſelon ſon rang, n'étoit pas moindre, venoit de recevoir en échange de ſa Religion, un chapeau de Cardinal ; Ce que je dis eſt fort vrai, me ſentant obligé comme fidéle Hiſtorien, de ne m'écarter point de la verité de l'hiſtoire ; Ce changement réjouit extrémement le Roi, qui le ſouhaitoit avec paſſion : mais auſſi afligea-t-il bien les Proteſtans. Il eut d'abord pour directeurs de conſcience les Peres de l'Oratoire.

Mais quoi que leur parti fût entiérement opoſé à celui des Jeſuites, il ne laiſſa pas de ſuivre le Pere Maſcaron, dont les ſermons lui plaiſoient plus que tous les autres, par ſon éloquence, & la grace toute particuliére qu'il avoit en chaire. Il paſſa ainſi trois ou quatre ans dans les exercices de pieté,

ſans être troublé par des mouvemens de guerre, dont le Royaume ſe trouvoit exempt. Mais le Roi qui avoit ſur le cœur ce que les Holandois lui avoient fait, ayant trouvé moien de les déſunir d'avec le Roi d'Angleterre & le Roi de Suéde, porta le premier à leur faire la guerre par mer, aprés lui avoir promis de la leur declarer par terre. Comme entre les Souverains on ne manque jamais de pretexte pour rompre quand on veut, ces deux Rois en trouvérent bientôt pour ſe broüiller avec cette Republique; mais avec tout cela ils auroient peut-être eû beaucoup de peine à venir à bout de leurs deſſeins, ſi elle n'avoit été diviſée en elle-même par des diferens interêts qui y regnoient. Il y avoit trois partis, dont le Prince d'Orange étoit chef de l'un, Iean de With de l'autre, & le troiſiéme n'en avoit point, ni même n'en vouloit point avoir, parce qu'il croioit que c'étoit déroger à la dignité de la Republique que d'en reconnoitre un. Le premier avoit pour objet de rendre le Prince d'Orange

aussi puissant que l'avoient été ses predecesseurs. Le second vouloit l'exclure de toutes sortes d'emplois pour s'établir sur ses ruines, & le troisiéme ne vouloit ni l'élevation des uns ni celle des autres, parce que, comme je viens de dire, il s'imaginoit que la Republique aprés s'être renduë si florissante par elle-même, n'avoit besoin, ni du Prince d'Orange, ni de With pour se conserver dans la splendeur où elle étoit. Cependant,quand les deux Rois vinrent à déclarer la guerre, ce troisiéme parti vit bien que c'étoit une necessité d'avoir un chef pour oposer à des énemis si dangereux,si bien que la chose ne roulant plus qu'entre le Prince d'Orange & de With, toutes les Provinces se trouverent comme partagées entre l'un & l'autre: mais la plûpart se ressouvenant encore des grandes actions des predecesseurs de ce Prince à qui, comme je crois déja avoir dit, étoit duë leur liberté, ils se laisserent insensiblement aler au desir de le voir à leur tête, & il fut enfin, nonobstant tous les obstacles que de

With y aportoit, proclamé Capitaine General de l'Etat. Ce Prince, quoi que ſans experience à cauſe de ſa grande jeuneſſe, ne laiſſa pas de donner tous les ordres neceſſaires pour ſe bien défendre, & s'il en eût été cru, on auroit abandonné bien des places, où l'on retenoit inutilement quantité de garniſons: mais n'en ayant pas été le maître, il ſe vit General ſans armée; car bien loin qu'il y eut des troupes ſufiſamment pour en mettre une en campagne, il s'en faloit encore beaucoup qu'il n'y en eut aſſez pour garnir toutes les villes qu'on pretendoit conſerver. Le Roi trouvant une ſi grande facilité à ſes deſſeins, entra dans le cœur du païs par le moyen de l'Electeur de Cologne, qui avoit auſſi declaré la guerre aux Holandois; & l'Evêque de Munſter les ataquant d'un autre côté, la Republique ſe trouva fort embarraſſée. Le Roi qui avoit fait des preparatifs extraordinaires pour cette guerre, avoit donné de l'emploi au Prince de Condé. Ce Prince prit les devans avec une armée de trente

trente cinq mille hommes, & le Roi le ſuivit à cinq ou ſix lieües de diſtance avec des troupes auſſi nombreuſes. Il voulut que le Vicomte de Turenne ne le quitât point, car ayant à s'avancer bien avant dans le païs énemi, il étoit bien-aiſe d'avoir une perſonne comme lui, qui eut aſſez d'experience pour le tirer de peril. En éfet il pouvoit arriver des choſes qui l'euſſent pu embarraſſer; il aloit s'engager entre des puiſſances qui lui devoient étre extrémement ſuſpectes, joint à cela qu'il laiſſoit Maſtricht derriere lui, qui lui devoit donner une furieuſe inquietude, car les énemis y avoient jetté une ſi groſſe garniſon, qu'il y avoit bien des armées qui n'étoient pas plus conſiderables, & les choſes pouvoient ſe tourner d'une maniere que la retraite eût été dificile. Pour remedier à cela, il eût été neceſſaire d'ataquer cette place; mais le Roi craignant ou qu'elle ne l'arrêtât trop longtems, ou qu'il n'y perdit une partie de ſon armée, il s'aprocha du Rhin, où il ne devoit pas trouver tant de

resistance. Les Espagnols qui observoient toutes ses démarches, n'y prenant guéres moins d'interêt que les Holandois mêmes, eurent encore lieu d'augmenter leur jalousie par les mauvais traitemens où ils se virent exposés: car le Roy n'ayant pu faire cette marche sans passer par dessus leurs terres, elles furent ravagées, quelque ordre qu'il tâchât d'y aporter. Cependant, comme il les faisoit rembourser des fourrages que son armée prenoit, ce ne leur auroit pas été un sujet de rompre, si ses conquêtes n'eussent augmenté leurs défiances; ils lui firent neanmoins en passant tous les honneurs qui étoient dûs à un grand Roi, le Gouverneur des Païs bas l'envoia complimenter, & ceux qui commanderent dans les places, firent tirer le canon lors qu'il vint à passer devant. Cependant ce n'étoit pas eux seulement qui avoient les yeux tournés sur cette expedition, toute l'Alemagne, qui savoit le Roi puissamment armé, trembloit, s'il faut ainsi dire, qu'il ne portât ses armes au de-là du

du Rhin, où il lui voyoioit des alliances considerables; car le Roi de Suede, quoi qu'il s'ofrit déja à être mediateur entre les Holandois & lui, étoit son pensionaire, aussi bien que l'Electeur de Cologne, le Palatin, le Duc de Neufbourg & l'Evêque de Munster; & tout ce procedé faisoit aprehēder qu'il n'eût des visées toutes diférentes que celles qui paroissoient aux yeux du commun. Chacun tâchoit donc à se precautionner en faisant des levées. Mais les premiers exploits du Roi donnérent bien une autre aprehension, en quatre jours de tems il prit Orsoy & Rhimbergue, pendant que le Prince de Condé & le Vicomte de Turenne reduisirent Wesel & Burik. Ces conquêtes étonnérent autant les énemis, qu'elles animérent le Roi à en faire des nouvelles: mais ne se pouvant passer, s'il faut ainsi dire, du Vicomte de Turenne, il le fit revenir auprés de lui, & aprés avoir passé le Rhin à Wesel il marcha sur les voyes du Prince de Condé qui avoit tourné ses pas con-

tre la ville de Rées. La garniſon ſachant que Weſel qui étoit une place tout autrement forte s'étoit renduë, députa en même tems au Prince de Condé pour avoir quelque compoſition favorable : mais ce Prince qui lui auroit plûtôt accordé quelque grace ; ſi elle eût fait une reſiſtance raiſonnable, ne la voulut recevoir que priſonniere de guerre, non plus que celle d'Emerik, qu'il fut ataquer en ſuite. La garniſon de Weſel, d'Orſoy & de Burik n'avoit pas eût un meilleur traitement, & il n'y eut que celle de Rhimbergue qui fut diſtinguée, non pas toutefois en conſideration de ſa bravoure, mais parce qu'elle n'avoit pas arrêté le Roi qui avoit deſſein de percer plus avãt dãs le païs. Beaucoup d'autres places ſe rendirent encore ſans coup ferir, & même ſans atendre la perſonne du Roi ou celle du Prince de Condé , car la frayeur étoit ſi grande, que chacun croioit gagner beaucoup que d'être le premier à rechercher les bonnes graces du vainqueur. Par ce moyen le Roi
ſe

ſe rendit maître de tout ce qui n'étoit pas à couvert des riviéres : mais comme le Rhin par le moyen de deux branches qu'il fait enferme une bonne partie du païs, il ſe crut au bout de ſes conquêtes, ou du moins qu'elles lui couteroient plus cher qu'elles n'avoient fait juſques-là. Il conſulta là-deſſus le Vicomte de Turenne, qui ne fut pas d'avis d'entreprendre de forcer l'Iſſel, l'une de ces deux branches, ſur le bord duquel les énemis s'étoient retrãchés. Cépendant pour leur perſuader qu'on marchoit contr'eux, il fit trouver bon au Roi de prendre ce chemin : mais en même tems le Roi envoya au Prince de Condé de s'informer où l'on pourroit paſſer le Rhin avec moins de peril, afin qu'il pût prendre les énemis par derriére. Le Prince d'Orange qui prenoit garde à tout, s'étant douté de ce deſſein, envoya Mombas vers le château du Tholus, où le Prince de Condé avoit fait ſonder le paſſage : mais Mombas ayant abandonné ſon poſte par intelligence ou par lâcheté, il falut envoyer un au-

tre à sa place, car on n'osoit encore abandonner l'Issel à cause du voisinage de l'armée énemie, qui témoignoit toûjours vouloir entrer par-là dans le cœur du païs.

CHAP. XIII.

Combat sur le bord du Rhin, Lacheté des troupes de Wits, Débauche du Duc de Longueville qui lui causa la mort & celle de plusieurs, Le Prince de Condé blessé, Etrange carnage; Les troupes passent le Rhin à cheval, Les troupes énemies décampent, Avis que le Roi donne au Vicomte de Turenne, Issuë favorable des troupes du Roi, Commandement des troupes du Prince donné au Vicomte, Conférences, Avis du Marquis de Louvois au Roi, Prudence du Vicomte, Conquêtes du Roi en Holande, Le Marquis de Brandebourg se met en campagne, Bonheur de Bolduc arrivé par la pluye, Jalousie de Monsieur de Louvois contre le Vicomte,

Démar-

Démarches du Marquis de Brandebourg qui s'en retourne.

EN éfet le Roi voltigeoit à droit & à gauche, comme s'il n'éût pas eu d'autre dessein : mais tout d'un coup il partit avec sa Maison, pour se rendre à l'armée du Prince de Condé, & ayant marché toute la nuit, il arriva sur le bord du Rhin au même endroit où le Prince de Condé avoit fait sonder le passage. Wurts y étoit pour le défendre ; & avoit avec lui quelque infanterie & quelque cavalerie : mais au lieu d'aler au devant des énemis, il les regarda passer un à un, croyant peut-être qu'ils n'auroient jamais la hardiesse de passer devant lui, ou qu'il les déferoit aisément quand ils seroyent passés, à cause qu'il les ataqueroit en si petit nombre qu'il voudroit. Mais si le mêpris que le regiment des Cuirassiers avoit fait de la mort, en passant un fleuve si large & si rapide, & où plusieurs de ce corps s'étoient neiés, avoit eû dequoi surprendre Wurts, il le fut bien davan-

qui s'avançoit vers quelque infanterie qui étoit retranchée en deçà du château du Tholus, & qui ne demandoit qu'à être assurée qu'on lui feroit bon quartier pour mettre les armes bas, il fut l'insulter lui seul jusques dans ses retranchemens, ce qui fut cause qu'elle fit une décharge sur lui & sur le Prince de Condé, qui se doutant de son imprudence c'étoit avancé pour prévenir son neveu: mais n'étant pas arrivé assez à tems, il eut le regret de le voir tomber mort à ses yeux, aussi bien que plusieurs personnes de condition qui s'étoient rangés autour de lui. Cependant comme le feu ne discontinuoit point, il fut aussi blessé à la main, ce qui l'échaufa tellement, qu'au lieu des promesses qu'il faisoit auparavant aux ennemis de leur donner bon quartier, il les fit tous passer au fil de l'épée. Cependant le Roi qui étoit resté de l'autre côté du Rhin, pressoit ses troupes de passer le plus diligément qu'il leur seroit possible, & cela fut cause qu'on se jetta dans l'eau en escadron: mais

quoi qu'il parut que ce fut faire un plus grand mépris de la mort, on ne hazarda pourtant pas tant que les autres avoient fait, parce que le grand nombre de chevaux rompoient le fil de l'eau, joint à cela qu'ils s'animoit les uns les autres. Ainsi une grande partie de l'armée ayant déja passé, le Roi fit jetter un pont sur le Rhin, qui fut cependant fort inutile, car à peine le Roi étoit il audelà du fleuve, qu'il aprit que les énemis abandonnoient l'Yssel, de peur qu'il ne les prît par derriére. Sur cét avis il rebroussa chemin, & en même tems il fit savoir au Vicomte de Turenne le succés de cette journée, laquelle auroit été une des plus glorieuses de sa vie sans l'imprudence du Duc de Longueville, qui avoit fait perir avec lui quantité de braves gens. Le Vicomte de Turenne reçût cette nouvelle avec une joye inconcevable, & l'ayant divulguée aux troupes qui étoient demeurées avec lui, chacun eut regret de ne s'être pas trouvé à une action qui devoit faire tant de bruit dans le monde. En éfet il n'étoit pas fort ordinaire

de

de voir passer un fleuve comme le Rhin en presence des énemis ; aussi peut-on dire qu'il y eut beaucoup de leur faute, car s'ils avoient voulu s'avãcer dans l'eau, lorsqu'on ne passoit encore qu'un à un, il est sans dificulté qu'on auroit été obligé de se retirer: il est encore constant que ce fut de là d'où provint le desordre où se trouva la Republique: car le Roi y auroit songé deux fois avant que d'entreprẽdre de passer l'Issel, ce que l'on croioit bien plus dãgereux qu'il n'étoit, car on avoit assuré au Roi que la riviére n'étoit pas guéable, que l'entrée & la sortie étoiẽt dificiles, car l'ãnée étoit si seche qu'il n'y avoit presque point d'eau dans les riviéres. Cependant quand on vint à passer on n'en trouva guéres plus d'un pié & demi.

Le Prince d'Orange se retira vers Utrecht ; mais la frayeur de cette vile étoit si grande que sa presence ne la put rassurer. Ainsi quoi qu'elle fut encore à couvert de plusieurs viles qui n'étoient point ataquées, elle envoia ses clefs au Roi qui avoit marché au siége de Doesbourg. Cependant le Prince de

Condé étant beaucoup incommodé de sa blessure ne put reprendre le cómandement de son armée, & il fut donné au Vicomte de Turenne, qui eut une longue conferance avec le Roi & avec le Prince de Condé touchant l'état présent des choses. Le Roi leur demãda leur avis, & ils lui dirent qu'il se méprendroit s'il tenoit la conduite qu'il avoit tenuë jusques-là, c'est à dire, s'il prétendoit conserver tant de places; qu'il voioit aussi bien qu'eux que son armée diminuoit tous les jours par tãt de garnisons; qu'il lui devoit suffire de conserver quelques passages, & qu'à moins que d'être toûjours fort à la campagne, il verroit bientôt l'Alemagne se remuer, qui devoit être jalouse de ses conquêtes. Le Roi témoigna goûter leurs raisons; mais ayant parlé au Marquis de Louvois, qui s'aqueroit tous les jours plus de crédit sur son esprit, il oublia les consequences que ces deux Princes lui avoyent fait remarquer; si bien que contre leur avis il resolut de suivre celui de ce Ministre, qui étoit de garder toutes les conquêtes qu'il pourroit faire.

On ne ſauroit dire au vrai quel étoit le deſſein du Marquis de Louvois en faiſant cela, ſi ce n'eſt qu'il croioit reduire les Holandois ſi bas, qu'ils ſeroient obligés de ſe ſoûmettre à toutes ſortes de conditions, avãt que de pouvoir eſperer du ſecours. Ainſi comme il croioit que les conquêtes du Roi lui demeureroient, il n'en vouloit abandõner aucune ; il pouvoit avoir encore une autre raiſon, c'eſt que comme il avoit intelligence avec le Prince de Lokovvits premier Miniſtre de l'Empereur, il ſe fioit aux promeſſes qu'il lui faiſoit de porter ſon Maître à entretenir la paix. Quoi qu'il en ſoit, en ayant été cru préferablement au Prince de Condé & au Vicomte de Turenne, le Roi ſe trouva avec ſix ou ſept mille hõmes peu de jours aprés, quoi qu'il fut entré en campagne à la tête d'une armée ſi floriſſante. Celle du Vicomte de Turenne ne fut guéres auſſi plus nombreuſe au bout de quelques jours, car aprés avoir pris Arnhem, il reduiſit encore huit ou dix places, dans leſquelles il fut obligé de faire entrer garniſon.

Cependant, quoi que parmi celles-là il y en eut beaucoup de fortes, pas une ne fit une resistance raisonnable, si ce n'est celle de Nimegue qui le retint sept ou huit jours ; ce n'est pas qu'il ne l'eût prise en moins de tems s'il eût voulu, mais il ne vouloit point prodiguer ses soldats, comme on faisoit dans l'armée du Roi, où l'on faisoit porter la fascine & mõter la garde en plein jour, comme si la vie de tant de braves gens n'eût pas été une chose à conserver avec beaucoup de soin. Mais le Marquis de Louvois disoit qu'il perissoit plus de soldats par les fatigues qu'en les exposant ainsi quelquefois, que cela étoit necessaire, particuliérement aux siéges, où le moindre retardement étoit d'une si grande consequence, qu'il n'y avoit plus de moyen d'y aporter du reméde ; c'est pourquoi pour avancer les choses on ne prenoit plus garde à ouvrir la tranchée à une distance raisonnable ; mais on l'ouvroit si prés qu'il y perissoit beaucoup de monde. Cela n'empêcha pas pourtant que le Roi ne poussât ses conquêtes jusques

jusques aux portes d'Amsterdam: mais le Marquis de Rochefort qui commandoit de ce côté-là ayant manqué Muideim, dont il auroit pu se rendre maître sans coup ferir; les énemis qui avoient fait quelques fautes de leur côté, y remediérent aprés qu'ils se furent delivrés de With, lequel étoit devenu suspect à plusieurs, & principalement à la populace, par les mains de qui il perit. Cependant le Roi, qui s'étoit arrêté aux portes d'Utrecht sous esperance de la paix que les Etats lui avoient fait proposer, n'ayant pu obtenir ce qu'il demandoit, s'aperçût bien de la faute qu'il avoit faite de n'avoir pas cru le Prince de Condé & le Vicomte de Turenne; car s'il se fut avancé du côté d'Amsterdam à la tête d'une puissante armée, cette vile qui chanceloit déja n'auroit jamais osé prēdre des resolutions vigoureuses: mais ne lui voyant plus que six ou sept mille hommes, elle eut le tems de respirer, & lui de son côté n'osa s'engager plus avāt avec un si petit nōbre. Mais le plus grād malheur qui lui arriva de cette bevuë

fut que le Marquis de Brandebourg gagné par l'argent des Holandois se mit en campagne à la tête de vint cinq mille hommes, ce qui commença à faire remuer toute l'Alemagne, d'autant plus que l'Empereur étoit aussi sur le point de se declarer: mais le Prince de Lokovvits ayant diferé de faire executer ses ordres, la campagne se passa sans qu'il se fit rien de considerable, ce qui étant venu à la connoissance de l'Empereur, il fit arrêter ce Ministre & le priva de sa faveur. La marche du Marquis de Brandebourg produisit néanmoins cét éfet, que le Roi s'en retourna aprés avoir tâché de surprendre Bolduc, où il n'y avoit qu'une simple garnison; mais étant venu à pluvoir deux ou trois jours de suite, la ville fut garantie par sa situation, qui dans ces sortes de tems la rend imprenable: car comme elle est assise dans un endroit fort bas, & qu'elle est toute environnée de marais, l'eau se répandit bientôt à l'entour, & même il y en vint jusques à Boxtel qui est à deux lieües de là, où le Roi avoit établi son

ſon quartier. Ayant donc bien reconnu qu'il n'y avoit rien à faire pour lui de ce côté-là , il reprit le chemin de France, aprés avoir donné ordre au Vicomte de Turenne de raſſembler le plus de troupes qu'il pourroit , pour marcher contre le Marquis de Brandebourg qui s'avançoit à grandes journées. Le Vicomte de Turenne ne voulut point le faire reſſouvenir qu'il n'avoit tenu qu'à lui de prevenir cét accident, mais ayant vû le Prince de Condé qui s'étoit fait porter à Arnhem, il prit des meſures avec lui pour détourner le Roi d'avoir tant de confiance en ſon Miniſtre , qui avoit à la verité beaucoup d'eſprit, mais qui n'avoit pas encore aſſez d'expérience pour régler toutes choſes à ſa fantaiſie. Monſieur le Tellier ayant eû vent de ce qui ſe paſſoit, & craignant que cela n'arrêtât la fortune de ſon fils , trouva moyen de gagner le Prince de Condé, par les promeſſes qu'il lui fit que le Roi ne ſe ſerviroit plus que de lui dans les expeditions les plus conſiderables, & comme ce Prince avoit une ſecréte jalou-

sie de la confiance que le Roi prenoit au Vicomte de Turenne, il ne se mit pas beaucoup en peine de lui tenir la parole qu'il lui avoit donnée. Cependant le Roi étoit en grande inquietude de ce qui arriveroit au delà du Rhin, où le Vicomte de Turenne s'étoit avancé avec douze mille hommes, car il avoit trouvé plus à propos d'aler au devant du Marquis de Brandebourg, que de lui donner le tems de grossir encore son armée; néanmoins, comme il n'êtoit pas en état avec si peu de monde de hazarder une bataille, le Roi lui envoya quatre mille hommes de renfort. Le Marquis de Brandebourg en avoit beaucoup davantage comme j'ai déja dit, mais comme le Vicomte de Turenne n'avoit que des troupes choisies, il s'aprocha de lui, résolu de lui livrer le combat. Le Marquis de Brandebourg qui craignoit dans ces commencemens que la furie Françoise, qui est extrêmement dangereuse, ne lui fit recevoir quelque échec, crut à propos de se couvrir de quelque riviére; c'est pourquoi il

repassa

repassa le Weser, & ayant jetté quelque monde dans Vnna & dans quelques autres petites viles qui étoient sur le passage du Vicomte de Turenne, il atendit à prendre d'autres resolutions sur la marche que prendroit l'énemi. Il y en auroit eû beaucoup, qui à la place du Vicomte de Turenne se seroient contentés d'avoir chassé le Marquis de Brandebourg jusques au delà du Weser, mais ayant eû avis qu'il se faisoit divers mouvemens dans l'Empire en faveur des Holandois; il crut devoir prevenir des suites, qui pouvoient devenir fâcheuses s'il ne trouvoit moyen de les arrêter, & comme il sembloit que cela dépendit du succés qu'il auroit contre le Marquis de Brandebourg, il passa le Weser aprés s'étre assuré des viles où il avoit laissé garnison: elles se firent batre un jour ou deux; mais la bréche etant faite elles ouvrirent leurs portes. Le Marquis de Brandebourg n'eut pas plutôt avis qu'il passoit la riviére, qu'il se trouva dans un grand embarras, car il lui sembloit d'un côté qu'il y

aloit de sa reputation de lâcher ainsi le pié devant une armée plus foible que la sienne, & de l'autre il voyoit mille inconveniens s'il venoit à perdre le combat; mais sa sureté lui paroissant préferable à toutes choses, il reprit le chemin de ses Etats, espérant que le Vicomte de Turenne se retireroit aussi, sur ce qu'il n'auroit plus rien à craindre ni pour lui ni pour les aliés de la Couronne.

CHAP. XIV.

Désolation du Païs du Marquis de Brandebourg. Generosité du Vicomte à l'égard de ses troupes; Le Vicomte, surprend le parti énemi & ami La Comté de la Mark ruinée sous prétexte d'accomodement, Traitté de Paix. Les écluses de Holande lachées; Siége de Vourdem; Combat entre le Prince d'Orange & le Duc de Luxembourg, Action de valeur du Duc de Luxembourg, Ravage d'un canon chargé à cartouche, Lacheté des troupes Françoises, Mort de Zuilesteim oncle

oncle du Prince d'Orange, Courage du Comte de Mark; Finesse du Prince d'Orange, Envoy de Montal gouverneur de Charleroi, Actions d'intelligence du Prince d'Orange & des Espagnols; Le Prince d'Orange trompe. Montal ce qui l'afflige beaucoup. Resolution de Montal, Action genereuse de Montal.

LE Vicomte de Turenne qui avoit fatigué son armée par une longue marche, resolut alors de lui donner quelque repos, mais à peine lui laissa-t-il trois ou quatre jours de relâche, qu'il poursuivit le Marquis de Brandebourg, qui avoit laissé quelques troupes à la garde des passages. Ces passages ayant été forcés, il mit ses gens en quartier d'hiver dans la Comté de la Mark, ce qui surprit extrémement le Marquis de Brandebourg, qui au lieu de prendre les siens dans le païs énemi comme il s'y étoit atendu, voyoit ses Etats désolés aussi bien par ses propres troupes que par celles du Vicomte de Turenne. Car quoi qu'il possedât un païs d'une as-

ſez grande étenduë pour les loger ; comme il avoit été obligé de les mettre toutes enſemble depeur que le Vicomte de Turenne ne perçât plus avant, elles fouloient extrémement les lieux qu'elles ocupoient , & ceux qu'elles n'ocupoient pas étoient chargés de beaucoup de ſubſides pour ſubvenir aux néceſſités preſentes. Cependant l'armée du Vicomte de Turenne avoit toutes choſes en abondance , ce qui lui faiſoit oublier les maux qu'elle avoit eûs dans une marche ſi longue & ſi penible. En éfet elle avoit été obligée quelquefois de faire huit ou neuf lieües d'Alemagne , tellement que la cavalerie & l'infanterie s'en trouvoient également ruïnées:mais le Vicomte de Turenne s'apliquant entiérement à reparer l'une & l'autre , il y employa non ſeulement tout ce qu'il put tirer du païs énemi , mais encore tout ce qu'il avoit d'argent contant , ſans ſe ſoucier de ce qu'il deviendroit ni lui ni ſa maiſon. Les oficiers , peu acoûtumés à ſervir ſous des Generaux qui lui

lui ressemblassent, étoient tout étonnés de le voir si désinteressé, car il donnoit quelquefois à un régiment un quartier dont il eût pu retirer vint mille écus, mais cela sans acception de personne, car le seul merite tenoit lieu de faveur chez lui: il disoit pourtant quelquefois, qu'il faloit avoir quelque égard à ceux qui n'étoient pas riches, car il n'étoit pas de l'humeur du Marquis de Louvois, qui croyoit que quand un homme avoit du bien, il étoit obligé de le manger au service du Roi. Il leur procuroit donc des avantages aussi bien qu'aux autres, quand il étoit en état de le faire, & toute la diference qu'il y mettoit, c'est que les pauvres passoient toûjours devant eux quand il s'agissoit de leur faire du bien. Ce que le Vicomte de Turenne venoit d'éxécuter contre le Marquis de Brandebourg surprit également les amis & les énemis. Ceux qui nous vouloient du mal tâchérent de porter cét Electeur à prendre patience; mais les autres lui remontrant que dans le comble de fortune où nous étions, il

risquoit beaucoup de prendre parti contre nous, enfin ils le disposérent à mettre les armes bas. Beauveau Despense, qui s'étoit retiré auprés de lui il y avoit déja quelques années, seconda merveilleusement bien ce dessein ; & comme il étoit ami du Vicomte de Turenne, il s'entremit de quelque acommodement. L'Electeur demandoit qu'on retirât nos troupes de dessus ses terres, qu'on lui rendit Wesel, & quelques autres places qui étoient des dépendances du Duché de Cleves, qui lui apartenoit, & prometoit, moyennant cela, d'abandonner les Holandois : mais comme il y avoit peu de sureté à ses promesses, & que d'ailleurs on étoit bien-aise de le faire repentir de ce qu'il avoit fait, on traina les choses en longueur sous divers prétextes, pendant quoi on acheva de ruïner la Comté de la Mark. L'Electeur se plaignoit de ce procedé, & sembloit désirer la paix : mais comme on savoit qu'il entretenoit commerce avec l'Empereur, on lui demandoit des assurances qu'il ne pouvoit donner, jusques

ques à ce qu'enfin le Duc de Neufbourg, qui s'entremettoit aussi du traité, promit qu'il l'exécuteroit de bonne foi. Toutes ces longueurs ayant ainsi donné le tems à nos troupes de se remettre, on convint de sortir de son païs, & de lui acorder ce qu'il demandoit, sous les conditions néanmoins qu'il se reserva de reprendre les armes en cas qu'il y alât du salut de l'Empire, qui lui avoit servi de prétexte pour ce qu'il avoit fait. Cét acommodement, que les Holandois & leurs aliés avoient tâché de traverser autant qu'il leur avoit été possible, eut dequoi surprendre les uns & les autres, d'autant plus que le Duc de Luxembourg, qui avoit été envoyé du côté d'Utrecht à la place du Marquis de Rochefort, avoit étendu nos conquêtes par la prise de Woerde & de quelques autres viles de la Province de Holande. Les énemis pour conserver le reste avoient été obligés de lâcher les écluses, qui étoit un terrible remêde, & s'étant mis en quelque sorte de sureté par là, le Prince d'Orange

forma une armée de quinze ou ſeize mille hommes, à laquelle ſe joignirent quatre mille Eſpagnols que lui envoya le Gouverneur des Païs-bas ; car enfin s'ils avoient été ſi circonſpects juſques-là à ſe déclarer, ce n'étoit que la crainte qui les avoit retenus, & non pas le deſir d'entretenir la paix. Le Prince d'Orange, qui ne manquoit pas de cœur, ſe voyant en état de pouvoir entreprendre quelque choſe, ce qu'il n'avoit pu faire encore depuis le commencement de la guerre, reſolut d'ataquer quelque place, & ayant feint de vouloir aſſiéger Naerden, il embaraſſa le Duc de Luxembourg, qui acourut incontinent de ce côte-là : mais le Prince d'Orange ayant tourné tout d'un coup du côté de Vourdem, il y mit le ſiége; & déſigna deux forts à la tête des digues, par leſquelles le Duc de Luxembourg pouvoit venir à lui : il ne perdit pas un moment de tems pour mettre ces forts en état, de même que pour faire batre vivement la vile, & ne ſe donnant du repos ni jour ni nuit, il ſembloit que ſon courage

e-

secondé par l'assiette des lieux le mettoit en état de ne rien craindre, quand il fut que le Duc de Luxembourg, non-obstant mille raisons qui le devoient détourner de son dessein, ne laissoit pas de marcher contre lui. En éfet comme le Prince d'Orange avoit caché adroitement son entreprise, il n'avoit eû le tems que d'assembler trois mille hommes, ce qui étoit peu de chose pour aler ataquer une armée considerable, joint à cela qu'il ne pouvoit s'avancer que sur la digue, à la tête de laquelle, comme je viens de dire, on avoit élevé deux forts, dans lesquels il y avoit du canon. Cependant comme le Duc de Luxembourg avoit envoyé le Marquis de Genlis Maréchal de camp pour lui amener du secours, il persista toûjours dans son dessein, & marcha droit à Campriet, où il craignoit qu'on n'eut rompu le pont : ~~mais~~ les énemis n'y ayant pas pensé, soit qu'ils eussent eû trop d'afaires, où qu'ils eussent cru que cela étoit inutile, il fit passer ses gés dessus, & ayant fait alte pour atendre

Marquis de Genlis, il fut tout étonné de n'en point avoir de nouvelles. Comme il craignoit de s'engager mal à propos, il tint conſeil de guerre avec les Colonels & les principaux Oficiers de ſon détachement, & la plûpart qui étoient jeunes & qui avoient plus de courage que d'expérience ayant été d'avis de ne pas laiſſer de marcher, il continua ſon chemin, juſques à ce qu'étant arrivé aſſez prés des énemis, il fit ſonder l'inondation qui étoit à côté de la digue, car pour aler à l'ataque d'une maiſon où les énemis avoient logé de l'infanterie, & d'où l'on eût pris ſes gens en flanc, lors qu'ils auroient marché contre le premier fort, il faloit entrer dedans de neceſſité, n'y ayant point d'autre paſſage. L'eau ne ſe trouva que de trois piés de haut ou environ. Ainſi le Duc de Luxembourg s'y jetta le premier, aprés avoir ordonné à une partie de ſes gens de s'avancer contre le fort. Le Duc de Luxembourg fit merveilles de ſa perſonne, auſſi bien que ceux qui le ſuivoient, & ayant emporté la maiſon, nonobſtant

nobſtant une forte reſiſtance, il facilita aux ſiens l'ataque du fort qui étoit précedé d'un moulin, autour duquel on avoit élevé quelques retranchemens. Les nôtres s'en étant aprochés les forcérent avec aſſez de facilité: tellement que ceux qui étoient dans le fort trembloient déja, s'il faut ainſi dire, de la crainte d'un pareil ſuccés, quand l'imprudence de nos gens leur rendit le courage: au lieu de ſe ſervir de l'obſcurité, qui avoit juſques là favoriſé leur entrepriſe, ils mirent le feu dans ce moulin, ce qui donna tellement viſée aux énemis, qu'avec du canon qu'ils chargérent à cartouches ils tuérent en un moment plus de deux cens hommes. Les afaires commencérent donc à changer de face; les nôtres reculérent au lieu d'avancer, & ſi le Duc de Luxembourg ne leur eût redonné du courage par ſa preſence, tout étoit perdu ſans dificulté, mais comme il étoit fort brave il s'expoſa tout le premier, & nos ſoldats qui auroient eû honte de ne pas ſuivre leur General, firent ſi bien que le fort fut empor-

té malgré tous les éforts que put faire Zuilesteim, oncle naturel du Prince d'Orange, qui fut tué en le défendant. Cette action où il y avoit peut-être eû plus de témérité que de conduite, ayant néanmoins si bien réüssi, les énemis abandonnérent non seulement l'autre fort, mais levérent encore le siége. Le Prince d'Orange retira son canon & son infanterie ; & faisant ferme avec sa cavalerie, il mit l'un & l'autre en sureté. Mais le Duc de Luxembourg ne songea qu'à jetter du secours dans la vile, où étant entré lui-même, il s'aboucha avec le Comte de la Mark, qui en étoit Gouverneur, & qui avoit fait diverses sorties, dans lesquelles il avoit témoigné beaucoup de courage. Le Prince d'Orange suporta ce malheur avec une constance qui donna de l'admiration à tout le monde, & cherchant moins à s'excuser par des paroles que par des actions, il resolut de surprendre le Duc de Duras, qui étoit avec un camp volant

volant du côté de Tongres. Pour cét éfet il publia qu'il avoit dessein sur cette place & sur Maseik, qui apartenoient à l'Electeur de Cologne, mais qu'il avoit remis entre nos mains pour faire le blocus de Maestricht. Comme l'une & l'autre incommodoient beaucoup cette vile, on crut aisément ce qu'il publioit, ce qui obligea le Duc de Duras d'envoyer Montal Gouverneur de Charleroi pour prendre garde à Tongres, pendant qu'il veilleroit d'un autre côté. Le Prince d'Orange pour rendre son dessein plus vrai-semblable, fit à Maestricht un grand amas de pêles & d'autres instrumens propres à remuer la terre, & les Espagnols de leur côté, qui agissoient de concert avec lui, quoi qu'ils n'eussent pas encore déclaré la guerre, firent la même chose à Namur, à Ruremonde & à Venlo: mais sortant tout d'un coup de leurs garnisons, ils s'emparerent des passages par où le Duc de Duras pouvoit se retirer à Charleroi. Pendant que le Prince d'Orange s'aprocha de

la Meuſe pour le couper, il eût été facile au Duc De Duras de s'enfermer dans Tongres ou dans Maſeik; mais comme il ne le pouvoit faire ſans les afamer, il prit parti de ſe retirer du côté de Cologne, eſperant que le Prince d'Orange le laiſſeroit en repos, par la crainte qu'il auroit de manquer de vivres en le pourſuivant: mais ce Prince tenant ſa victoire aſſurée, paſſa la Meuſe aprés s'être joint aux Eſpagnols, & le pourſuivit ſi vivement qu'il l'obligea de traverſer la Roer, ſur les bords de laquelle il l'auroit défait, ſi les Eſpagnols qui avoient l'avant-garde, euſſent voulu marcher aprés avoir auſſi paſſé cette riviére; mais ayant été d'avis de s'arrêter juſques à ce que l'arriére-garde fut arrivée, cela donna le tems au Duc de Duras de ſe ſauver, & comme il ruïnoit tout ſur ſon paſſage, & que d'ailleurs les énemis commençoient à manquer de vivres, ils n'oſérent s'engager plus avant, & repaſſérent la Roer. Ils prirent leur chemin le long de la Meuſe, comme s'ils euſſent été encore incertains

tains ſur quoi ils feroient tomber l'éfort de leurs armes : mais ayant paſſé cette riviére, ils firent mine d'en vouloir à Tongres, ce qui obligea Montal à ſe jetter dedans avec deux ou trois cens hommes. Le Prince d'Orange l'y ſachant enfermé, envoya ſept ou huit cens chevaux autour de la vile pour lui faire toûjours croire la méme choſe: mais ſe rendant en diligence devant Charleroi, il afligea extrêmement Montal, qui étant rempli d'expérience ne ſe pouvoit conſoler d'avoir été ainſi atrapé par un jeune Prince, qui ne faiſoit encore que ſon aprentiſſage dans le mêtier. Le Roi n'en fut pas moins étonné que Montal, & comme la choſe étoit d'une grande conſequence, il témoigna aux courtiſans qu'ils lui feroient mieux leur Cour en ſe rendant à l'armée, qu'en s'arrêtant comme ils faiſoient auprés de lui. Il y en eut aſſez pour faire partir chacun, tout le chemin de Paris juſques à Charleroi ſe trouva couvert de gens de condition, qui pour plaire au Roi marchoient au rendez-vous, ſans avoir

eû le tems de faire aucun équipage: d'un autre côté Montal resolu de perir ou de rentrer dans sa place, sortit de Tongres à la tête de cent cavaliers choisis,& ayant marché dans les bois, il se mêla parmi les énemis, comme ils décendoient le Bivac; si bien qu'ils le prirent pour être de leur parti. Il continua ainsi son chemin sans être découvert, jusques à ce que s'étant aproché de la vile, une garde avãcée se défia de quelque chose,ce qui obligea celui qui la commandoit d'aler au qui vive: mais n'ayant été suivi que d'une partie de son monde, le reste n'ayant pas eû le tems de brider. Montal lui passa sur le ventre, & arriva heureusement dans la vile. Là sans s'amuser à recevoir les complimens de chacun qui le vouloit complimenter de son action, il se rendît sur le rampart, où il fit faire un furieux feu tant du canon que de l'infanterie; aprés cela il fit une sortie où il eut quelque succés, tellement que les énemis, qui s'étoient fondés principalement sur son absence, résolurent de lever le siége, ayant

avis

avis d'ailleurs que le Maréchal d'Humiéres amenoit un grand ſecours.

CHAP. XV.

Chagrin du Prince d'Orange, Ruiter commandant de la flotte Hollandoiſe, les Anglois ſouhaitent la Paix; Opoſition des Holandois à la paix, Convocation du Parlement d'Angleterre, Offre du commandement de la flotte Angloiſe au Prince Robert; Intentions du Duc de Luxembourg contre les Hollandois, La frayeur ſaiſit les Hollandois; Priſe de Bodegrave, & de Svvammerdam, Horrible carnage que fait le Duc de Luxembourg des Hollandois, Pillage, le Duc de Luxembourg ſe retire, Le Colonel Binuin condanné à avoir la tête tranchée, l'Alemagne veut donner ſecours à la Hollande, Les Eſpagnols déclarent la guerre au François; Levée de troupes en France, Politique de Mr. de Louvois, Le Gouverneur de Maeſtricht meurt; Les Eſpagnols envoyent un Capitaine de Conſideration aux Hollandois

...entrer sous la domination du Roi, Mastricht assiégé, Mort d'Artagnan, Méprise de Fariau, Capitulation, Prise de Mastricht.

LE Prince d'Orange parut plus sensible à ce malheur, qu'il ne l'avoit été à celui qui lui étoit arrivé devant Naerden, il se retira plein de désespoir: mais ne laissant pas pour cela d'assister la République de son bras & de sa tête, il atira plus de compassion que de mépris, qui est une suite pourtant ordinairement inévitable des malheureux succés. Pendant que tout cela se passoit, le Roi d'Angleterre qui avoit mis une puissante armée en mer, à laquelle s'étoient joints plusieurs vaisseaux François, avoit tenté de faire une décente en Holande: mais Ruiter qui avoit le commandement de la flotte Holandoise s'étoit si bien oposé à tous ses desseins, que n'en pouvant venir à bout, il envoya au Duc d'Yorck qui commandoit ses vaisseaux de livrer le combat. Le succés n'ayant pas répondu à ses espérãces, les Anglois qui ne donnent pas agréablement leur argent, se lassé-

lassérent de celui, qu'on avoit levé sur eux pour une guerre qui leur étoit si infructueuse, joint à cela qu'ils ne pouvoient regarder sans jalousie toutes les conquêtes que nous avions faites. Ainsi beaucoup d'entr'eux commencérent à desirer la paix, ce qui embarrassa fort le Roi d'Angleterre, qui avoit ses raisons pour s'y oposer; néanmoins comme il étoit obligé d'user d'une grande politique, il consentit de faire une tréve, & la fit proposer aux Holandois: mais ceux-ci qui croyoient jetter de la division dans son Etat, à cause des nouvelles impositions qu'il lui faudroit faire pour la campagne suivante, la refusérent obstinément, ce qui étonna même leurs aliés, qui s'imaginoient que dans l'état où étoient les choses, ils eussent eû plus d'avantage à l'un qu'à l'autre. Le Roi d'Angleterre qui étoit peut-être bien-aise dans son ame qu'ils eussent fait ce choix, ne songea plus qu'à convoquer son Parlement, dont le consentement lui étoit necessaire pour tirer de son peuple le secours qu'il lui faloit pour la conti-

nuation de la guerre. Beaucoup de membres gagnés par les artifices des ſeditieux partirent de leur maiſon avec des ſentimens bien opoſés à ceux du Roi d'Angleterre : mais ce Prince ayant gagné les principaux, toutes choſes s'y paſſerent ſelon ſa volonté. Cependant le Duc d'Yorck rebuté des mauvais ſuccés qu'il avoit eu pendant la campagne précedente, refuſa de prendre le commandement de la flote, & le Roi d'Angleterre l'ofrit au Prince Robert ſon couſin-germain, qui étoit fils du feu Roi de Boheme, & d'une fille d'Angleterre. Ce Prince avoit eû le même emploi pluſieurs fois, ce qui faiſoit juger au Roi d'Angleterre qu'il s'en aquiteroit comme il faut : mais il feignit de ne le pas vouloir accepter, afin qu'on y atachât des conditions, ſans leſquelles il lui ſembloit dificile de pouvoir réüſſir. Cependant comme le Duc d'Yorck aprés avoir eû ſi peu de ſuccés eût été fâché qu'un autre en eût eû davantage, il traverſa non ſeulement ſes prétentions, mais même fit en ſorte

ſous

ſous main qu'on lui refuſa les choſes neceſſaires.

Il n'y avoit que la ſaiſon qui empêchât les François de faire de nouvelles conquêtes, ou pour mieux dire les eaux qui couvroient la ſurface de la terre. Le Duc de Luxembourg, qui étoit toûjours à Utrecht, attendoit la glace avec impatience, prétendant qu'il pourroit par ce moyen ſurprendre pluſieurs poſtes, qui étoient inacceſſibles ſans cela. Comme ſon deſſein n'étoit pas inconnu aux énemis, ils avoient toûjours la pêle & le hoyau en main, pour ſe précautionner contre ce malheur à la premiere gelée qui viendroit; ils rompoient les moindres glaces, eſperant qu'en y prenant garde de ſi prés, ils lui feroient perdre toutes ſes meſures: mais le tems étant devenu extrémement rude, il leur fut impoſſible de reparer en pluſieurs jours la glace qui arrivoit en une nuit. Cela jetta une ſi forte alarme dans les lieux qui étoient le plus expoſés, qu'on ne ſongea plus qu'à en retirer ce qu'il y avoit de plus precieux.

L'éfroi se repandit jusques à la Haye, qui étant sans murailles & sans défense, ne pouvoit atendre qu'une étrange désolation, si les postes qui le couvroient venoient à être forcés. Cependant le Prince d'Orange, qui prenoit autant de part aux miseres publiques que si elles n'eussent regardé que lui seul, n'auroit rien aprehendé de tout céla, si ses troupes à force d'avoir été battuës n'eussent pas perdu toute sorte de courage; car quoi qu'il semblât que les places donnassent un grand avantage aux énemis, c'étoit toujours neanmoins beaucoup risquer à eux que de le venir ataquer dans des endroits bien retranchés, & où il leur pouvoit oposer autant de gens qu'ils en pouvoient avoir. Il étoit jour & nuit sur piè, soit pour ajoûter de nouvelles fortifications à celles qui y étoit déja, soit pour donner courage à ses Capitaines & à ses soldats: mais quelque soin qu'il y prit, le Colonel Pinvin abandonna son poste à la priere des habitans de Dergau, qui l'envoyerent pour conserver leurs murailles.

Le

Le Duc de Luxembourg, qui se fioit plûtôt sur leur frayeur que sur ses forces, s'étant avancé cependant vers Bodegrave & Svvãmerdam, emporta l'un & l'autre à la pointe de l'épée; & comme si son action n'eût pas été assez glorieuse à cause du peu de resistance, qu'il y trouva, il voulut la rendre plus remarquable par un carnage qui fut fait, non seulement de ceux qui furent rencontrés, l'épée à la main, mais encore de toutes sortes de personnes, jusques aux femmes & aux enfans. On l'entendit plusieurs fois, parmi les cris pitoyables que chacun faisoit pour l'émouvoir à compassion, dire à ses soldats, point de quartier, pillez, tuez & violez. Il fit lui même ce qu'il disoit, & ses gens à son exemple, aprés avoir fait couler des ruisseaux de sang dans les ruës, entrérent dans les maisons où ils exercérent des cruautés inconcevables; plusieurs femmes furent violées entre les bras de leurs maris; plusieurs filles entre ceux de leur pere, & quiconque voulut s'oposer à des excés si criminels, fut massacré impitoyable-

ment par ces furieux, qui ne se laissoient plus conduire que par leur passion déréglée & par leur cruauté : ils firent la méme chose au poste que devoit défendre le Colonel Pinvin; mais n'étant pas encore contens des maux qu'ils avoient fait, ils mirent le feu dans ces lieux, & brulerent ainsi tout ce qu'ils ne purent emporter. Le Ciel pour punir une barbarie qui n'avoit guéres d'exemple, même parmi les nations les plus feroces, envoia le degel en même tems, & le Duc de Luxembourg eût assez de peine à se retirer avec ses troupes, qui à cause du mauvais tems furent obligées de laisser une partie de leur butin. Ceux de la Haye qui ne pouvoient éviter un pareil malheur furent ainsi preservés par un espece de miracle, aussi bien que ce beau lieu, que je ne sai si je dois traiter de vile ou de vilage, car si la beauté de ces maisons de ses places & de ses promenades le peuvent faire aler du pair avec les viles les plus florissantes, le manque

de murailles y met tant de diference, qu'il ne reſſemble ni à une vile ni à un vilage. Le Duc de Luxembourg s'étant retiré dans ſes quartiers, les Holandois tâcherent de reparer le mal qu'il avoit fait : mais pour donner exemple aux Oficiers ils firent faire le procés au Colonel Pinvin, lequel fut condamné à avoir la tête tranchée. Cependant beaucoup de Princes d'Alemagne voyant le danger où étoit cette Republique, reſolurent de lui donner ſecours, & lui permirent, non ſeulement de faire des levées dans leurs Etats, mais en firent encore eux-mêmes pour faire quelque diverſion en ſa faveur. D'un autre côté la diete de Ratisbonne, aprés avoir été aſſemblée long-tems à la requiſition de l'Empereur, qui ſe plaignoit que le Roi avoit fait diverſes hoſtilités dãs l'Empire, déclara enfin que la priſe des armes étoit neceſſaire pour le ſalut de chacun; tellement que la plûpart ayant un ſi beau pretexte pour couvrir leur jalouſie, reſolurent de nous declarer la guerre. Ainſi le Palatin & le Duc

de Neufbourg se preparérent à nous tourner le dos; l'Electeur de Cologne & l'Evêque de Munster, menacés d'être mis au ban de l'Empire, s'ils persistoient dans nôtre aliance, eurent aussi le même dessein : mais comme ils ne le pouvoient executer sans se commettre beaucoup à cause de la dependance où ils s'étoient mis, ils le surfirent jusques à ce qu'il se presenta un tems plus favorable. Les Espagnols, qui à cause des mauvais succés qu'ils avoient eûs, avoient rejetté tout ce qui s'étoit passé jusques-là sur le Gouverneur des païs-bas, voyāt que nous alions avoir sur les bras une bonne partie de l'Europe, ne feignirent plus de nous declarer la guerre ouvertement, & aprés avoir fait un manifeste, ils jetterent des troupes dās Mastricht, par où aparemment le Roi devoit commencer la campagne. Le Roi se voyant des afaires de tous côté tâcha d'y remedier avec sa prudence ordinaire; il fit promptement de nouvelles troupes, avec ordre aux Oficiers de se trouver au plutôt au rendez-vous : &

ayant

ayant tenu conſeil de guerre avec le Prince de Condé & le Vicomte de Turenne, il fit cinq ou ſix corps d'armée, qu'il fit marcher où il étoit de beſoin. Le Marquis de Louvois, par la faute de qui arrivoit tout cét embarras, fut obligé de faire careſſe aux principaux Oficiers, entre les mains de qui il voyoit ſa fortune; car il étoit à craindre pour lui qu'au moindre revers, le Roi ne lui eût fait expier par ſa diſgrace tant de méchans conſeils qu'il lui avoit donné : parmi ceux là il n'oublia pas le Vicomte de Turenne, qui fut chargé de la conduite de l'armée qui devoit marcher en Alemagne. Ce Prince reçût ſes complimens ſans lui faire paroitre ni trop de fierté ni trop de baſſeſſe, & ayant écouté tout ce qu'il lui voulut dire, il lui répondit qu'il ſavoit reconnoitre auſſi bien qu'aucun autre, le zéle avec lequel il ſervoit le Roi, mais qu'il faloit qu'il fut perſuadé que les autres n'en avoient pas moins que lui; qu'il lui diſoit cela pour l'avertir qu'il ne faloit pas faire ſa

cour quelquefois aux dépens des absens, parce qu'ils avoient afaire à un Prince si éclairé, qu'il ne prendroit pas le change facilement. Il lui fit ce reproche à cause de quelques discours qu'il avoit tenu au Roi, par lesquels il avoit tâché de lui nuire auprés de lui : mais le Marquis de Louvois ayant feint de ne pas comprendre à quel dessein il parloit de la sorte, le reste de leur entretien se passa en des assurances de service de sa part, & en quelques civilités de la part du Vicomte de Turenne. Cependant les Holandois qui voyoient que le Roi faisoit beaucoup de preparatifs pour un siége, & ne doutant point que ce ne fut à Mastricht qu'il en voulut, se mirent en peine de chercher quelqu'un pour mettre à la place du Gouverneur, qui étoit mort de maladie. Les Espagnols leur ofrirent Fariau, brave homme qui avoit été toute sa vie à leur service, où il avoit aquis quelque reputation ; & sa personne leur étant d'autant plus agréable qu'il étoit d'une religion conforme

forme à celle de la plûpart des habitans, ils lui envoyerent son brevet, avec ordre à la garnison de le reconnoitre. Fariau étant dans la vile trouva à propos de faire quelques nouvelles fortifications; mais ayant converti à son profit une partie de l'argent qu'il avoit reçû pour cela, les habitans perdirent l'estime qu'ils avoyent conçûë sur sa reputation; de sorte qu'ils commencerent à desirer la venuë du Roi, sous la domination de qui ils esperoient jouïr du libre exercice de leur religion, aussi bien que de plusieurs autres avantages: car outre mille biens qu'ils avoyent oui dire de sa personne, en quoi certes on ne mentoit point, ils étoient atirés à son obeïssance par l'éclat qui avoit paru dans toute sa Cour lors qu'il étoit venu dans leur voisinage. Ainsi ils esperoient avoir part à cette grandeur, qui n'est cependant qu'imaginaire dans l'esprit des peuples, puis-qu'il est constant que tout cela ne se faisãt qu'à leurs dépens, c'est le moyen plutôt de les rẽdre

malheureux, que de leur faire trouver la felicité, dont ils se flatent. Quoi qu'il en soit, les habitans de Maestricht étoient ainsi disposés, lors que le Roi arriva devant ses murailles: car comme c'étoit un siége de reputation, il voulut le faire lui-même. Le Prince d'Orange n'avoit garde de laisser passer une ocasion comme celle-là sans tâcher de se signaler; mais croyant mieux faire de laisser auparavant consumer l'armée du Roi, il ne se pressa pas beaucoup, esperant que la place tiendroit assez de tems pour qu'il pût la secourir: chacun avoit la même pensée, & se fondoit sur la force de ses dehors, & sur la reputation du Gouverneur. Le Roi qui n'ignoroit pas ses esperances, prenoit cependant toutes les precautions, & comme il étoit parfaitement bien servi, les lignes de circonvallation & de contrevallation ne furent pas seulement bientôt achevées, mais on dressa encore les batteries, dont celle de Montal qui étoit de dixhuit pieces de canon, incommoda beaucoup les assiegés; car à mesure qu'ils faisoient des

des ſorties, elle les battoit en flanc, & faiſoit un tel déſordre dans leurs rangs, qu'ils ne ſavoient où ſe mettre. Cependant la tranchée s'ouvrit, & le travail ayant été pouſſé avec une merveilleuſe diligence, le Roi fit ataquer les dehors par ſes mouſquetaires, qui emportérent un ouvrage avec aſſez de facilité: mais cette jeuneſſe étant plus propre à donner qu'à défendre, elle fut repouſſée de même. Artagnan qui les commandoit y fut tué, dont le Roi témoigna beaucoup de regret, car outre qu'il méritoit par ſes ſervices qu'on eût beaucoup de conſideration pour lui, il étoit trés honnête homme de ſa perſonne. Le Duc de Monmouth qui étoit chargé de cette ataque, & qui s'y étoit extrémement diſtingué, ayant réſolu d'y perir ou d'en ſortir à ſon honneur, demanda au Roi de nouvelles troupes, & le Roi lui en ayāt acordé, les mouſquetaires lui repréſentérent que c'étoit les perdre de réputation que d'en commander d'autres à leur place, que s'il vouloit les renvoyer, ils ſe faiſoient forts de reprendre l'ouvrage, ou

dû mourir aprés : mais le Roi qui les vouloit conserver pour une meilleure ocasion, ne s'étant point laissé fléchir, les gens commandés marchérent, & vinrent à bout de leur dessein. Ce succés fut suivi bientôt de la prise d'un autre ouvrage, où Fariau ayant par une trop grande précipitation fait joüer la mine, ses gens sautérent au lieu des nôtres, cela le mit en mauvaise estime parmi les siens, & particuliérement parmi les habitans, qui firent diverses assemblées pour l'obliger à se rendre; tous les Prêtres qui étoient en la vile s'y trouvérent avec un grand nombre de femmes, & leur dessein étant venu à la connoissance de Fariau, il se trouva bien embarassé comment y remédier. Cependant on mit le feu jusques à trois fois dans la vile, ce qui augmenta encore ses défiances, tellement qu'ayãt autant de peur de ceux du dedans que de ceux du dehors, il demanda à capituler. Le Prince d'Orange qui avoit trouvé plus d'obstacles qu'il n'esperoit à conduire du secours, ayant apris cette nouvelle, fut fort étonné; car com-

me

me il venoit d'être élevé à la charge de Viceroi & de grand Amiral, & qu'en un mot il étoit plus puissant que n'avoit jamais été aucun de ses prédecesseurs, il craignoit que ce succés ne lui fît perdre l'amitié des peuples, par le sufrage de qui il étoit parvenu à cette grandeur.

CHAP. XVI.

Les écluses l'achées, Le Roi avance en Lorraine; Le feu au Pont de Strasbourg qui prend peur, Le Marquis de Listenay est fait Commandant d'un Régiment de Dragons; Mort du Marquis de Listenay. Le Vicomte effraye les Holandois, Le Marquis de Brandebourg se met en campagne, Treves assiégé, Prise de Naerden par le Prince d'Orange, Mort du Comte de Konismark au siége de Bonn. Vigueur du Prince d'Orange, Le Roi ne garde que Mastricht & Graves de toutes ses conquétes; Les troupes du Roy lachent le pié, Plaintes du Vicomte

Maréchal Géneral des cams & armées du Roi, à Monsieur de Louvois ; Exil des Maréchaux de Crequi & d'Humiéres , Le Vicomte intercede pour eux, Combats navals. Enlevement du Prince de Furstemberg. Le Roi elude sa punition ; Paix entre l'Angleterre & la Holande , Le Chevalier de Rohan se met en campagne ; il est arrêté. Mort tragique de La Treaumont ; Plusieurs autres prisonniers dans le cas du Chevalier de Rohan , condamnés à avoir la tête tranchée , Exécution de leur Arret , Folie du Chevalier de Rohan joüant avec le Roi , Prise de la Franche-Comté.

LE Roi aprés avoir reparé Mastricht auroit porté ses armes sur les autres places du Brabant Holandois , si les énemis n'eussent lâché les écluses; mais l'eau étant tout à l'entour , ce fut au Roi à marcher d'un autre côté. Et comme ce qui se passoit en Alemagne lui donnoient de l'inquiétude, il s'aprocha de la frontiere , tant pour obliger ceux de Strasbourg à ne pas favoriser

favoriser les armes de ses énemis, que pour se montrer en Lorraine, où sa présence étoit nécessaire. En éfet chacun excité par l'amour qu'il portoit à son souverain, songeoit à s'afranchir d'une domination qui étoit bien diferente de celle qu'on avoit éprouvée sous lui ; car il y avoit encore plus de peine à contenter les Intendans qu'il n'y en auoit à contenter le Roi, & ils se servoient le plus souvent de leur autorité à la ruïne des peuples, qui étoyent au desespoir de voir que ceux qui devoient s'employer pour leur protection, contribuassent le plus à les rendre miserables. Le Roi aprés avoir donné ordre de ce côté-là entra en Alsace. Ceux de Strasbourg engagés par leur propre inclination & par mille autres raisons à se déclarer en faveur des énemis, ne lui donnant que de belles paroles, il fit brûler une arche de leur pont, où il employa néanmoins plus d'adresse que de force ; car ayant fait embarquer quelques charpentiers à Brisac avec un petit nombre de gens de

guerre, on ſut plûtôt que la choſe étoit faite, qu'on ne ſe douta qu'on la vouloit faire. Strasbourg qui avoit coutume de jouïr de la paix, reconnoiſſant par cette hoſtilité combien il lui ſeroit préjudiciable de s'engager dans les mouvemens préſens, écouta plus agréablement les propoſitions du Roi, & la crainte lui ayant fait faire toutes choſes, le Roi crut être en ſureté, puis que cette vile ne ſe déclaroit pas contre lui. Cependant il n'oublia rien pour mettre l'Alſace en état de défenſe, où il ne doutoit point que l'Empereur ne tâchât de porter ſes armes. D'un autre côté pour ſe venger des Eſpagnols, il apuya la revolte du Marquis de Meximieux, l'un des principaux de la Comté, lequel eſperoit que toute la Nobleſſe prendroit ſon parti : mais ſes prétentions n'ayant point eû de lieu, il fut obligé de ſe retirer en France lui & ſa famille. Le Roi donna un régiment de dragons au Marquis de Liſtenay, l'un de ſes enfans, & celui-ci fit fort bien dans toutes les ocaſions où il ſe

il ſe trouva, de ſorte qu'il auroit fait fortune s'il n'eût été tué à un combat qui ſe donna un an ou deux aprés. Cependant le Vicomte de Turenne, aprés avoir pourvu Philisbourg qui ſembloit le plus en danger, paſſa le Rhin, & ayant retenu par ſa preſence quantité de Princes qui étoient ſur le point de ſe déclarer, il repandit un tel éfroit par tout où il tourna ſes pas, que ceux qui avoient déja pris les armes n'oſerent s'avancer bien avant. On lui deputoit de tous côtés pour lui demãder des ſauvegardes, & c'étoit merveilles de voir que ceux qui nous faiſoient des menaces peu de jours auparavant, fuſſent obligés par le voiſinage de ce grand homme d'avoir recours à des priéres & à des ſoumiſſions. Ainſi l'Electeur Palatin, quoi qu'il eut déja fait ſon traité avec les énemis, n'oſa le divulguer, tout de même que l'Evêque de Wirsbourg & quelques autres. Cepẽdant cõme le Vicõte de Turenne étoit trop éclairé pour ne pas penetrer leurs deſſeins il preſſa la Cour de lui permettre de les reduire par les

armes, à quoi le Marquis de Louvois s'oposa, qui prétendoit encore les pouvoir atirer à son parti par le moyen des negociations & des traités. Pour leur faire sentir néanmoins la puissance du Roi, on permit au Vicomte de Turenne d'entrer dans leurs terres; mais les siéges lui étant défendus, cela ne servit qu'à irriter ces Princes, qu'il faloit ou plus ou moins ménager. Le Marquis de Brandebourg, qui ne cherchoit qu'un prétexte pour se remettre en campagne, se plaignit de ces hostilités qui troubloient le repos de l'Empire, & comme ses troupes lui étoient à charge pendant la paix il fut bien-aise qu'on lui eût ouvert ce moyen, pour rompre le traité dont j'ai parlé ci-devant. L'Empereur de son côté fit marcher son armée, & le Vicomte de Turenne ne pouvant s'oposer à une inondation comme celle-là, se retira auprés du Rhin, ou il atendit inutilement du secours: car quoi que cét orage eût paru longtems auparavant, le Marquis de Louvois ne s'étoit jamais pu résoudre à aban-

abandonner un nombre infini de places, ou il y avoit plus de quarante mille hommes en garnison, tellement que sans considerer que c'étoit par là que les Holandois s'étoient perdus, il persista dans le dessein de les conserver. Le Marquis de Louvois voyant qu'il ne faloit plus s'atendre à la paix, fit ataquer Tréves, qui tint prés de trois semaines, à cause du peu de valeur de ceux qu'il avoit envoyés devant. Cependant les Espagnols pour atirer le Prince de Condé qui étoit du côté d'Utrecht, afin que le Prince d'Orange pût exécuter une entreprise qu'il avoit sur Naerden, firent mine de vouloir s'oposer au passage de quelques Anglois qui avoyent debarqué à quelqu'un de nos ports; & ayant reüssi dans leur dessein, le Prince d'Orange assiégea Naerden, qu'il pressa si vivement, qu'il s'en rendit maître avant que la vile pût avoir du secours. Comme nous n'étions pas acoutumés à faire des pertes, on fut bien-aise de rejetter ce méchant succés sur le Gouverneur,

Gouverneur, qui fut mis en priſon, & à qui l'on fit le procés. Cependant on ne parloit point encore d'abandonner les places, tãt l'obſtination étoit grande; ce qui dõna moyen au Prince d'Orange de marcher contre la vile de Bonn, que l'Electeur de Cologne avoit remiſe entre nos mains. Ce Prince s'étant abouché là avec Montecuculli, qui commandoit les troupes de l'Empereur, celui-ci fit tête au ſecours qui pouvoit ſe preſenter, pendant que celui-la aſſiégea la place, où le Comte de Konigsmark Lieutenant General dans ſon armée fut tué : mais quelque vigoureuſe défenſe que fiſſent les aſſiégés, cela n'ayant pas empêché les aſſiégeans de s'en rendre maîtres, ce fut alors que le Marquis de Louvois reconnut, mais un peu tard, la neceſſité qu'il y avoit d'abandonner tant de places inutiles. La choſe enfin ayant été reſoluë, on la fit ſavoir au Duc de Luxembourg afin qu'il en retirât les troupes: mais comme le ménage régnoit à la cour auſſi bien que dans l'ame de ce Duc, qui

qui avoit toujours fait paroitre beaucoup d'interêt en toutes choses, il obligea les viles à lui donner de l'argent, & ayant perdu beaucoup de tês à tout cela, le Prince d'Orange eut celui de lui couper chemin, tellement que si l'on ne fut venu à son secours, ou il auroit été obligé de combatre avec des forces inegales & dans un poste desavantageux, ou il se seroit vû perir faute de viures. On ne conserva de tant de conquêtes que la vile de Mastricht & celle de Grave, toutes deux sur la Meuse, & d'une extrême importance à cause de leur situation, & des contributions qu'on pouvoit retirer par leur moyen. Cependant chacũ murmura de ce qu'on avoit atendu si tard, & le Vicomte de Turénne plus que les autres, qui avoit été obligé par là de lâcher le pié. Le Marquis de Louvois pour l'apaiser lui promit qu'il seroit distingué dorénavant de tous les autres ce qu'on lui avoit déja fait esperer plusieurs fois inutilement; car quoi que le Roi eût créé exprés en sa faveur

la charge de Marêchal Generel de ſes cams & armées, c'étoit neanmoins une dignité qui ſubſiſtoit plutôt dans l'imagination que dans l'éfet: car les Miniſtres pour ne faire chagrin à perſonne, n'avoient jamais envoyé de Maréchal de France avec lui: ainſi il ne s'étoit jamais vû en état de jouïr des avantages de cette charge. Au reſte le Marquis de Louvois lui tint parole à ce coup, & les Marêchaux de Crequi & d'Humieres ayant été commandés pour ſervir dans ſon armée, ils s'y rendirent, mais refuſerent de lui obeïr, ce qui fut cauſe qu'ils furent éxilés. Quoi que le Vicomte de Turenne eut lieu de ſe plaindre d'eux, & particuliérement du Marêchal d'Humiere, à la fortune de qui il n'avoit pas peu contribué, comme j'ai dit ci-devant, il ne voulut pas neanmoins étre cauſe de leur diſgrace. Ainſi ayant prié lui même le Roi de les rapeller, il montra que la bonté de ſon naturel ne lui permettoit pas de faire du mal à perſonne. Le Roi lui répondit par pluſieurs fois que ce

n'étoit pas ſon afaire mais la ſienne, car il ne pardonnoit volontiers la deſobeïſſance : mais le Vicomte de Turenne ne ſe rebutant pas pour cela, il le pria ſi inſtammant qu'il ne put lui refuſer ce qu'il lui demandoit. Cependant on avoit eû quelque eſperance de paix, par diverſes aparẽces qui en avoiẽt paru. En éfet le Roi d'Angleterre ne pouvant plus étre maître de ſes peuples qui la demandoient hautemẽt, avoit fait en ſorte qu'on s'étoit aſſemblé à Cologne ſous la mediation du Roi de Suede ; & celui-ci pour prevenir pluſieurs difficultés qu'il prevoyoit, avoit propoſé tout d'un coup divers traités, qu'il croyoit devoir étre agreables à tous ceux qui y avoient interêt. Les Holandois ne s'en éloignoiẽt pas par la crainte qu'ils avoiẽt des forces d'Angleterre, qui paroiſſoient tantôt ſur les côtes de Holande, tantôt ſur celles de Zelande : mais ayant donné trois combats, dans leſquels les Anglois furent plutôt vaincus que vainqueurs, la paix s'évanoüit en même tems que les Holandois ceſſerent

d'aprehender Le Marquis de Grana, qui étoit à Cologne, pour en ôter encore mieux toute ſorte d'eſperance s'empara de quelque argent que le Roi y avoit, & fit enlever le Prince Guillaume de Furſtemberg Aleman de nation, mais qui avoit quité les interêts de ſon païs pour ſe jetter dans celui qui lui étoit contraire : c'étoit par ſon moyẽ & par celui de l'Evêque de Straſbourg ſon frere que le Roi avoit atiré l'Electeur de Cologne à ſon parti; & pour rendre l'action du Marquis de Grana odieuſe aux gẽs de bien, la France publia comme il étoit vrai qu'elle étoit contraire au droit des gens, car le Prince Guillaume étoit à Cologne de la part de cét Electeur, & devoit étre regardé cõme perſonne publique. Cependant quelque bruit qu'en fit le Roi, il fut conduit à Neuſtald, où l'on parla même de lui faire ſon procés comme à un homme qui avoit trahi ſa patrie. Mais le Roi qui prenoit cette afaire à cœur, proteſta que s'il lui tomboit quelque perſonne de conſideration entre les mains il lui feroit

le même traitement que l'Empereur auroit fait à ce Prince : ainsi de peur de represailles toute sa punition fut bornée à une rude captivité. Le Roi fit ce qu'il put pour l'en retirer ; mais l'Empereur s'étant montré inéxorable, l'assemblée de Cologne fut rompuë, de sorte que le Roi pressa le Roi de Suede de quiter la qualité de Mediateur, pour en prendre une autre dont il put retirer plus d'avantage. En éfet il avoit besoin de secours en l'état qu'étoient les choses ; car le Roi d'Angleterre, aprés avoir essayé inutilement de faire une décente en Holande, avoit été obligé de faire la paix. Le Roi se trouva alors bien embarassé, car les Holandois, qui étoient beaucoup plus puissans que lui sur mer, s'aprêtérent d'entrer en France par les côtes de Normandie & de Bretagne, tellement que le Roi fut contraint de faire avancer le ban & l'arriére-ban. Les Espagnols, qui pretendoient tirer de grands avantages si cela pouvoit réüssir, traitérent avec le Chevalier de Rohan, qui leur pro-

mettoit de leur livrer Quilleboeuf par le moyen des intelligences qu'il avoit en Normandie, & s'étant laissé amuser par ses promesses, ils lui donnérent beaucoup d'argent, aussi bien qu'à La-Treaumont, à qui il auvoit fait confidence de son secret. Le Chevalier de Rohan étoit un homme d'une grande qualité, mais d'un crédit fort médiocre; il n'avoit jamais eû d'emploi considerable à la guerre, non pas qu'il manquât de cœur, mais parce qu'il n'avoit pas l'esprit trop bien fait; il avoit mangé la meilleure partie de son bien, tellement que ne sachant plus où donner de la tête non plus que La-Treaumont, qui avoit dissipé pareillement tout ce qu'il avoit, ils cherchérent l'un & l'autre le moyen de suvenir à leurs débauches, & les Espagnols ayant été assez crédules pour ajoûter foi à leurs promesses, les Holandois, à qui ils avoient fait part de cette intrigue, se mirent en mer pour voir ce qu'ils avoient à en esperer: mais le Chevalier de Rohan n'ayant pas assez de crédit pour faire soulever seule-

ment

ment un vilage, ils quitérent les côtes de Normandie pour essayer s'ils ne réüssiroient point mieux en Bretagne, où ils n'avoient néanmoins aucune intelligence. Comme ils étoient prés de l'Ile de Ré, un vaisseau qui revenoit des Indes arriva, & fut assez heureux pour se sauver, les énemis étant d'un côté, pendant qu'il entroit de l'autre dans le port de la Rochelle. Cependant le Roi ayant eû vent de la trahison du Chevalier de Rohan, envoya Brissac Major des Gardes du corps à Roüen pour s'assurer de La-Treaumont, & fit arrêter le Chevalier de Rohan à Saint Germain. Brissac étant arrivé dans la vile, fut au logis de La-Treaumont qu'il trouva encore au lit, & lui ayant exposé sa commission, il lui permit comme il étoit son ami d'entrer dans son cabinet, où La-Treaumont disoit d'aler chercher quelque chose; mais s'étant saisi d'un pistolet, il coucha en joüe Brissac, lequel lui ayant dit tire, deux gardes du corps qui étoient avec lui croyant que c'étoit à eux qu'il parloit, lachérent

leurs arquebuſes , & bleſſérent La-Treaumont, dont il mourut le lendemain matin, Comme c'étoit lui qui avoit conduit toute cette intrigue, le Roi fut bien faché de la faute qu'avoit fait Briſſac, de lui permettre d'entrer dans ſon cabinet, & l'on crut que cela ſeroit cauſe de ſa diſgrace: mais le Roi lui ayant pardonné à cauſe des ſervices qui lui avoit rendus en d'autres ocaſions, on conduiſit à la Baſtille le Chevalier de Rohan, avec le Chevalier de Préaux, la Marquiſe de Villars & un Maître d'école, qui étoient acuſés du même crime. On leur donna auſſitôt des Commiſſaires, leſquels ſe trouvérent fort embarraſſés, car il n'y avoit aucune preuve ni contre les uns ni contre les autres; c'eſt pourquoi les amis du Chevalier de Rohan aloient toutes les nuits autour de la Baſtille crier à haute voix que La-Treaumont étoit mort, afin que comme il n'y avoit que lui qui le put charger, il comprit de là qu'il devoit ſe retrancher ſur la négative, mais étant trop éloigné pour rien entendre, il ne put

se servir de cét avis comme il eût été à désirer pour son bien. Cependant ses Commissaires, qui étoient des Conseillers d'Etat, lui ayant representé plusieurs fois que l'unique moyen de fléchir le Roi étoit d'avoir recours à sa misericorde, ils le firent donner insensiblement dans le panneau, sous les assurances pourtant que l'un de ces Commissaires lui donna de sa grace; mais il n'eut pas plutôt tiré son secret, qu'il le fit dire au Roi, qui commanda de passer outre au jugement de son procés; il fut condamné à perdre la tête aussi bien que ses complices, à la reserve néanmoins du Maître d'école, qui fut pendu. Incontinent que l'arrêt fut donné, on lui ôta un verre dans lequel il beuvoit, de même qu'un couteau qu'on lui servoit à table, & en ayant demandé la raison, comme il vit qu'au lieu de lui répondre ses gardes demeuroient les yeux baissés, il se douta de son malheur, & demãda à en être éclairci. On ne lui aprit que trop ce qui en étoit. Cepẽdant

ayant reçû ce coup avec beaucoup de constance, il pria qu'on lui fit venir le Pére Bourdaloüe Jésuite, qui acheva de le resoudre à la mort. Quoi que ses parens fussent des premiers de la Cour, pas un n'osa demander sa grace au Roi, tant il est vrai que les veritables amis ne se reconnoissent qu'au besoin. Ainsi étant abandonné de tout le monde, il fut conduit au suplice, qui au lieu de se faire dans la place ordinaire, se fit dans la Bastille, où l'on avoit dressé trois échafauts avec une potence. Ainsi mourut le Chevalier de Rohan, qui avoit été grand Veneur, & qui avoit passé une partie de sa jeunesse dans la débauche: mais son malheur, qui arrivoit à la fleur de son âge, joint à un port majestueux, & à quelques autres bonnes qualités qu'il avoit en lui, ayant fait oublier ses défauts, il fut plaint sans doute plus qu'il n'auroit été s'il fut mort dans son lit. Le Roi lui avoit autrefois témoigné quelque bonne volonté; mais il l'avoit beaucoup haï depuis quelques années, parce qu'a-

yant joüé avec lui, & lui ayant gagné de l'argent, le Chevalier de Rohan jetta quatre ou cinq cens pistolles par la fenêtre, sur ce que le Roi les lui rendit, disant qu'ils étoient convenus ensemble avant que de joüer qu'ils ne payeroient qu'en Loüis d'or. Depuis ce tems-là le Chevalier de Rohan sans être retenu par le respect qu'il devoit au Roi, avoit tenu de lui des discours si insolens, qu'ils meritoient punition; c'est pour cela que beaucoup de gens croyoient que naturellement il n'étoit pas trop sage, en quoi il eût ressemblé à son frére ainé, car il avoit été enfermé à cause de son extravagance, & l'on attribuoit ainsi ce que faisoit le cadet à un défaut de nature, quoi que bien souvent on ne le dût attribuer qu'à son ressentiment. Cependant les énemis, qui à cause de cette intrigue s'étoient flattés de quelques heureux succés, ayant éprouvé combien ils étoient éloignés de leurs espérances, tournérent leurs armes comme j'ai dit ci-devant, contre la Bretagne, où aprés avoir fait une décente, ils furent obligés de se

retirer. Cependant le Roi;nonobstant que le Roi d'Angleterre l'eût abandonné,& que ses autres aliés non contens d'avoir fait la même chose eussent encore pris parti contre lui ne laissa pas de songer à de nouvelles conquêtes. Pour cét éfet il marcha contre la Frăche-Comté,Province dont les énemis auroient pu tirer de grands avantages, s'ils eussent voulu croire le Duc de Lorraine , qui leur conseilloit d'y établir le siége de la guerre. Il leur representoit qu'ils pourroient delà entrer facilement en Bourgogne , & passer peut-être jusques dans les Provinces de France les plus reculées , où il y avoit assez de mécontens pour esperer qu'ils favoriseroient plutôt les succés de leurs armes, que de s'y oposer. Le Roi dans la crainte qu'il eut qu'on ne suivit cét avis,avoit proposé, par l'entremise des Suisses , la neutralité pour cette Province : mais lés énemis n'en ayant pas voulu convenir , le Roi se servit de ce refus pour gagner les Suisses, à qui il fit apréhender que les hostilités ne se répandissent jusques

chez

chez eux, si la guerre s'aprochoit une fois de la Comté. Ayant ainsi prevenu leurs esprits, il gagna les principaux par le moyen de son argent, & ceux-ci ayant fait trouver bon aux autres de fermer les passages aux énemis, le Roi se rendit en Comté, où il mit le siége devant les principales places. Le Duc de Lorraine, qui s'étoit chargé de veiller à la conservation de cette Province; fit ce qu'il put pour faire changer de sentiment aux Suisses, à qui il fit voir clairement, que s'ils soufroient cette conquête, c'étoit travailler eux-mêmes à la perte de leur liberté : mais ne les ayant pu fléchir, il fut obligé de s'arrêter, d'autant plus que le Vicomte de Turenne s'étoit aproché de lui pour s'oposer à son passage. Ainsi le Roi n'ayant trouvé aucune dificulté à son entreprise, l'acheva en peu de tems, & sans faire aucune perte considerable.

CHAP. XVII.

Desseins de Paix en Angleterre, Ban & arriére ban en France, Le Comte de Schomberg envoyé à Messine; Jeune troupes du Comte de Schomberg, Tromperie du Duc de St. Germain à Mr. de Schomberg, Grande défaitte, Le fils de Mr. de Schomberg fait prisonnier, Revolte des Messinois, Recours des Messinois au Roi de France; Haute reputation du Roi. Le Vicomte arrête les Alemans; Le Prince Palatin se rendoit remarquable; Dessein d'assiéger Philisbourg, L'Empereur passe le Rhin, Ruse de Montécuculi, Grave ataqué, Diligence du Vicomte, Le Vicomte chasse l'infanterie énemie, Prise de Seintzeim, Ambuscade des énemis, St. Arbre blessé à mort.

LA prise de la Conté eut dequoi étonner les énemis; Cependant comme ils fondoient de grandes espérances sur leur armée d'Alemagne, qui devoit étre composée des forces de l'Empe-

l'Empereur, de celles du Marquis de Brandebourg, de celles des Princes de la Maison de Brunsvvic & de plusieurs autres, il n'en furent pas plus disposés à faire la paix, quoi que le Roi d'Angleterre, qui malgré ses peuples avoit conservé pour le Roi des bons sentimens, fit tout son possible pour la remettre sur le tapis. Le Roi pour s'oposer à une armée si formidable envoya quelque secours au Vicomte de Turenne; mais comme il n'avoit pas des troupes sufisamment pour resister de tous côtés, le Roi envoya le ban & l'arriéreban de son Royaume, ce qui acheva de ruiner la Noblesse, qui étoit déja beaucoup incommodée. Le service qu'il en tira fut si mediocre, que l'année suivante il aima mieux qu'elle donnât de l'argent que de se servir d'elle, c'est pourquoi les fiefs furent taxés à proportion du revenu, ce qui fit crier beaucoup de gentils-hommes; mais tout le monde étoit si bas, que quelque disposition qu'il y eut à la revolte, l'indigence fut cause que pas

un n'osa donner des marques de sa méchante volonté. Cependant chacun s'étonna de la prise de la Comté, dans un tems où il sembloit que le Roi eut tant d'afaires : mais sa conduite secondée de sa bonne fortune le tiroit avantageusement de toutes choses : en éfet ce fut environ en ce tems là que les Messinois se revoltérent, ce qui empêcha que les Espagnols ne pussent profiter d'une victoire qu'ils venoient de remporter dans le Roussillon. Comme ils y avoient envoyé des troupes, le Roi y avoit fait marcher le Comte de Schomberg, Capitaine qui s'étoit aquis beaucoup de reputation par tout où il avoit servi, & principalement en Portugal: mais sa presence n'ayant pas empêché que les énemis ne s'emparassent du château de Bellegarde, ils furent maîtres du passage du Roussillon. Ils reçûrent aprés cela tout autant de vivres qu'ils voulurent de la Catalogne, ce qui les fit resoudre de camper en deçà des Pirenées. Ils mirēt le quartier du Roi à Morillas, & le Maréchal de Schomberg s'étant posté à St. Jean

St. Jean de Pages, il n'y eut plus que la riviére du Boullõ qui séparât les deux armées. Cette riviére étoit guéable en plusieurs endroits, tellement qu'on s'attendoit tous les jours que les énemis la dussent traverser pour marcher contre Perpignan, où l'on avoit découvert dés l'hyver précedent qu'ils entretenoyent quelques correspõdances. Mais comme on ne pouvoit aler les uns aux autres sans s'angager dans de grans défilés, chacun demeura plus de trois semaines dans son camp sans branler, & dans un si proche voisinage tout se termina à quelques coups de mousquets que les gardes se tirerent les unes aux autres la riviére entredeux. Le Comte de Schomberg faisoit fortifier son camp, aussi biẽ que les énemis, ce qui aportoit tous les jours de nouvelles dificultés au dessein que les uns & les autres pouvoient avoir. Mr. de Scõberg avoit beaucoup plus de troupes que les Espagnols; mais celles-ci avoient beaucoup plus d'expérience; car à propremẽt parler Mr. de Schomberg n'avoit avec lui que de la milice.

si l'on en excepte deux ou trois regimens, car pour les autres ils étoient de nouvelle levée, joint à cela que ses principales forces consistoient en la milice de Languedoc, qui étoit pour le moins de huit mille hommes. Cela le rendoit retenu dans ses entreprises, outre qu'il n'avoit pas beaucoup de confiance en Mr. le Bret, qui commandoit l'armée sous lui; car celui-ci jaloux de ce qu'on ne lui avoit pas laissé le commandement des troupes en chef, qu'il avoit eû avant l'arrivée de Mr. de Schomberg, se seroit laissé batre volontiers pour lui faire dépit, ce que Mr. de Schomberg avoit recônu en deux ou trois ocasions. Les choses étoient en cét état, quand le Duc de St. Germain qui commandoit les Espagnols, se servit d'une ruse pour engager Mr. de Schomberg dans quelque fausse démarche; il lui envoia dire, mais sans témoigner que cela vint de lui, qu'il se retiroit en Catalogne. Le Baillif de Ceret, petite vile au pié des Pirenées, fut celui dont il se servit en cette ocasión, & celui-ci étant venu
dire

dire cette nouvelle à Mr. de Schomberg, la colora de plusieurs choses qui la rendirent plus vrai-semblable; de sorte qu'il donna ordre à l'armée de se tenir sous les armes à la pointe du jour: mais ne s'étant pu lever si matin à cause de quelque incommodité, Mr. le Bret croyant avoir tout l'honneur de cette joûrnée, fit passer la riviére à la cavalerie sans atendre son commandement, & la garde des énemis étant avertie de lâcher le pié, il s'engagea imprudemment dans des ravines, où il trouva de l'infanterie sur le ventre qui le reçût à bōs coups de mousquet. Comme ce n'étoit pas là un endroit pour faire combatre la cavalerie, il fut bien empêché pour faire sa retraite, & perdit beaucoup de monde: mais Monsieur de Schomberg étant survenu avec de l'infanterie, le desordre ne fut pas tout-à-fait si grand, quoi qu'il y eut encore beaucoup de monde qui s'enfuit jusques à Perpignan. La milice de Languedoc fut de ce nombre, aussi bien que plusieurs regimens nouveaux, ce qui fit aprehéder à

Monſieur de Schomberg de recevoir un plus grand mal : mais les énemis ſe contentant d'avoir diſſipé ſon armée , repaſſérent la riviére aprés avoir tué douze ou quinze cens hommes, & fait beaucoup de priſonniers le fils de Monſieur de Schomberg fut de ce nombre , & il fut mené à Barcelonne avec Monſieur de la Rabliére , qui commandoit nôtre cavalerie. Le deſſein des énemis étoit aprés cela d'aler aſſiéger Coüilloure, qu'ils euſſent pris infailliblement dans le deſordre où nous étions , ſi la revolte de Meſſine ne les eût obligés de repaſſer les Pirenées & de s'aller embarquer en Catalogne. Les mémes vaiſſeaux qu'ils avoient deſtinés pour le ſiége de Coüilloure leur ſervirent pour cette entrepriſe , qui leur étoit d'une extréme conſéquence , car les autres viles de la Sicile branloient déja , outre que le Royaume de Naples paroiſſoit plus diſpoſé à la révolte qu'à ſe contenir dans le devoir. Cependant les Meſſinois aprés avoir reconnu , mais trop tard, que c'étoit

une

une chose bien dificile que de secoüer le joug de son Souverain, furent obligés d'envoyer au Roi, pour le prier de leur vouloir donner secours. Le Roi ne manqua point; & comme il espéroit beaucoup d'avantage de cette révolte, on promit à leurs députés de leur envoyer incessamment des hommes & des vivres, ayant besoin également de l'un & de l'autre. Ce fut en ce tems-là que le Roi se vit dans une merveilleuse reputation: car outre les conquêtes qu'il venoit de faire, le Vîcomte de Turenne avoit trouvé moyen non seulement d'arrêter les Alemans, mais encore de leur faire repasser le Rhin; ils s'étoient rendus sur ce fleuve sans aucune dificulté. Tous les Princes qui avoient embrassé nôtre parti nous avoient abandonnés, comme j'ai dit ci-devant, & ce qui est d'extraordinaire, c'est que nous n'avions point de plus cruels ennemis que ceux-là mêmes qui nous avoient excités à la guerre. Mais entre tous les autres, le Prince Palatin se faisoit remarquer par la haine qu'il nous

portoit, ſoit qu'il crut avoir raiſon à cauſe du peu de cõſideration qu'il diſoit qu'on avoit euë pour lui en diverſes rencontres, ou qu'étant plus expoſé à nos armes; le mal que nous lui faiſions rendit ſon ſentiment plus violent. Quoi qu'il en ſoit, comme il avoit de l'eſprit infiniment, il gagna ſi bien tous les Princes, que la plûpart n'agiſſoient plus que par ſes mouvemens. Cependant quoi qu'il n'eût renoncé à nôtre parti que ſur l'eſperance qu'on lui avoit donnée d'aſſiéger Philisbourg, dont la garniſon deſoloit ſes petits Etats, il ne put pourtant obliger l'Empereur à lui tenir parole: car comme cette place étoit forte d'elle-même & que d'ailleurs tout ce que l'induſtrie avoit de plus fin & de plus rafiné avoit été employé pour la rendre imprenable, l'Empereur craignoit d'y reſter inutilement devant, c'eſt pourquoi il aima mieux qu'une partie de ſon armée prît le chemin de Luxembourg pour s'avancer ſur la Meuſe, pendant que le reſte marchoit du côté du Rhin. Le détachement

qui

qui étoit pour la Meuſe ayant paſſé ſans obſtacle, entra en Flandre, & ſe joignit au Prince d'Orange, ſous le cõmandement du Comte de Souches. Le reſte paſſa dans le Palatinat ſous les ordres du Duc de Lorraine & du Comte Caprara; mais comme ils devoient étre bientôt ſuivis du Duc de Bournonville, du Marquis de Brandebourg, & des Princes de Brunſvvick, le commandement ne leur devoit reſter que juſques à leur venuë, c'étoit pour cela que Montecuculi vieux & ruſé Capitaine avoit prié l'Empereur de le diſpenſer de venir cette année là ſur le Rhin, car comme il eût été obligé d'obeïr comme les autres, il conſideroit que la gloire des heureux ſuccés en reviendroit au Marquis de Brandebourg, à qui le commandement devoit étre deferé; & qu'au contraire, ſi les choſes réüſſiſſoiēt mal, on s'en prendroit à lui, comme à celui qui ayant plus d'expérience devoit tout régler par ſes conſeils. Outre ces deux armées qui étoient nombreuſes, les énemis firent encore des cams volās de pluſieurs côtés, & Rabenhaut

qui en commandoit un ataqua Graves, place d'où nous incommodions trop les énemis pour ne pas tâcher à nous l'ôter. Comme elle étoit la plus exposée, nous n'avions pas manqué de la pourvoir comme il faloit ; ainsi Rabenhaut n'y trouvant pas les facilités qu'il s'étoit promises, changea s'il faut ainsi dire son siége en blocus, c'est-à-dire qu'il songea bien plus à conserver ses gens qu'à les exposer; car il esperoit qu'ayant deux armées de son parti sur ses ailes aussi fortes qu'étoient celles du Duc de Bournonville & du Prince d'Orange, elles auroient bientôt un succés si favorable, qu'elle seroient en état de le secourir. Comme le Vicomte de Turenne prevoyoit bien tout cela, il ne voulut pas dõner le tems aux énemis de se grossir davantage, & comme ils atendoient à tous momens le Duc de Bournonville, sans conter les troupes de Brunsvvic & de Brandebourg, il resolut de leur donner combat avant que ces secours fussent arrivés. Le Duc de Lorraine & Caprara

étoient trop habiles pour concourir à son dessein ; c'est pourquoi ils ne s'en doutérent pas plutôt, qu'ils cherchérent à l'éluder par une prompte rétraite. C'étoit aussi le seul moyen d'en venir à bout : mais le Vicomte de Turenne ayant fait en six jours de tems autant de chemin qu'ils en avoient fait en douze, les obligea de tourner tête à Seintzeim, d'où ils pretendoient gagner Wimphem ou Hailbron pour passer le Nekre. Ils furent surpris de cette diligence, d'autant plus qu'ils avoient laissé quelques garnisons sur son passage, qu'ils croyoient le devoir arrêter. Mais le Vicomte de Turenne qui avoit prevû que cela pourroit lui faire manquer son entreprise, ne s'y étoit pas amusé, sachant bien qu'elles seroyent bientôt obligées de se rendre s'il pouvoit remporter la victoire. Cepédant quoi que Seintzeim où l'infanterie des énemis s'étoit retranchée, ne fut rien qu'une simple ville c'est-à-dire, quoi qu'elle n'eut aucunes fortifications, elle ne laissoit pas de leur donner un grand avantage, elle

mettoit leur cavalerie à couvert, qui s'étoit postée au delà sur une montagne, dont l'abord étoit si dificile, qu'on n'y pouvoit aler que par des défilés, & encore en petit nombre, car le chemin étoit bordé de haies & de vignes, & ne s'élargissoit qu'à mesure qu'on vouloit s'aprocher, tellement que quand même on auroit pris la vile, ils avoyent toûjours l'avantage d'un poste fort avantageux, ce qui est considerable pour le gain d'une bataille. Le Vicomte de Turenne, qui connoissoit le terrein depuis long-tems, ne s'étonnant point de ces dificultés, fit défiler son armée le long du chemin de Wisloc, & ne doutât point que les énemis n'eussent jetté de l'infanterie dans les haïes qui étoiét auprés de la vile, il y envoya des dragons, qui l'en délogerent; elle se retira aussitôt avec le reste de la garnison, & faisant feu avec elle, elle tint quelque tems nos dragons dans le respect: mais le Vicomte de Turenne les ayant fait soutenir par l'infanterie, les énemis n'osérent plus montrer la tête, & ne tirant plus qu'à tout hazard & beau-

coup

coup plus haut qu'il ne faloit ; nos gens s'avancérent jusques au pié des murailles, & cherchérẽt à forcer quelque porte. Le Chevalier d'Hocquincourt, l'un des enfans du feu Maréchal de ce nom, dont nous avons parlé cidevant, qui étoit Colonel des dragons de la Reine, en ayãt trouvé une où l'on n'avoit pas eû le tems de mettre du fumier, comme on avoit fait aux autres, l'enfonça à coups de hache, & voyant que les énemis acouroient de tous côtés pour le repousser, il eut peur d'étre acablé de la multitude, & fit entrer ses gens dans des maisons à droit & à gauche, qu'il fit percer aussitôt : il les arrêta de là non seulement, mais donna encore le tems à ceux qui les suivoient d'entrer dans la vile; tellement que les énemis voyant qu'ils ne pouvoyent plus resister, se retirérent avec leur cavalerie. La vile étant prise de la sorte, le Vicõte de Turenne fit dresser à côté quelques ponts sur un ruisseau ; qui rendoit le chemin impraticable pour la cavalerie, & même pour l'infanterie ; car il y a tout à l'entour un espece de marais

qui même dãs les plus grãdes chaleurs de l'été rend le terrein si mol, que ceux du lieu sont obligés de chercher des sentiers: il fit passer son infanterie par dessus ses ponts, car il avoit peur qu'ils ne rompissent sous la cavalerie, c'est pourquoi elle fila par la vile. Les énemis se preparoient à nous recevoir, & avoient jetté des fantassins & des dragons dans les vignes & dans les lieux qui leur étoient le plus favorables; ce qui obligea le Vicomte de Turenne à poster de l'infanterie sur une hauteur, qui étoit un peu au delà de Seintzeim, d'où elle fit feu sur celle des énemis: mais elle eut beaucoup à soufrir de leur canon qui étoit placé avantageusement, & qui ne tiroit guéres de coups inutiles. Comme on ne pouvoit faire avancer la cavalerie qu'avec son secours, il falut la laisser là, quelque peril qu'il y eut pour elle, & à mesure que nos escadrons s'aprochérent, le Vicomte de Turenne les fit suivre par des pelotõs, qui les servirent comme il faloit. La cavalerie énemie s'étoit contentée jus-

ques là de regarder tout ce qui se faisoit ; elle faisoit voir par sa contenance qu'elle n'atendoit que l'ordre pour marcher: en éfet ne voulant pas donner le tems à la nôtre de former un plus grand front, elle la chargea vigoureusement, & la renversa l'une sur l'autre. Saint Abre, Lieutenant General qui s'étoit mis à nôtre tête, fut blessé en cette ocasion mortellement, ce qui augmenta encore nôtre désordre, tellement que sans l'infanterie qui avoit chassé celle des énemis des vignes, & qui faisoit un feu continuel, il nous eût été impossible de nous ralier.

CHAP. XVIII.

Agilité du Vicomte au Combat ; Les troupes du Vicomte découvertes, Heureuse issue du combat, Chagrin du Prince Palatin ; Plaintes du Prince Palatin à l'Empereur, Conseils de guerre, Le Vicomte campe au Palatinat, Le Palatinat ruïné, pillé & brulé, Lettre de l'Electeur Palatin au Vicomte, Réponse

du Vicomte à l'Electeur Palatin; Colére de l'Electeur Palatin, Prisonniers; Grande perte des énemis, Grand courage des François; Malheur du Prince de Condé, Les énemis se retirent; Oudenarde aßiégé, Le Prince d'Orange donne secours à Rabenhaut; Ligue des Princes d'Alemagne, Prudence du Vicomte, Neutralité de l'Electeur de Mayance contre sa promesse, Les énemis vont en Alsace.

LE Vicomte de Turenne, qui aprés de si beaux commencemens étoit au désespoir de voir sa cavâlerie si mal conduite aloit de rang en rang, pour l'exhorter à mieux faire dans une seconde charge qui se preparoit: mais les énemis, qui étoient cuirassés, & qui avoient d'ailleurs chacun un croissant dans le chapeau, ayant à faire à des gens qui étoient tout nus, pour ainsi dire, nous mirēt en si méchāt état, qu'ils crurent que nous ne ralierions jamais: en éfet nôtre désordre fut extraordinaire, & si l'infanterie n'eût arrêté la cavalerie des énemis par une bra-

bravoure qui n'avoit guéres d'exemple, non ſeulement la nôtre aloit prendre la fuite, mais même on eut bientôt abandonné Seintzeim. Les énemis n'ayant donc pû profiter de l'avantage, qu'aparammēt ils devoient eſperer de ces deux charges, ſe retirérent au petit pas, croyant que la nôtre s'engageroit à les ſuivre ſans le ſecours de l'infanterie; mais le Vicomte de Turenne, qui avoit éprouvé avec beaucoup de chagrin la diference qu'il y avoit de ſa cavalerie à la leur, ne voulut pas qu'elle fit un pas ſans elle; de ſorte que quoi-qu'on fit encore beaucoup de feu, on n'oſa ſe mêler de part & d'autre. Ce qu'on peut dire de cette ocaſion, c'eſt que la cavalerie des énemis ſauva leur infanterie, & que nôtre infanterie ſauva nôtre cavalerie. Aprés cela les énemis s'avancérent du côté du Nekre, qu'ils paſſérent pour aler au devant du Duc de Bournonville, qui étoit en chemin avec les troupes des Cercles. Le Vicomte de Turenne, qui avoit éprouvé leur valeur, crut qu'il ne devoit pas atendre ce ſecours au de-

là du Rhin, & comme il esperoit que le Roi de son côté lui en enverroit, il repassa au deçà jusques à ce qu'il fut venu. Le Prince Palatin, qui étoit au gué pour voir ce qui arriveroit de ce combat, fut fort faché qu'il se fut passé de la sorte; & comme pour son malheur son païs étoit sur la frontiere des uns & des autres, ce fut encore lui qui fut obligé de mettre la nape & de défrayer les deux armées. Car du moment que le Duc de Lorraine & Caprara eurent joint le Duc de Bournonville, ils allérent en deçà du Nekre, & pendāt qu'ils ravageoiēt le païs qui est enclavé entre cette riviére & le Rhin, le Vicomte de Turenne étoit en deçà de ce fleuve, où son armée subsistoit aux dépens des terres qui lui apartiennent. Ce Prince, qui avoit plus d'esprit que pas un qui fut dans l'Empire, étoit au desespoir de se voir ainsi la victime des uns & des autres, & demandoit à l'Empereur, ou qu'il le délivrât du séjour de ses troupes en les faisant entrer en Alsace du côté de Strasbourg, ou en leur faisant entreprendre

le

siége de Philisbourg, qui étoit le sujet du mouvement des deux armées. Mais il n'y avoit guéres moins de dificulté à l'un qu'à l'autre. Strasbourg, quoi que vile Imperiale, refusoit de donner passage aux énemis, & il n'y avoit point d'aparence, comme j'ai déja dit, qu'il pussent rien entreprendre à l'êgard de l'autre vile. Pour sortir de cét embarras, il conseilla à ceux de son parti de donner une nouvelle bataille, & il sembloit que l'ocasion s'en presenteroit bientôt, car le Vicomte de Turenne aprés avoir reçû quelque secours faisoit déja travailler à un pont pour passer le Rhin, & si l'on en croyoit la renommée, ce n'étoit que dans le dessein de les aler chercher. Ils tinrent divers conseils de guerre là-dessus; mais le Duc de Bournonville & Caprara, qui avoient ordre de l'Empereur de ménager ses troupes, n'ayant pu se laisser persuader, ce fut en vain que le Prince Palatin tâcha de les amener à son opinion, quoi qu'il eût déja gagné le Duc de Lorraine. Le Vicomte de Turenne fut bientôt in-

formé de la resolution qui avoit été prise dans ce conseil & esperant la rendre inutile, s'il pouvoit une fois les joindre, il passa le Rhin avec une diligence merveilleuse, & se mit à leurs trousses : mais ils avoient pourvu de bonne heure à leur retraite, comme ils ne se tenoient pas en sureté au delà du Nekre, ils passérent encore le Mein. Le Vicomte de Turenne voyant le Terroir du Palatinat, qui est situé au delà du Rhin, à sa discretion y étendit ses troupes, & donna tant de frayeur à l'Electeur, qu'il s'enfuit d'Heidelberg capitale de son petit Etat. En quinze jours de tems, ce païs, qui est le plus beau de l'Europe, fut entiérement ruïné: mais ce qui fut encore pis, c'est que les Anglois, dont il y avoit trois ou quatre regimens dans l'armée, y mirent le feu ; de sorte qu'il y eut bien vint cinq gros vilages, & quatre ou cinq petites viles qui furent toutes reduites en cendre. Il est impossible de representer la douleur de l'Electeur Palatin, dés qu'il vit l'embrasement de son païs, il jura devant tout le monde qu'il

qu'il s'en vengeroit, & ſans écouter ce que ſa raiſon lui pouvoit dire, il envoya une lettre au Vicomte de Turenne, dõt la ſubſtance étoit, qu'il n'auroit jamais cru qu'un Prince qui faiſoit profeſſion du Chriſtianiſme eût voulu en uſer de la ſorte, que l'incẽdie n'étoit pratiquée que parmi les barbares, & que s'il étoit en uſage quelquefois parmi les Chrêtiens, c'étoit dans des tems où il y avoit plus de ſujet; qu'il n'avoit point refuſé de payer les contributions, ni fait aucun acte aſſez barbare pour meriter cette repreſaille; que s'il y avoit eû quelques uns de ſes ſoldats qui euſſent été maſſacrés, ſes ſujets en étoient innocens, & que cela venoit de ceux de l'Evêque de Spire, que cette cruauté étoit donc un guet-à-pen contre lui, dont il ſeroit ravi de tirer vengeance, s'il vouloit s'éloigner de la tête de ſon armée; qu'il n'avoit qu'à choiſir le champ de bataille, & les armes dont il vouloit ſe ſervir; qu'il étoit prêt, non ſeulement à lui acorder l'un & l'autre, mais encore à lui donner toutes les ſuretés qu'il demanderoit.

Le Vicomte de Turenne fut étonné du ressentiment de ce Prince, qui étoit estimé si sage, & qui pourtant s'étoit si fort laissé porter à un desir de vengeance, qu'il avoit présumé qu'il se pourroit batre contre lui. Pour ne le pas laisser davantage dans l'erreur, il lui envoya au même tems, qu'il étoit au désespoir de ce qui étoit arrivé, que bien loin de vouloir excuser ses soldats, il n'y en avoit pas un de tous ceux qui avoient causé cét incendie qui eut échapé à la punition: mais que s'il osoit dire quelque chose pour les excuser, la cruauté qu'on avoit exercée envers leurs camarades étoit si étrange, qu'il ne faloit pas s'étonner s'ils s'en étoient pris jusques aux choses inanimées, que dans leurs premiers mouvemens ils ne s'étoient pas donné la peine d'examiner qui avoient été ceux qui en avoient usé si cruellement, qu'ayant vû leurs camarades pendus à des arbres, les uns ayant le cœur arraché hors du ventre, les autres les parties honteuses coupées, les autres les piés brûlés, & tous enfin si maltraités,

qu'il y avoit lieu de croire qu'ils avoient passé par la main des bourreaux, il lui laissoit à pēser à lui-même s'ils l'étoient venus consulter pour en tirer vengeance; que cela étoit, il avoit lieu de s'en prendre a lui; mais que si cela n'étoit pas, & qu'au contraire il en eut fait faire justice, il sēble, qu'il ne devoit pas lui en attribuer la faute; que pour ce qui est du combat porté par sa lettre, ce lui seroit bien de l'honneur, si le poste où il étoit le lui pouvoit permettre: mais qu'il savoit mieux que personne à quoi il étoit obligé par son emploi; qu'il ne faloit point se flatter que le Roi lui en donnât la permission; qu'elle seroit d'une trop pernicieuse consequence, & que pour lui, il ne s'exposeroit pas à son refus. Ces raisons, quoi que trés pertinentes, n'étoient pas capables de calmer le ressentiment de ce Prince, qui étoit tous les jours plus fâché par la ruïne de son païs: mais ce qui l'acabloit de douleur, c'étoit de voir la lenteur de ses aliés, qui avec des troupes si nombreuses n'osoient

rien entreprendre. Rabenhaut étoit toûjours aussi avancé qu'au premier jour devant Grave, & le Prince d'Orange, quoi qu'il eût été encore joint par le Comte de Monterei, ne faisoit rien que manger la Flandre, quoi que son armée fut de plus de cinquante mille hommes. Le Prince de Condé le cotoyoit toûjours, & ils avoient été souvent à une lieüe l'un de l'autre sans qu'il se fut rien passé de considerable. Le Duc de Lorraine trouvoit à redire à cela, aussi bien que le Prince Palatin; & quoi que la fortune eût laissé quelque diference entr'eux, puis-que l'un jouïssoit encore de ses Etats, & que l'autre en étoit dépouillé, pourtant comme ils étoient tous deux dans la soufrance, leurs sentimens étoient presque tous semblables. Cependant lors qu'ils murmuroient le plus contre tout ce qui se passoit, le Prince de Condé avoit une ocasion, où il auroit aquis beaucoup de gloire, s'il eût voulu se contenter des avantages que la fortune lui avoit presenté dans les commencemens. Le Prince d'Orange mar-

marchoit vers le Fai , païs couvert, comme est presque generalement tout celui de Flandre, & le terrein l'obligeant à laisser quelque intervalle entre l'avan-garde & l'arriére garde, ou pour mieux dire l'arriére-garde ne pouvant joindre l'avant-garde qu'en passant plusieurs défilés, le Prince de Condé, qui étoit prompt à concevoir, resolut de la couper. Pour cét éfet il fit marcher la Maison du Roi, dont la droite de son armée étoit composée, laquelle ayant passé sur le ventre à quelques troupes qui étoient les plus proches, étonna tellement celles qui étoient plus avancées, que sans songer davantage à joindre l'avant-garde, elles se jetterent dans l'Eglise de Senef, & dans d'autres endroits où elles croyoient pouvoir faire plus de resistance; elles abandonnérent ainsi quelques équipages, qui furent d'abord pillés: mais cela n'ayant pas empêché que nos troupes ne fissent leur devoir, l'on força tous ces endroits, l'on fit quantité de prisonniers, & l'on tua beaucoup de monde. Cét heureux succés ne nous

avoit pas couté cent hommes, au lieu que les énemis y en avoient bien perdu trois mille, outre les équipages dont je viens de parler. Cela étoit sufisant pour contenter un autre General que le Prince de Condé : mais lui qui croyoit sa victoire imparfaite s'il ne la rendoit plus grande, fit poursuivre les énemis, qui s'étoient mis en bataille derriére le Fai, aprés avoir garni toutes les avenuës d'infanterie & de dragons. Il fit là des éforts surprenans pour chasser ces dragons & cette infanterie : mais les énemis ayant l'avantage des hayes par dessus nous, ils nous tuérent une si grande quantité de monde, qu'en moins d'un moment tout le champ de bataille se trouva couvert de morts. Le Prince de Condé commençoit à être au désespoir de s'être engagé si legérement dans un si grand peril : mais l'afaire étant embarquée, il voulut voir s'il n'y avoit pas moyen d'en sortir plus heureusement. Il fit avancer des troupes fraiches, mais les énemis ayant fait la même chose, ses nouveaux éforts ne ser-

virent qu'à lui faire éprouver de nouvelles disgraces ; il perdit un nombre infini d'Oficiers, & la fin du combat lui fut si desavantageuse, qu'elle éfaça la gloire qu'il avoit aquise dans le commencement. Enfin les deux partis rebutés de tant de charges cesserent de tirer l'un contre l'autre; & quoi que la nuit qui étoit survenuë n'eût pas été capable de les separer, le travail & la lassitude fit ce que la nuit n'avoit pu faire. Cependant les deux armées demeurérent en presence jusques à onze heures du soir; ce qui faisoit présumer que dés que la pointe du jour viendroit, ce seroit à recommencer. Le Prince de Condé acablé comme les autres s'étoit mis sur un manteau au coin d'une haie, où l'esprit plein de souci & d'inquietude, il ne savoit commẽt reparer la perte qu'il avoit faite, & encore moins comment redonner du cœur à ses gens qui paroissoient tout abatus, en éfet les énemis voulant se retirer achevérent d'y jetter la peur & l'éfroi, par une décharge qu'ils

firent faire pour empêcher de penetrer leur dessein ; tellement que s'ils eussent chargé dans ce tems-là au lieu de faire retraite, toute nôtre armée sans doute auroit été mise en fuite. Le Prince de Condé fut ravi du parti qu'ils avoient pris, & ses troupes ayant eû le tems de reprendre courage, il observa les énemis, qui avoient dessein d'assiéger quelque place ; il n'y en eut pas une qui n'eut peur, & quelques Gouverneurs ayant fait paroître de la foiblesse, c'en fut assez pour les déposer. Enfin aprés avoir fait trembler toute la Flandre, ils tombérent sur Oudenarde ; où le Prince de Condé venoit jetter le Marquis de Rannes, Colonel General des dragons. Le Prince de Condé qui savoit que l'on tenoit quelques discours à son préjudice depuis l'afaire de Senef, se donna à peine le tems d'atendre quelque secours que lui devoit amener le Marêchal d'Humiéres pour marcher aux ênemis, & s'étant mis en marche dés qu'il fut venu, il n'y eut personne qui s'imaginât que comme il étoit plein

plein de ressentiment, il aloit encore se faire un grand carnage. La diligence qu'il fit ne permit pas aux énemis d'emporter la place avant son arrivée, & le Comte de Souches & Monterei ayant été d'avis de ne pas exposer leurs troupes, que la circonvallation tenoit separées les unes des autres, il falut que le Prince d'Orange s'y conformât, quoi que son sentiment fut de donner plutôt quelque chose au hazard que de recevoir cét afront. Le siége d'Oudenarde ayant été levé de la sorte, les troupes énemies resolurent de se separer, & le Prince d'Orange qui voyoit que Rabenhaut, qui étoit toûjours devant Graves, y demeureroit long-tems s'il n'étoit secouru, s'y en fut lui-même avec les siennes. Les énemis firent encore un gros détachement, avec lequel ils marchérent du côté de la Meuse, où ils prirent les viles de Dinan & celle de Huy, toutes deux situées sur cette riviére. Il fut impossible au Prince de Condé de s'oposer à ces entreprises, parce qu'on avoit pris

une partie des troupes pour envoyer au Vicomte de Turenne, qui voyoit grossir à tous momens celles qui lui étoient oposées. Cela l'avoit finalement obligé à se retirer en deça du Rhin ; & comme il avoit lieu de croire que les énemis ne pourroient passer ce fleuve à Strasbourg, dont les Magistrats avoiēt promis d'observer exactement la neutralité, il veilla à la cõservatiõ de Philisbourg, sur lequel, aprés bien d'irresolution, ils témoignoient avoir envie de mordre. Ils en avoiēt pris le chemin, & ils étoient en état de tout entreprendre, leur armée étant composée non seulement des troupes de l'Empereur & du Duc de Lorraine ; mais encore de celles des Princes de Brunsvvic, de l'Archevêque de Cologne, & de l'Evêque de Munster, sans conter celles des Cercles qui étoient sous le commandement du Duc de Bournonville. Elles faisoient pour le moins cinquante mille hommes, & elles n'atendoient plus que celles du Marquis de Brandebourg : mais comme ce leur eût été

une

une honte de se cacher étant déja en si grand nombre, elles parurent en campagne, & semérent diferens bruits touchant leurs desseins. Le Vicomte de Turenne n'étoit pas de ceux qui s'arrêtoient à ces sortes de choses, ainsi prenant plus garde à leurs démarches qu'à tout le reste, il reconnut bientôt qu'ils n'en vouloient point à Philisbourg, & que tout leur but étoit de passer le Rhin; il s'y oposa quelque tems avec tout le succés qu'il pouvoit désirer. Mais les énemis étant aprochés de Mayence, ils engagérent l'Electeur, nonobstant la parole qu'il avoit donnée au Roi de demeurer neutre, de les laisser passer au travers de la vile. Pour couvrir son infidélité, il fit dire au Vicomte de Turenne qu'ils l'avoient atrapé, & que ne leur ayant promis passage que pour les malades & pour les équipages, ils s'étoient servis de sa facilité pour y mêler la plus grande partie de leur cavalerie. Il est aisé de juger combien ces raisons satisfirent peu le Vicomte de Turenne: mais n'étant

pas en état de témoigner ſon reſſentiment, il fut obligé de diſſimuler & de courir à ce qui preſſoit le plus. Car les énemis, aprés avoir ainſi fait paſſer leur cavalerie, avoient bâti un pont auprés de la vile, qui avoit ſervi à leur infanterie, & ils commençoient déja à paroître dans l'Alſace, où même ils s'étoient ſaiſis de divers poſtes. Le Vicomte de Turenne ayant jugé par tous ces mouvemens que leur deſſein étoit d'entrer en Lorraine, ſe retrancha ſur leur paſſage, & quoi qu'il n'eut que vint mille hommes, il les embaraſſa tellement, qu'ils n'oſérent entreprendre de lui donner combat.

Chap. XIX.

Chagrin du Duc de Lorraine contre ſon Païs. Le Vicomte découvre la ruſe des énemis, Compliment du Vicomte aux Impêriaux, Sedition chez les Imperiaux, Secours que donne le Vicomte au Marquis de Vaubrun; Ruſe des énemis; Le Vicomte les veut ſurprendre,

dre, Combat opiniâtré, Les énemis font merveilles, Le Vicomte oblige les énemis à s'étendre dans la haute Alsace, Le Vicomte fait des marches toutes opposées à ses desseins; Les énemis en fuite, Le Marquis de Brandebourg surpris; Grande perte des énnemis, Caresses du Roi au Vicomte étant de retour à la Cour, Veritable cause de la mesintelligence du Vicomte & du Marquis de Louvois, Plainte du Vicomte au Roi contre le Marquis de Louvois, Modestie du Vicomte dans sa prosperité.

LE Duc de Lorraine qui avoit des intelligences dans son Païs, en recevoit à tous momens des nouvelles, on lui disoit qu'il ne paroitroit pas plutôt qu'il trouveroit des gens tout prêts à suivre sa fortune; ce qui lui fit proposer à ses aliés que s'ils vouloient lui donner quelque cavalerie, il passeroit jusques dans ses Etats: mais comme ils craignoient que le désir d'y rentrer ne lui fit entreprendre des choses au delà de ses forces, ils lui refusé-

rent ce ſecours. Il en fut ſi faché contr'eux, qu'il témoigna publiquement ſon chagrin , & même en écrivit à l'Empereur, mais comme il avoit mené une vie ſi étrange & ſi déréglée qu'on le tenoit pour ſuſpect ſur la moindre choſe, les autres ſe lavérent facilement de ſon acuſation , & au contraire perſuadérent à l'Empereur, qu'il avoit bien plus de ſoin de ſon interêt commun. Cependant une ſi groſſe armée ayant de la peine à ſubſiſter dans des quartiers ſi reſſerrés, les énemis reſolurent de repaſſer le Rhin, à quoi ils ſe voyoient d'ailleurs excités par pluſieurs cabales qu'ils avoient dans Strasbourg, leſquelles tâchoient d'engager les Magiſtrats de ſe déclarer en leur faveur. Le Vicomte de Turenne qui ignoroit ces pratiques , eut peur qu'ils ne retournaſſent au delà de ce fleuve pour aſſiéger Philisbourg , & étant bien-aiſe de s'y opoſer , il fit travailler à un pont à demi-lieuë de cette vile. Les énemis ravis qu'il eût ainſi pris le change, tâchérent d'augmenter

ſes

ſes ſoupçons pour lui faire paſſer le Rhin: mais comme il n'étoit pas homme à ſe laiſſer tromper long-tems, il découvrit bientôt ce qui ſe paſſoit, & tâcha d'y aporter remède. Pour cét éfet il envoya Machaut Intendant de l'armée dans Strasbourg, avec ordre de remontrer aux Magiſtrats à quoi ils s'exposeroient s'ils manquoient à leur parole. Qu'aprés les avis qu'on lui avoit donnés, comme il avoit lieu de prendre de l'ombrage, il ſouhaitoit, ou qu'ils lui remiſſent la garde de leur pont, ou qu'ils donnaſſent d'autres ſuretés : que c'étoit à eux à voir s'ils aimoient mieux donner des ôtages, mais qu'il n'étoit pas reſolu de ſe fier ſeulement à leurs promeſſes. Ce compliment ſurprit ces Magiſtrats ; & étant répandu parmi le menu peuple qui étoit gagné par les Imperiaux ; il ſe fit une ſedition, ſi bien qu'ils avoient reſolu de donner ſur les François. Le déſordre augméta encore beaucoup à l'aproche de quelques troupes, que le Vicõte de Turenne avoit détachées pour

s'emparer du pont, car il avoit apris que ceux de la vile s'étoient engagés de le livrer aux énemis, & il vouloit tâcher de les prevenir : mais le Marquis de Vaubrun qui les conduisoit n'ayant pu emporter la redoute qu'ils avoient fait pour le mettre hors d'insulte, il se trouva tellement engagé, que si le Vicomte de Turenne ne fut survenu, lui & ses gens étoient en grand peril. Cependant Caprara, qui s'étoit avancé à la tête de mille dragons & de trois mille chevaux, se saisit du pont, & le Vicomte de Turenne ayant donné moyen au Marquis de Vaubrun de se retirer, toute l'armée se joignit & ala chercher un poste avantageux. N'y ayant plus rien alors qui put empêcher aux énemis l'entrée de l'Alsace, ils n'eurent plus qu'à prendre garde comment ils y pourroient subsister, car le Vicomte de Turenne fit transporter dans Saverne & dans Haguenau tout ce qui leur pouvoit servir. Le Roi ayant sû l'infidélité de ceux de Strasbourg, envoya promptement du secours au Vicomte de Tu-

renne;mais il en renvoya une partie,ce qui étonna beaucoup de monde, chacun le croyant en grand danger. Mais lui voyoit de plus loin que les autres, méditoit déja une entreprise qui étoit extraordinaire,& qu'il n'y avoit guéres que lui qui put conduire heureusement. Cependant les énemis s'étoient avancés du côté d'Ensein, en quoi ils avoient trompé ce Prince, qui avoit cru qu'ils marcheroient à lui,& principalement aprés avoir vu paroître quelque cavalerie, Ils firent un grand trophée de cette ruse qui leur avoit réüssi heureusement, & le Vicomte de Turenne s'en sentant piqué, voulut leur faire voir que nonobstant l'inégalité de ses forces il étoit encore en état de leur faire beaucoup de peine. En éfet sachant qu'ils se tenoient dans leur camp comme s'ils n'eussent eû rien à apre-hender,& qu'ils dormoient en un mot la grasse matinée dans une grande confiance de leurs forces, il partit à deux heures aprés minuit du sien, & tâcha de les joindre devant qu'ils eussent avis de sa marche. Sans une

merveilles pour le défendre ; mais nôtre infanterie & nos dragons s'en rendirent maîtres aprés un long combat, & même le conservérent, quoi que le Duc de Lorraine y entrât avec la cavalerie de l'aile gauche. La cavalerie de l'aile droite voyant qu'il n'y avoit qu'elle qui n'avoit point donné, tomba sur nôtre gauche, qu'elle renversa sur le corps de reserve; de sorte que d'une seule charge elle nous rompit entiérement : mais le Vicomte de Turenne qui avoit l'œil à tout, fit avancer de l'infanterie, & elle sauva encore la cavalerie, comme elle avoit fait au combat de Seintzeim. Le Vicomte de Turenne eut un cheval blessé sous lui, comme il passoit d'un bataillon à un autre pour lui donner ses ordres, & la nuit ayant interrompu le combat, il se retira avec dix canons qu'il avoit pris dans le bois. Les énemis furent fâchez de n'avoir pu mieux reüssir avec des troupes si considerables, & ils resolurent, aprés avoir éprouvé sa valeur, de ne rien entreprendre jusques à ce que le Marquis de Brandebourg

fut arrivé. Enfin étant venu, ils crurent que le Vicomte de Turenne n'avoit plus qu'à se retirer dans ses montagnes, & qu'ils iroient par tout où il leur plairoit: mais voulant leur montrer qu'il ne les craignoit pas davantage pour avoir acru leur nombre, il pourvut Saverne & Haguenau à leur barbe, puis se posta si avantageusement, qu'il étoit en état de traverser tous leurs desseins. Ils firent mine de vouloir assiéger ces deux places pour l'obliger à quiter son poste; mais regardant tous leurs mouvemens comme autant de piéges qu'ils lui tendoyent, il les lassa tellemēt par sa patience, qu'ils songerent à s'étendre dans la haute Alsace, où ils n'avoient pas trouvé une place fortifiée; ils furent obligés de prendre ce parti, parce qu'une si grosse armée ne pouvoit pas subsister toute ensemble. Le Marquis de Brandebourg fut du côté de Colmart avec les troupes de Brunsvvic, & celles des autres aliés prirent leurs quartiers en deçà & en delà de la riviére d'Ill. Le Vicomte de Turenne feignant

feignant de vouloir ſuivre leur exemple, fit marcher ſes troupes du côté de la Lorraine : mais au lieu de les diſtribuer d'un côté & d'autre, il traverſa cette Province, dans laquelle il avoit donné ordre de lui tenir du foin & de l'avoine tout prêts pour ſa cavalerie: il la remit un peu par là, de ſorte qu'elle ne ſe ſentit preſque pas d'une ſi longue marche. Cependant perſonne ne ſavoit où il aloit, & l'on étoit bien éloigné de croire qu'il marchât aux énemis : mais lui ayant vû prendre le chemin de Betfort, on commença à ſe douter que cela pouvoit bien étre, & l'on entra en même tems dans l'admiration. Les énemis, qui n'avoient eû garde de penetrer ſon deſſein, s'étoient encore plus étendus depuis ſon départ, & il y en avoit même qui étoient venus juſques à Remiremont, & à Eſpinal dans la Lorraine: ce furent les premiers qu'on ataqua; mais s'étant ſauvés par la fuite, ils portérent aux autres des nouvelles de ce qui ſe paſſoit. L'alarme fut grande parmi eux, & ils tachérent de

defendre le passage de la riviere d'Ill. Le Vicomte de Turenne se douta bien que ce seroit le parti qu'ils prendroient; c'est pourquoi quitant le gros de l'armée, il s'avança en diligence avec trois mille chevaux, il batit quelques escadrons, qui s'étoient postés sur le bord de la riviére, & ils furent si surpris, qu'ils ne songerent pas à avertir quelques garnisons qui étoient à l'écart dans des chateaux. L'armée étant arrivée au delà de la riviére, il détacha de gros partis pour couper celles qui pourroient étre sorties, & l'on fit un grand nombre de prisonniers. Cependant quoi qu'on passa en vuë de certains lieux, où il y avoit encore des troupes, on ne les voulut point ataquer de peur de perdre trop de tems: cela fut cause que le Marquis de Brandebourg se trouva surpris comme les autres, ce qu'on reconnut à la faute qu'il fit d'abandonner Turquem, qui est sur le Canal de Colmarr. Le Vicomte de Turenne y étant arrivé s'en saisit, & ses troupes n'y furent pas plutôt que les enemis revinrent pour

pour l'en chasser; cela fut cause d'un rude combat, dans lequel les uns & les autres perdirent bien du monde: mais la nuit étant survenuë, sans que les énemis nous eussent pu chasser, ils prirent ce tems-là pour faire retraite, & repasserent le Rhin à Strasbourg. Cependant ils ne se trouverent pas vint mille hommes, quand ils furent au delà, & tout le reste étoit peri, soit dans les combats precedens, ou dans cette ocasion.

Quoi que le succés qu'avoit eû le Vicomte de Turenne contre une armée si nombreuse, eût surpassé, s'il faut ainsi dire, les esperances de la Cour, elle n'étoit pourtant pas sans aprehension par crainte d'un semblable danger, car on aprenoit de toutes parts que les Alemans faisoient des preparatifs extraordinaires pour devenir plus puissans que jamais. Le Vicomte de Turenne s'étant rendu à la Cour, le Roi lui fit un acueil si favorable qu'on n'y sauroit rien ajouter, & s'étant enfermé avec lui dans son cabinet, il voulut savoir tout ce qui s'étoit

passé durant la campagne,& ne se put lasser d'admirer vne conduite qui avoit évité beaucoup de malheur au Royaume.

(Le Vicomte de Turenne ne profita point de ce tems-là pour faire ses plaintes au Roi contre le Marquis de Louvois, lequel ménageant presque tout le Royaume, se servit de son autorité pour refuser un plaisir au Vicomte, qu'il souhaitoit avec beaucoup d'empressement, à l'ocasion de quelques Oficiers de son armée, dont il faisoit beaucoup de cas; & qu'il souhaitoit les faire voir au Roi, lors qu'ayant formé le Camp à la pleine d'Oüille qui a été tres-considérable par sa beauté, où le Roi étoit en personne; Il prioit le Marquis de Louvois de donner ordre que ses Regimens fussent de ce campement, ce qu'il lui promit: mais comme le Marquis de Louvois éludoit la chose, & ne se mettoit point en état de lui tenir sa promesse, le Vicomte lui en parla; & le Marquis de Louvois voulant s'excuser lui dit, il est vrai que je vous l'avois promis

promis, mais le Roi m'ôte le moyen d'executer ma promesse; Je vous ferai confidance de ceci; c'est que le Roi ne prēd pas plaisir de voir les troupes qui ont tiré l'épée contre son service; à quoi le Vicomte répondit; Je vous entens; cela lui fâcha beaucoup. Etant donc revenu à la Cour, lui & le Prince de Condé resolurent de s'en plaindre au Roi conjoimtement, que le Prince de Condé qui n'avoit pas moins de ressentiment que lui parleroit le premier au Roi, & que le Vicomte l'apuyeroit; ce que le Prince de Condé ayant oublié, & leur dessein étant su de Mr. Le Tellier, il fit agir l'Evêque d'Authun, qui étoit bien auprés du Prince de Condé, lequel lui insinua d'autres sentimens; ce qu'ayant su le Vicomte, il ne se soucia plus de lui en parler, & se contentant de songer à ce qui le regardoit en particulier; il ala trouver le Roi, qui pria de lui donner audiance particuliere. Le Roi la lui ayant acordée, il lui dit; (ne mettant pourtant pas en avant le chagrin que le Marquis lui avoit causé par le refus

qu'il lui avoit fait,) mais comme un bon Politique, il lui dit seulement les causes de l'inimitié du Marquis contre lui, ce qu'il fit en ces termes, Sire, cõme peut-être Vôtre Majesté ignore ce qui se passe, je suis bien-aise de l'en informer : qu'il ne savoit pas si c'étoit par son ordre que le Marquis de Louvois lui avoit écrit plusieurs fois touchant ce qu'il avoit à faire pendant la campagne, mais que comme les ordres qu'il avoit reçus étoient assez mal digerés, il les atribuoit plûtôt à son Ministre qu'à lui, qui étoit trop éclairé pour faire de ces sortes de fautes ; que lui qui étoit sur les lieux étoit plus capable de décider de ce qu'il y avoit à faire, que l'autre qui étoit éloigné; que d'ailleurs il lui laissoit à juger qui étoit celui des deux qui avoit le plus d'expérience ; qu'il ne lui disoit pas cela pour trancher du necessaire, mais pour lui aprendre que le Marquis de Louvois, non content de faire sa charge, vouloit encore faire celle des autres; que s'il avoit resolu de lui redonner le commandement de son armée, il le

prioit

prioit de vouloir lui envoyer ses ordres lui-même, & de recevoir ses lettres; que le Cardinal de Boüillon son neveu se chargeroit de l'un & de l'autre, sinon qu'il lui auroit beaucoup d'obligation de le dispenser de servir davantage, parce qu'y alant trop de son honneur à faire les fautes qu'on lui faisoit faire, il étoit biẽ-aise d'épargner sa reputation. Le Roi reçût cét avis cõme un Prince sage, & qui n'étoit pas tellement aveuglé de son Ministre qu'il refusât de rendre justice aux autres, il lui permit de lui écrire en droiture par le moyen du Cardinal de Boüillon, ajoûtant qu'il vouloit encore que ce fut lui qui fit tenir ses ordres. Cependant comme le Roi savoit que le Vicomte de Turenne ne s'étoit pu empêcher de parler un peu aigrement au Marquis de Louvois de ce qui étoit arrivé, il vouloit pour entretenir la paix entre des personnes si necessaires à son service, que ce Ministre fut jusques chez lui demander son amitié. Beaucoup d'autres à la place du Vicomte de Turenne se seroient

tenus fort honorés de la visite d'un homme qui avoit la faveur du Roi, & se seroient servis sans doute de cette ocasion à l'avancement de leur fortune : mais ce Prince qui n'agissoit que par un motif de gloire, reçut le compliment de ce Ministre avec une si grande froideur, que le Marquis de Louvois en démeura tout surpris; pourtant comme il avoit ordre du Roi de demãder, cõme je viens de dire, son amitié, il fit toutes les avances imaginables pour l'obtenir : mais le Vicomte de Turenne lui répondit avec son flegme ordinaire, que comme il savoit bien que ces paroles ne procedoyent que du commandement du Roi, il examineroit à l'avenir sa conduite, & quand il auroit fait autant de choses pour étre de ses amis, que lui qui lui parloit en avoit fait pour étre des siens, il verroit ce qu'il auroit à faire. Cette réponse fut admirée du Prince de Condé, qui ne put s'empêcher de dire, que le Vicomte de Turenne avoit fait une plus belle action en faisant cela, qu'en gagnant tant de viles, & de batailles:

en éfet on trouve bien plus de Capitaines capables de ces grans ſuccés, qu'on n'en trouve qui ſe roidiſſent ainſi contre la faveur ; le Prince de Condé en rendoit témoignage lui-même en cette ocaſion, puis qu'il avoit, comme je viens de dire, oublié ſi tôt ce qu'il avoit promis au Vicomte de Turenne,

---

CHAP. XX.

Amitié des Pariſiens pour le Vicomte, Vanité du Marquis de Louvois, Le Roi fait entrer dans ſon parti le Roi de Suéde, L'armée de Suéde en marche, Ligue de Brunſvvic, de Munſter & du Roi de Danemarck. Le Marquis de Brãdebourg pourſuit les Suédois; Conquêtes du Roi de Danemarck, Limbourg attaqué, Priſe de la ville d'Huy, Treves aſſiégé, Fineſſe du Duc de Lorraine, Chagrin du Maréchal de Crequi, Beveuë du Maréchal de logis du Maréchal de Crequi. Mort du Comte de la Mark, Déſordre du Maréchal de Crequi, Mort du Gou-

verneur de Tréves, Le Maréchal de Créqui déconcerté, Boisjourdan Capitaine suborne tous ses camarades, Haine des Oficiers contre le Maréchal de Crequi, Fin tragique du traitre Boisjourdan, Prise de Tréves; Pillage, Prise d'Angouste., La Valiere se jette dans un Convent.

CEpendant cette afaire qui avoit fait tant de bruit parmi les Courtisans, bien loin d'enorgueillir le Vicomte de Turenne, sembloit le rendre encore plus afable envers chacun. Tout le monde qui avoit admiré ce qu'il avoit fait dans la campagne précedente, n'admiroit pas moins sa modestie, car il aloit le plus souvent tout seul dans son carrosse, & sans se faire suivre que de deux ou trois laquais; chacun s'arrêtoit pour le voir passer, & il rendoit le salut à chacun, avec tant de bonté, que les Parisiens qui se laissent gagner aisément par la civilité, se seroient fait sacrifier, s'il faut ainsi dire, pour lui, & ils trouvoient cela d'autant plus à leur gré, que les autres personnes

ſonnes de condition ne faiſoient pas la même choſe, ſur tout le Marquis de Louvois, qui afectoit de ne regarder perſonne en paſſant.

Cependant le Roi ne laiſſa pas paſſer l'hiver ſãs tâcher d'atirer pluſieurs Princes étrangers à ſon parti par le moyen de ſon argent, & entr'autres le Roi de Suede, qui avoit diferé juſques là de ſe declarer : mais s'y étant enfin reſolu à la ſolicitation de pluſieurs de ſon Conſeil qui étoient Penſionnaires de France, il ſe mit en campagne, & obligea l'Electeur de Brandebourg & les Princes de Brunſvvic de retirer la plus grande partie des troupes qu'ils avoient ſur le Rhin. Comme le chemin étoit long pour retourner dans leurs Etats, ſur tout au Marquis de Brandebourg, ſes ſujets ſe trouverent fort alarmés de l'aproche de l'armée de Suede, qui devoit, ſi elle eût été bien conduite, profiter de l'abſence de ce Souverain : mais s'etant arrêtée ſans neceſſité à quelques bicoques, le Marquis de Brandebourg eût le tems de s'aprocher auſſi bien que les trou-

de Brunſvvic, celles de Munſter & celles du Roi de Dannemark, qui ſe joignirent toutes enſemble contre cet énemi commun : néanmoins comme il n'en faloit pas tant pour le mettre à la raiſon, elles ſe ſéparérent bientôt pour agir en diferens endroits. Le Marquis de Brandebourg ayant raſſuré ſes Etats par ſa préſence, pourſuivit les Suédois, qui avoyent lâché le pié ſur l'avis qu'ils avoyent eû qu'il s'aprochoit, & les ayant atrapés à Ferberlin, il batit leur arriére-garde. Cette victoire lui ayant ouvert le chemin de la Pomeranie Roiale, il ataqua pluſieurs places qui ne firent aucune reſiſtance, pendant que les troupes de Brunſvvic & de Munſter ſe jettérent ſur le Duché de Brême. Pour ce qui eſt du Roi de Danemark, il prit les îles de Duſſedom & de Wolin, & mit le ſiége devant Wolgaſt; de ſorte qu'on eût dit, que la fortune qui avoit fait faire autrefois toutes ces conquêtes en peu de tems au grand Guſtave, ne vouloit pas que les énemis de ſon ſucceſſeur en emploiaſſent davantage pour les lui ôter. Quoi
que

que ces désordres qui arrivoyent à un Prince alié de la Couronne, eussent dequoi étonner la Cour, pourtant cōme cela avoit toûjours fait une diversion avantageuse, le Roi se rendit en Flādre où il fit mine d'en vouloir à Charlemont: mais ayant passé la Meuse, il fit ataquer Limbourg, pendāt qu'il faisoit tête au secours que le Prince d'Orange préparoit: mais ce Prince ayant la riviére de . . . . à traverser, qu'il trouva garde par un bon nōbre de troupes, ce fut inutilement qu'il se mit en chemin, n'ayant osé entreprendre de forcer ce passage. Limbourg n'ayant ainsi aucune chose à esperer, se rendit au Prince de Condé, que le Roi avoit envoyé devant. Le Marquis de Rochefort prit aussi la vile de Huy, outre que Dinan avoit été emportée dés l'entrée de la campagne, ce qui nous donna encore deux passages sur la Meuse, & ressera la garnison de Namur. Les énemis n'ayant pu empêcher cette perte, resolurent pour s'ouvrir les passages du Luxembourg d'assiéger la vile de Tréves. Le Duc de Lorraine qui étoit en

ves: mais comme il n'étoit pas le plus fort, il se retrancha à Taverne, la Moselle étant entre les énemis & lui. Cependant il fit savoir de ses nouvelles au Gouverneur, qu'il tacha d'exciter à une vigoureuse défense par les promesses qu'il lui fit de le secourir, car il esperoit recevoir quelques troupes des Evêchés pour remplacer celles qui étoient alées en Bretagne. Le Duc de Lorraine qui étoit un vieux Capitaine rempli d'experience, ne lui voulant pas donner le tems d'augmenter ses forces, envoya reconnoitre la Moselle, qui se trouva guéable en plusieurs endroits, tellement que n'ayant laissé devant Treves que ce qui étoit necessaire pour la garde des lignes, il marcha droit à la riviére avec tout ce qu'il avoit de troupes; il la traversa incontinent, non pas toutefois sãs que le Maréchal de Crequi en fut averti, ce qui l'obligea à mettre sõ armée en bataille: mais il se trouva que sa cavalerie étoit alée au fourage, dont il faillit à se desesperer, car il y avoit trois iours entiers que dans la crainte de ce qui arrivoit alors, il avoit défendu

gardes se sauva dans un marais, les autres se ietterent dans un bois, & le desordre fut si grand, que le Marêchal de Crequi s'enfuit lui même lui cinquiéme. Il ne sut d'abord où il devoit se retirer; mais son desespoir lui inspirant d'aler à Treves, il crut qu'il feroit bien de le suivre, & ce qui l'obligea à cela ce fut qu'il aprit cela peu de tems avāt que le Gouverneur fut tombé du haut d'un bastion en bas où il avoit voulu aler à cheval, dont il mourut sur le champ. On ne sait à quoi attribuer les fautes que fit le Marêchal de Crequi en cette rencontre; si ce n'est à la perte qu'il avoit faite peu avant que son équipage fut brulé, ce qui l'avoit mis de si méchante humeur, qu'il n'étoit plus connoissable. L'absence de sa cavalerie y contribua encore beaucoup, mais plus que tout cela la volonté de Dieu, qui vouloit que de tels malheurs suivissent celui que nous venions de faire, & qui étoit bien le plus grand, car nous venions de perdre le Vicomte de Turenne. Quoi qu'il en soit, le Maréchal de

tout ce qu'on auroit pû faire pour un Turenne; mais qu'un Turenne avoit été trop ſage pour ſe laiſſer jamais batre comme il avoit fait, non plus que pour leur demander qu'ils ſe fiſſent tuer pour reparer ſa reputation; que pour lui, il étoit reſolu de s'expoſer plutôt à toutes ſortes de perils, que de ſervir ainſi à ſes intentions; que s'ils l'en croyoiét, ils traiteroiét avec les énemis pour rendre la place; que le Roi ne leur en pourroit ſavoir mauvais gré, puiſque ce n'étoit qu'aprés avoir défendu les murailles, tout autant que leur honneur & le devoir de leurs charges les y pouvoient obliger; qu'au contraire il auroit lieu de ſe plaindre d'eux, ſi pour ſatisfaire un déſeſperé, ils expoſoient leurs ſoldats au delà de ce que la raiſon & les loix de la guerre leur preſcrivoient. Les avis de Boisjourdan furent écouté avec beaucoup de plaiſir, par la haine que chacun portoit au Maréchal de Crequi, qui comme il leur avoit fort bien dit en avoit toujours trés mal uſé avec les Oficiers. Ainſi chacun

ayant aprouvé ce qu'il avoit dit, il fut autorisé pour traiter avec les énemis. Le Marêchal de Crequi ayant eû vent d'une chose si extraordinaire, ne la put croire, si Boisjourdan ne la lui assuroit lui-même, & sachant qu'il étoit sur le rampart, il y ala en colére, qu'il tâcha pourtant de dissimuler. Mais Boisjourdan joignant l'impudence à la trahison, le fit bientôt sortir de la contrainte où il étoit, par les discours insolens qu'il lui tint. Alors le Marêchal de Crequi ne pouvant plus se retenir mit l'épée à la main, & l'obligea à sauter dans le fossé. Boisjourdan fut avertir les énemis qu'il étoit tems de se rendre maîtres de la vile; mais en se servant de son avis, ils lui firent voir l'estime qu'on fait des traitres, car ils ne voulurent pas lui donner retraite: cela l'obligea à se vouloir sauver; mais ayant été reconnu à Metz, il fut arrêté, & on lui coupa le cou, punition trop douce pour une trahison comme la sienne. Cependant Treves fut pris, moitié de gré moitié de force, & le Marêchal de Crequi n'ayant

pas

pas voulu ſigner la capitulation qui avoit été arrêtée par Boisjourdan, fut fait priſonnier de guerre. Les énemis tinrent mal les conditions qu'ils avoient acordées, car comme il y en avoit eû qui avoient tourné les armes contr'eux à leur entrée dans la vile, ils ſe ſervirent de ce pretexte pour contenter leur avarice & leur cruauté; il y eut pluſieurs ſoldats dépouillés, pluſieurs maiſons pillées, & pluſieurs fémmes violées: ce qui fut cauſe que les François pour repreſailles, maltraiterent quelques petites viles dont ils ſe rendirent les maîtres. Mais tout cela n'étoit pas capable de les conſoler des pertes qu'ils venoient de faire & qui auroient eu de grandes ſuites, ſi le Duc de Lorraine eût ſu profiter de ſa victoire; mais s'étant brouillé avec les chefs des troupes qui lui avoient aidé à la remporter, il ne put entrer en France, comme il lui auroit été facile ſans cela, car il n'y avoit plus d'armée pour défendre la frontiére, & le cœur étant diſpoſé comme il étoit à la revolte, il eût mis

O 6

doux pour regarder à cela de si prés, il étoit frére de Madame de Montespan, qui avoit pris la place de Madame de la Valliére, dont celle-ci avoit eû tant de chagrin, qu'elle s'étoit jettée dans un convent.

CHAP. XXI.

Le Vicomte fait voir la grandeur de son courage contre Montecuculli, Prise de Wilstat, Soufrances de Strasbourg, Juste raisonnement de Strasbourg, Crainte de Strasbourg. Montecuculli en peine, La mort du Vicomte de Turenne, St. Hilaire blessé, Affliction des troupes, Prudence du Comte de Lorges dans sa démarche, Rude combat, Un courier envoyé au Roi sur la mort du Vicomte, tous les soldats veulent prendre le dueil, Affliction du Roi, Joye de l'Archevêque de Reims; Affliction des Parisiens; Politique du Roi, Création de huit Maréchaux de France, Raillerie sur le Duc de Vivonne, Honneur que fait le Roi à la sepulture du Vicomte;

Convoi & Pompe funébre, Consternation Generale, Cérémonies de l'Enterrement, Liberalités du Roi aux Parens du Vicomte, Le Comte d'Auvergne fait Colonel General de la Cavalerie, & Gouverneur du Limosin, Le Comte de Lorges fait Maréchal de France, & Capitaine des Gardes du Corps.

CEpendant le Roi se seroit consolé de toutes ces choses, sans la perte du Vicomte de Turenne, qui avoit été tué le vint sept de Juillet d'un coup de canon. Ce Prince s'étoit avancé à la tête de ses troupes victorieuses contre Montecuculli, vieux Capitaine qui faisoit la guerre depuis plus de cinquante ans, & qui à cause de sa vieillesse s'étoit excusé de servir l'année précédente. Ces deux chefs remplis d'une expérience presque égale, ayant mis en usage tout ce que la guerre à de plus fin & de plus rusé, firent voir en cinq ou six semaines de tems, qu'un bon Géneral n'est forcé au combat que quand bon lui semble;

car

car quoi qu'ils fussent toûjours fort prés l'un de l'autre, pas un des deux ne trouva l'ocasion d'ataquer. Le Vicomte de Turenne voyant ces dificultés songea à s'emparer de Wilstat, afin d'ôter la communication aux énemis de Strasbourg, qui demeuroit en aparence dans la neutralité, mais qui auroit été bien-aise de la rompre en leur faveur. Montecuculli s'étant douté de son dessein, y fit filer des troupes; mais le Vicomte de Turenne qui avoit pris ses mesures de loin ayant fait marcher les siennes, elles y arrivérent auparavant. Toutes ces démarches ne plaisoient guéres à ceux de Strasbourg, dont le territoire étoit en proye également aux uns & aux autres; c'est pourquoi plusieurs vouloient qu'ils se déclarassent promptement: mais les plus sages étant d'un sentiment contraire, representoient que quoi qu'ils soufrissent tous les ans par le voisinage des deux armées, il leur étoit pourtant plus avantageux d'être exposés à ces sortes d'incommodités, que d'épouser quelque parti; que tous deux étoient

êtes. Le Vicomte de Turenne ſachant la diſpoſition où l'on étoit à Strasbourg, y envoya faire des menaces, ce qui retint un peu les eſprits ; car chacun faiſant reflexion que ce grand-homme pourroit bien encore avoir le même ſuccés cette campagne là qu'il avoit eû la précédẽte, apréhẽdoit qu'il ne tournât ſes armes contre leur vile. Enfin ſa reputation ſeule les retenoit plutôt que ſes forces; auſſi n'y avoit-il guéres d'aparence ſans cela qu'une vile où il y avoit huit ou neuf mille hommes de garniſon, tremblât devant une armée, qui n'étoit ſouvent guéres plus nombreuſe. Ce n'étoit pas Strasbourg tout ſeul qui avoit ainſi tãt de crainte, Montecuculli ne ſavoit plus que faire, pour faire ſubſiſter ſon armée, qui ne tiroit plus de Strasbourg tous les ſecours qu'elle avoit acoutumé d'en tirer; il cherchoit de tous côtés des cãps où il put trouver des fourages, qui n'étoient pas communs dans un païs où l'on faiſoit la guerre ſi long-tems : avec cela il lui faloit trouver une aſſiéte avantageuſe, où il fut à cou-

vert du Vicomte de Turenne qui le côtoyoit toûjours; enfin il se voyoit reduit à combatre ou à mourir de faim, lors qu'une journée fatale arriva pour nous: je veux dire ce malheureux jour dans lequel nous perdîmes le Vicomte de Turenne. Jamais on ne l'avoit vu plus content, il croyoit que les énemis ne lui pouvoient plus échaper, & quoi qu'il ne parlât jamais à son avantage, il n'avoit pu s'empêcher de publier l'état où il croyoit les choses; il le fit même savoir au Roi: mais sur ces entrefaites ayant voulu aler reconnoître une hauteur sur laquelle il vouloit poser une baterie, il reçût un coup de canon qui lui donna dans l'estomac, & qui le fit tomber mort sur la place. St. Hilaire Lieutenant de l'artillerie qu'il avoit mené avec lui ayant été blessé au même tems, son fils commença à faire des plaintes sur le malheur qui lui étoit arrivé: mais St. Hilaire se fondant tout en larmes lui montra le corps du Vicomte de Turenne, ajoûtant que s'il devoit être touché de quelque chose, ce n'étoit que de la

perte

perte qu'on venoit de faire d'un si grand homme. D'abord que cette nouvelle se répandit dans nôtre armée, ce fut une consternation si grande, qu'on eut dit que chacun avoit été condamné à mort: & aprés quelque silence, chacun sanglotoit ni plus ni moins que s'il eût perdu son pére; les nouveaux soldats comme les vieux jettoient des cris en l'air capables d'amolir les cœurs les plus endurcis, & c'étoit merveilleux de voir que des gens qui avoient eû si peu de tems à le connoitre, fussent aussi sensibles que ceux qui en avoient reçû souvent des faveurs. On n'entendoit plus dans le camp que des lamentations: les soldats se disoient les uns aux autres, nôtre pére est donc mort, que ferons nous, qui nous fera repasser le Rhin en sureté, & quand même nous l'aurions repassé, sous qui servirons nous, qui nous traitte comme lui. Chacun prenoit plaisir alors à raconter les graces qu'il en avoit reçû, mais ce n'étoit pas sans interrompre son recit par une abondance de pleurs qui moüilloit tout son

combatre. Le Comte de Lorges ayant besoin alors de mettre en pratique les leçons que son oncle lui avoit dõnées, se prepara au combat, & il le fit avec tant d'ordre qu'on vit bien qu'il en avoit profité. Le combat fut long & douteux, mais les énemis ayant trouvé par tout une extrême resistance, ils jugérent plus à propos de se retirer, que de s'opiniâtrer à une chose qui leur auroit été moins utile que nuisible. Le Comte de Lorges ne trouvant plus d'obstacle à repasser le Rhin, conduisit ses troupes en Alsace, où il resolut d'atendre les ordres du Roi, à qui il avoit dépêché un courier. Cependant voulant rendre à son oncle les derniers devoirs, il lui fit faire un service, où, si l'on n'eût point aporté d'ordre, tout le monde auroit voulu entrer. Car le moindre soldat porté par l'afection qu'il avoit pour sa memoire, ne se croyoit pas moins obligé que lui à se trouver à cette cérémonie: il n'y en eut point cependant qui se contentât de porter le dueil dans le cœur, chacun voulut témoigner par des mar-

ques extérieures son afliction, & si l'on eût pu recouvrer autant de crépes comme il y en avoit qui en vouloient avoir, on auroit vu ce qui n'est peut-être jamais arrivé dans aucune armée, c'est-à-dire tous les soldats en dueil: en éfet ils ne se soucioient pas de ce qu'ils pouvoient couter, & celui qui en pouvoit avoir s'estimoit fort heureux, Le Roi ayant reçû le courier du Comte de Lorges, fut si fort afligé qu'il ne voulut voir personne de plusieurs jours, il dit tout haut qu'il avoit perdu l'homme le plus sage de son Royaume, & le plus grand de ses Capitaines; & craignant qu'aprés cela les énemis n'entrassent facilement dans le cœur de ses Etats, il envoya le Prince de Condé en Alsace, qui les arrêta. Toute la Cour fut sensible à cette perte, aussi bien que le Roi, & il n'y eut que le Ministre qui n'en fut pas tout-à-fait si fâché, quoi qu'il ne l'osât pas témoigner ouvertement. L'Archevêque de Reims son frére ne fut pas si circonspect, il fit extrêmement paroître sa joye ce qui déplut à son pére, léquel

quel étant un des plus ſages courtiſans du ſiécle l'en reprit. Cependant quelque douleur qu'on fit paroître à la Cour, elle fut beaucoup moindre que celle des Pariſiés, qui quoi qu'aſſez intereſſés pour l'ordinaire, auroient donné agréablement la moitié de leur bien pour lui redonner la vie ; ils en donnérent pluſieurs marques, par la conſternation où toute la vile parut à cette nouvelle, & par les plaintes qu'ils firent ſur ſa mort : ils ne craignoient point de dire, qu'aprés la perte qu'on venoit de faire, le Royaume étoit en grand danger. En éfet le Roi ayant la même penſée, fut bien-aiſe de s'aſſurer des Grans en leur faiſant de nouvelles faveurs; il fit huit Marêchaux de France, quoi qu'il y en eut parmi ceux-là qui n'étoient pas en trop grande eſtime : le Duc de Vivonne fut de ce nombre, ce qui donna lieu à une plaiſanterie qu'on fit ſur ce ſujet, car il y en eut qui dirent, que les ſept autres avoient été faits Marêchaux de France par l'épée, & que pour lui il l'étoit par le fourreau. Ce-

lors qu'on ſortit le corps du caroſſe, que les Religieux vinrent recevoir à la porte de l'Abaïe, chacun ayant un cierge a la main ; ſes gardes le portérent dans le chœur, où l'on avoit preparé une eſtrade, ſur laquelle ils le poſérent. Le lendemain on lui fit un magnifique ſervice, mais qui n'aprocha en rien de celui qui lui fut fait quelques jours aprés à Nôtre-Dame, où le Parlement, la Chambre des Comtes, la Cour des Aides, l'Vniverſité & la vile furent averties de ſe trouver par une lettre de cachet ; le Clergé en reçût une auſſi pour la même choſe, & s'y étant tous rendus, le Marquis de Rhodes Grand Maître des cérémonies, acompagné de Mr. Saintot qui fait cette charge ſous lui, ala querir les parens qui étoient à l'Archevêché. Cinquante pauvres vétus de drap gris, & ayant en leur main des flambeaux de cire blanche, atendoient à la porte pour marcher devant le deüil ; les vint quatre Jurés crieurs avec leurs robes de cérémonies, ſur leſquels on avoit ataché des écuſſons aux armes du défunt, les ſuivoient; &

aprés eux quatre herauts d'armes avec leurs cottes, & tenant leur bâton à la main. Les Oficiers dés cérémonies venoient aprés ; & ceux-ci précédoient le dueil, dont le chef étoit le Duc de Boüillon, ayant un manteau, dont la queüe étoit portée par des Gentilshommes, aussi bien que celle des autres parens. Il y avoit un Mausolée superbe dans le chœur, au-tour duquel les hérauts d'armes s'étant rangés, l'Archevêque de Paris commença le service, à la fin duquel l'Evêque de Lombes prononça l'Oraison Funêbre. Cette cérémonie avoit été annoncée auparavant par les hérauts d'armes acompagnés des Jurés crieurs, devant l'hôtel oû demeuroit le défunt, & en plusieurs lieux publics en ces termes.

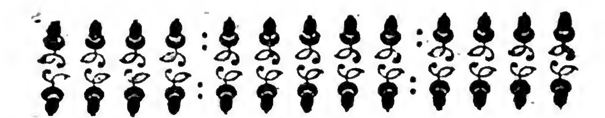
Nobles & dévotes personnes, priez Dieu pour l'ame de trés-haut, trés genereux & trés-puissant Prince, Henri de la Tour d'Auvergne, Vicomte de Turenne, Maréchal des camps & armées du Roi, & Colonel General de la cavalerie legére de France; & ayant recommencé ces paroles une seconde fois, ils ajoûtérent, *qui fut tué*

le 27.

point eû de part; mais j'ai cru le devoir faire, parce que parlant tantôt de l'Italie, où il étoit, puis le faisant passer en Flandre, ou en Alemagne selon l'ordre qu'il en avoit recû, c'eût été faire perdre le fil de l'Histoire que j'avois commencée, que de ne pas poursuivre. Si j'ai bien, ou mal fait, je m'en raporte agréablement au jugement du lecteur. Quoi qu'il en soit, je ne saurai jamais si je lui aurai plu, ou deplu, je suis si acablé de fatigues pour avoir servi prés de cinquante ans, sans pourtant avoir fait aucune fortune, que je ne verrai jamais cette Histoire au jour. Je ne souhaite pas même de l'y voir, ayant resolu de la tenir au fond d'un cofre, jusques à ce qu'on l'en retire aprés ma mort, si on la juge digne d'être mise en lumiére. Je ne demanderai point de pardon au lecteur des fautes que j'ai faites, comme beaucoup de gens font dans leur préface, j'en ai fait le moins qu'il m'a été possible, & quiconque y trouvera à redire, je lui assure qu'il fera plaisir au public de faire mieux. Pour moi je voudrois que quelqu'un m'eût devancé dans cette entreprise, j'aurois eû le plaisir de le voir mais quoi que voici déja la qua-

triéme année qui s'écoule depuis que ce grand homme est mort, il ne s'est encore trouvé personne qui ait mis son Histoire au jour. Si je n'ai pas trop bien réüssi, j'ai toûjours été plus hardi que les autres, m'en sache gré qui voudra. Cependant je me flatte que ce sera une lecture qui n'ennuiera pas à tout le monde.





PREFACE.

SI ce qu'on doit desirer le plus dans un Historien, est de dire la verité, C'est sans contredit, que cét ouvrage aura dequoi satisfaire ceux qui le liront. C'est à quoi je me suis étudié particuliérement, esperant qu'aprés avoir aquis quelq; reputation par les armes, je ne la perdrois pas par la plume. Je sai biẽ que toutes sortes de verités ne sõt pas bonnes à dire, mais graces à Dieu je n'ai ni femme ni enfans, & tout étant mort aprés moi, je ne crains gueres la haine de ceux qui pourront me vouloir du mal. Cependant à bien examiner toutes choses, je n'ai rien dit dont on ait lieu de se tant facher; Si Mr. de Turenne étoit en vie, il ne se mettroit pas beaucoup en colere de ce que j'ai dit qu'il y en avoit qui croyoient qu'il n'étoit pas de la Maison de la Tour d'Auvergne; cela n'est pas nouveau dans le monde, & sage, & prudent comme il étoit, il

auroit mieux aimé que j'eusse mis les choses en doute, comme j'ai fait, que d'aler afirmer ce que je ne sais pas, & ce que je ne suis pas obligé de savoir. Il faut que chacun se mêle de son métier, c'est à un homme qui écrit des génealogies, de foüiller dans l'antiquité, mais quant à un Historien, c'est assez qu'il dise là-dessus ce qu'il y a de pour & contre, & qu'il en laisse la decision à son lecteur. C'est ce que j'ai fait, & ce que je ferois encore si j'étois à recommencer. Quoi qu'il en soit, ce premier trait de mon Histoire doit faire juger que j'ai évité les écueils ou échoüent la plûpart de ceux qui se mêlent d'écrire; je n'ai été d'aucun païs pour favoriser aucune Nation, & si j'ai dit quelque chose à l'avantage de la mienne, c'est qu'on vient de voir tant d'éfets de sa bravoure, qu'on ne craint point de passer pour son partisan, quand on lui donnera quelque loüange. Il est vrai qu'il lui faloit un Capitaine prudent, sage, & avisé, comme étoit le Vicomte de Turenne, pour la tirer de tant de mauvais pas, où elle s'est trouvée pendant cette derniére guerre. Je n'ai pas toûjours dit que c'ait été avec avantage, j'aurois dementi le caractere que je

recherce

recherche d'avantage, qui eſt d'être veritable. Cependant ſi l'on prend garde au petit nombre, avec lequel nous avons combatu des armées nombreuſes, l'on trouvera que c'eſt avoir remporté la victoire, que d'avoir évité nôtre défaite. Tout cela eſt dû à la ſage conduite du Vicomte de Turenne, & à l'amour que les ſoldats avoyent pour lui. Car ils l'aimoyent ſi éperdûment, qu'ils ſe ſeroyent fait ſacrifier mille fois plûtôt que de lui donner aucun ſujet de plainte. Ils le montroient bien en toutes ſortes d'ocaſions, où ils combatoyent de pié ferme, & ſans jamais tourner le dos; dequoi les autres Généraux ne ſe peuvent vanter, quoi qu'ils ayent eû ſouvent les mêmes troupes qu'on lui donnoit. Au reſte comme ce qui arriva à Bonn a donné matiére de vanité aux étrangers, & qu'ils veulent que la prudence du Vicomte de Turenne ait cedé cette fois là à la fineſſe du Comte de Montecuculli; je ſuis obligé de leur dire ici, quoi que je l'aye dêja dit dans le corps de mon Hiſtoire, que le Vicomte de Turenne avoit bien prévû cette afaire, mais qu'il lui fut impoſſible de ſe garentir de la mauvaiſe foi de l'Evêque de Wirtzbourg. S'il lui avoit tenu la parole

qu'il lui avoit donnée, de ne point donner passage aux énemis, ils n'auroient pas exécuté si facilement leur dessein. il ne pouuoit pas être en deux lieux diferens à la fois & il ne croyoit pas qu'un Prelat qui lui avoit donné une parole si positiue, la dût oublier en si peu de tems. C'êtoit à lui, me dira-t-on, d'avoir des espions qui l'avertissent de ce qui se passoit: ce n'est pas de lui qui faut dire cela, jamais capitaine ne les a mieux paiés, & il ne faisoit pas comme beaucoup d'autres, qui se contentent de dire à leurs gens qu'ils les fassent boire, ou leur donnent si peu de chose qu'ils s'en retournoyent mal satisfaits, il les recompensoit toûjours si largement, qu'il y avoit plutôt de la profusion que du ménage, & je sai que fort souvent il leur a donné jusques à mille écus pour un seul avis. Au reste, j'aurois fait, si j'avois voulu, un gros volume d'une vie comme la sienne; je n'aurois qu'à m'étendre plus au long sur tant de siéges, & sur tant de combats: mais outre que j'ai cru devoir suivre l'exemple que m'ont donné tous les bons Historiens, qui sont toûjours fort succints sur ces sortes de choses, j'ai consideré qu'il n'y auroit rien de plus ennuieux à un Le-

ctEur

ſteur. En éfet, ſi cela eſt permis à un homme qui écrit un Journal, cela ne le doit pas être à un qui écrit l'Hiſtoire : huit ou dix lignes tout au plus ſufiſent pour raporter une action, quelque grande qu'elle ſoit, & quand on a dit le nom de ceux qui commandent l'aile droite, & l'aile gauche de la premiere & de la ſeconde ligne, avec le nom de celui qui étoit au corps de réſerve, on peut en deux mots inſtruire du ſuccés de la bataille, en raportant à qui il eſt dû, le nombre des priſonniers, & la grandeur du butin. Je ſai bien qu'il y a des ocaſions où l'on ſe peut diſpenſer de cette regle, à laquelle je crois qu'un bon Hiſtorien doit s'aſſujettir. Par exemple, s'il y a quelque action particuliere de grand éclat, je ne doute point qu'on ne la puiſſe raporter, & même je crois que cela eſt neceſſaire; mais il faut bien prendre garde que ce ne ſoit pas une bagatelle, autrement, outre que ce ſeroit faire paroître peu de jugement, tous les autres, qui n'auroient pas moins ſignalé leur courage, auroyent lieu de ſe plaindre qu'on ſe ſeroit ſouvenu d'un ſeul, pendant qu'on les auroit oubliés. Je crois qu'il en eſt de même de la narration des ſiéges, où

l'on doit éviter aussi d'être trop long, car on peut dire en deux mots la resistance qu'on a faite á un tel ouvrage, l'efait d'une telle mine, & le succés d'un tel assaut, sans aler outrer les choses, comme fait Strada, quand il parle de son siége d'Anvers. Pour moi, je n'ai jamais lû cét endroit de son Histoire, que je n'aye cru lire quelque fameux Roman, & son Alexandre Farnese vaut bien tout au moins nos Amadis de Gaules. Je ne crains point qu'on dise cela de moi, Mr. de Turenne valoit bien le Prince de Parme, sans lui faire tort. Cependant on ne verra point, que je l'estime jusques au ciel. C'est au lecteur a l'y élever lui-même, par l'idée qu'il se fait de ses grandes actions, & c'est vouloir l'obliger à l'y placer malgré lui, que de l'y placer le premier. En éfet, j'aurois beau dire mille fois que le Vicomte de Turenne a été un grand Capitaine, je ne crois pas que personne me crût sur ma parole, s'il n'en étoit instruit par lui même, ou en lisant, comment il s'est conduit dans le commandement qu'on lui a donné. Ce n'est pas, si je l'ose dire, la seule faute de jugement qu'a it fait Strada, quiconque lira son Histoire, & ne saura rien de ce qui s'est

s'est passé dans les troubles fameux qu'il raporte, croira que les rebelles auront tous été, où mis à mort, ou vaincus. On ne voit que victoires de son Heros, & de ceux qui suivoient son parti. Cependant il s'est élevé une Republique, qui nonobstant tous les malheurs qu'il suppose qu'elle a eûs, à fait la loi à ses prétendus vainqueurs. Je ne crains pas de dire encore une fois qu'on m'accuse d'une telle partialité j'ai dit l'avantage, & le malheur qu'a eû le Vicomte de Turenne.

J'avois oublié d'inserer dans mon Livre un action de valeur de nôtre Vicomte, & en méme tems d'un tres grand malheur, que Je vous dirai en passant; car si jamais ce Prince fit voir l'intrépidité & la fermeté de son ame, ce fut aprés la défaite de Rieuil, qu'ayant été reduit à la derniére extrémité, Il fut contraint de se sauver seul avec son Capitaine des Gardes, Nommé de la Berge, & son Cheval ayant été blessé à la bataille, Il rencontra heureusement un cavalier de ses troupes; lequel ayant reconnu; il lui dit vous vous sauvés aussi, mon cheval ne peut avancer, il est blessé, donnés moi le vôtre ; incontinent le cavalier

décendit; & lui dit le voila Monſeigneur, & l'ayant monté, il continua ſa route fort vite; par les chemins les plus dérobés qu'il peut trouver, cependant quatre cavaliers trés bien équipés, & trés bien montés, le pourſuivans avec beaucoup de chaleur, faillirent à l'atteindre, à leur aproche le Sr. de la Berge cavalier fort reſolu, lui dit, Monſeigneur, prendrons nous quartier; il lui répondit comment? la Berge, il faut plûtôt perir: Et bien dit-il Monſeigneur deux viénent à moi, les deux autres ſont pour vous; Le Sr. de la Berge faiſant donc la moitié du chemin éſſuya la décharge des deux cavaliers fort heureuſement; & pour comble de bonheur il tira ſi à propos qu'il en coucha un par terre, Les deux autres bien loin d'étre rebutés, par ce malheur, attaquérent ce Genereux Prince; & l'ayant auſſi manqué, Il en tua un, d'un coup de piſtolet, ce qui fit perdre courage aux deux autres; qui ſe ſauvérent tous confus. Cet Illuſtre Capitaine étant un jour enquis, par une perſonne pour qui il n'eût jamais rien de caché pourquoi il avoit ainſi riſqué ſa vie où il ſembloit y avoir du déſeſpoir, où de la témérité, Il répondit froidement,

dans

dans ce moment, l'idée de la mort du Duc de Montmoranci se presenta à moi & me fit conclurre, qu'il y avoit plus d'honneur pour moi de mourir en homme de cœur que de porter ma teste sur un échafaut.

Je vous dirai encore par une avanture singuliére, qu'il n'étoit pas plus éxempt des insultes des voleurs que les autres; car un jour, quoi qu'il n'aymat le jeu que par complaisance; ayant un soir beaucoup perdu à Paris, & ne lui restant plus que fort peu, se retirant dans son Hôtel, en carrosse, il fut ataqué par un parti de voleurs qui lui demandérent la bource, il leur dit d'un air fort tranquile, Messieurs *j'ay presque tout perdu voila mon reste, l'ayant donc pris, & se retirans il dirent c'est* Mr. *de Turenne, Il eut dans ce moment la précaution de leur dire,* Messieurs, *si j'en rencontre d'autres, que leur diray je? Ils lui répondirent, j'ai dansé, peu de tems aprés ayant traversé quelques rües il fut ataqüé par une autre troupe, il leur cria tout haut Messieurs? j'ai dansé, ils dirent laissés le passer, vous ne serés peut-être pas fâché de trouvèr ces deux traits de son histoire dans la préface qui m'avoient échappé lors*

que je composois mon livre; Je dis donc que le Vicomte n'on sera pas moins estimé pour avoir été quelquefois mal-heureux. Au contraire, c'est dans ce tems-là qu'il a eû plus de besoin de prudence, & de conduite, & si l'armée du Roi avoit été dans d'autres mains, que dans les siennes, à Frankendal, & en quelques autres lieux, dont j'ai parlé, il n'en seroit peut être pas échapé une partie. Il est si vrai que c'est dans ce tems là qu'éclate particuliérement la vertu militaire d'un grand Capitaine, que quelque action qu'ait fait le Prince de Condé, il n'en tirera jamais tant de gloire, que de s'être sauvé devant Arras, & du combat de St. Antoine: il est ordinaire de conserver le jugement dans la bonne fortune, mais de l'avoir sain, & entier, quand elle nous tourne le dos, c'est ce qui n'apartient pas à tout le monde. Au reste, pour parler encore une fois de Strada, je me suis abstenu de faire la derniére faute qu'il à faite, & que j'ai remarquée ci devant; bien loin de raporter seulement l'Histoire du Vicomte de Turenne, comme il a fait celle d'Alexandre Farnese, j'en ai encore raporté beaucoup d'autres, où il n'a point

le 27. Juillet dernier, d'un coup de canon auprés de Sansbak, comme il aloit reconnoître l'armée des énemis pour lui livrer bataille, pour l'ame duquel le Roi fait faire les priéres & services en l'Eglise de Nôtre-Dame de Paris. Aujourd'hui à trois heures aprés midi se diront les Vépres & les Vigiles des morts, & demain il sera celebré à dix heures du matin un service solennel. Priez Dieu pour lui.

Le Roi n'ayant ainsi rien oublié pour rendre à la memoire de ce grand homme tous les honneurs qui étoient dus à sa vertu, fit encore paroitre envers ses parens beaucoup de reconnoissance. Il donna au Comte d'Auvergne frére du Duc de Boüillon la charge de Colonel General de la cavalerie, & le Gouvernement du Limosin: les autres eurent part aussi à ses bien-faits & à son estime, & entr'autres le Comte de Lorges, qui fut fait bientôt aprés Maréchal de France & Capitaine des Gardes du Corps.

FIN.